

*International Journal on Multicultural  
Societies (IJMS)*

*Vol. 6, No. 1, 2004*

# Editorial

MATTHIAS KOENIG  
*University of Bamberg*

With its present issue, UNESCO's International Journal on Multicultural Societies (IJMS), takes up again the thematic debate on linguistic diversity, linguistic rights, and language policies. Previous contributions to that debate concentrated on the socio-legal protection of lesser used languages and of linguistic minorities (see Vol. 3, No. 1 & 2) as well as on the socio-linguistic analysis of the causes, circumstances and results of language endangerment (Vol. 4, No. 2). Despite the variety of situations analysed in these articles, they collectively highlight that the processes of language loss or maintenance are to a considerable degree shaped by public language policies in fields such as law, administration, media, and education. The present issue addresses a field of language use which is increasingly relevant for communication and, at the same time, less susceptible to state intervention: the Internet.

The Internet as the major example of new electronic information and communication technologies (ICTs), in fact, affects patterns of language use in many respects. On the one hand, it seems to support the trends of linguistic standardisation which accompany the more general processes of globalisation; the spread of English as a *lingua franca* of the Internet immediately comes to mind. In this sense, the "digital gap" characteristic of the current state of the knowledge and information society and the unequal use of language on the Internet seem to reinforce each other. On the other hand, the Internet may actually support the maintenance of local minority languages in situations, where access to national spheres of communication is restricted and conventional resources for storing multilingual information are scarce.

In this context, UNESCO is actively pursuing several initiatives to promote multilingualism on the Internet. Thus, following up on its "Universal Declaration on Cultural Diversity" (2001), UNESCO's General Conference recently adopted the "Recommendation Concerning the Promotion and Use of Multilingualism and Universal Access to Cyberspace" (October, 2003), where several principles and strategies are laid out for the development of multilingual content and systems, for facilitating access to networks and services, and for the development of public domain content.

Initiative B@bel is an example of UNESCO's efforts to proactively respond to these challenges. Initiative B@bel is taking action in three domains, firstly by (i) supporting policy development and understanding among policy-makers on issues of equitable access and multilingualism; secondly by (ii) disseminating information, language resources and conducting analytical surveys on various aspects of multilingualism; and thirdly by (iii) supporting pilot projects and research aimed at facilitating interoperability and access of languages on the Net and preserving endangered languages.

It is against the background of these developments, that the IJMS, with the support of the UNESCO project Initiative B@bel has commissioned international sociolinguistic research on multilingualism on the Internet. For, in fact, little empirical data is currently available which would allow one to test the hypotheses about the linguistic impact of the Internet mentioned above. This component of Initiative B@bel's research, co-ordinated by Sue Wright at Aston University (UK) and documented in this thematic issue, was intended to break new ground by collecting and analysing empirical data on patterns of language use on the Internet in the African, Arab, Asian and European region, in order to assess the multifaceted effects of new ICTs on the globalisation and localisation of languages.

As mentioned in Sue Wright's Thematic Introduction, the findings presented in this issue are the first results of an on-going international research project, whose ultimate aim is to provide sound empirical background information to formulate appropriate public policies on multilingualism in cyberspace. Readers are, therefore, welcome to participate in this ongoing research by commenting on the theories, research methods, and findings of this report. They are also invited to join in the next phase, which is concerned with the issue of Internet addresses for non-Roman alphabets, codeswitching in emails and the use of the Internet in the learning and promotion of lesser used languages.

# Éditorial

MATTHIAS KOENIG

*Université de Bamberg*

Avec le présent numéro, la Revue internationale des sociétés multiculturelles (RIMS) aborde à nouveau le débat thématique sur la diversité linguistique, les droits linguistiques et les politiques des langues. Les précédentes contributions à ce débat étaient centrées sur la protection socio-juridique des langues moins répandues et des minorités linguistiques (voir Vol. 3, N° 1 & 2) ainsi que sur l'analyse socio-linguistique des causes, des circonstances et des résultats des menaces pesant sur les langues (Vol. 4, N° 2). Malgré la diversité des situations analysées dans ces articles, ils montrent bien, dans leur ensemble, que les processus de disparition ou de maintien en vie des langues sont dans une très large mesure façonnés par les politiques linguistiques publiques dans des domaines tels que le droit, l'administration, les médias et l'éducation. Le présent numéro concerne un domaine de l'utilisation des langues qui est de plus en plus important pour la communication tout en se prêtant moins à l'intervention de l'Etat : l'Internet.

En tant qu'exemple majeur des nouvelles technologies électroniques de l'information et de la communication (TIC), l'Internet influe en fait sur les modes d'utilisation des langues à de nombreux égards. D'une part, il semble conforter les tendances à la normalisation linguistique qui accompagnent les processus plus généraux de la mondialisation ; la diffusion de l'anglais comme *lingua franca* de l'Internet vient immédiatement à l'esprit. En ce sens, la « fracture numérique », caractéristique de l'état actuel de la société du savoir et de l'information, et l'utilisation inégale des langues sur l'Internet paraissent se renforcer mutuellement. Par contre, il se peut que l'Internet favorise en fait le maintien des langues minoritaires locales dans les situations où l'accès aux sphères nationales de la communication est limité et où les ressources conventionnelles de stockage des informations multilingues sont insuffisantes.

Dans ce contexte, l'UNESCO poursuit activement plusieurs initiatives visant à promouvoir le multilinguisme sur l'Internet. C'est ainsi que dans le cadre du suivi de sa « Déclaration universelle sur la diversité culturelle » (2001), la Conférence générale de l'UNESCO a récemment adopté la « Recommandation sur la promotion et l'usage du multilinguisme et l'accès universel au cyberspace » (octobre 2003), qui énonce plusieurs principes et stratégies pour le développement de contenus et de systèmes multilingues, pour faciliter l'accès aux réseaux et services et pour le développement des contenus du domaine public.

L'Initiative B@bel offre un exemple des efforts déployés par l'UNESCO pour relever ces défis de manière proactive. L'Initiative B@bel agit dans trois domaines : (i) en soutenant l'élaboration des politiques et la compréhension entre les décideurs sur les questions de l'accès équitable et du multilinguisme, (ii) en diffusant des informations et des ressources linguistiques et en menant des enquêtes analytiques sur divers aspects du multilinguisme, et (iii) en soutenant des projets pilotes et

des recherches visant à faciliter l'interopérabilité et l'accès des langues sur l'Internet et la préservation des langues menacées.

C'est dans ce cadre que la RISM, avec l'appui du projet de l'UNESCO Initiative B@bel, a commandé des recherches socio-linguistiques internationales concernant le multilinguisme sur l'Internet. En effet, on ne dispose actuellement que de peu de données empiriques permettant de tester les hypothèses concernant l'impact linguistique de l'Internet mentionné ci-dessus. Cette composante des recherches de l'Initiative B@bel, coordonnée par Sue Wright à l'Université d'Aston (Royaume-Uni) et documentée dans le présent numéro thématique, était destinée à défricher un nouveau domaine en collectant et en analysant des données empiriques sur les modes d'utilisation des langues sur l'Internet en Afrique, dans les Etats arabes, en Asie et en Europe, afin d'évaluer les multiples effets des nouvelles TIC sur la mondialisation et la localisation des langues.

Comme indiqué dans l'introduction thématique de Sue Wright, les conclusions présentées ici sont les premiers résultats d'un projet de recherche international en cours, dont la finalité est de fournir des informations empiriques de base solides pour formuler des politiques publiques appropriées sur le multilinguisme dans le cyberspace. Les lecteurs sont donc invités à participer à cette recherche en commentant les théories, les méthodes de recherche et les conclusions de ce rapport. Ils sont aussi invités à participer à la phase suivante, qui concernera le problème des adresses Internet pour les alphabets non latins, l'alternance codique dans les courriels et l'utilisation de l'Internet dans l'apprentissage et la promotion des langues moins répandues.

# Introduction

SUE WRIGHT

*Aston University, United Kingdom*

## 1. Origins and funding of the research

The research which this issue of the IJMS presents was undertaken within the framework of UNESCO's multidisciplinary project *Initiative B@bel*. This initiative is concerned to promote cultural diversity in general and to seek ways to protect the lesser used languages of the world in particular. We<sup>1</sup> were asked to seek ways to amass data on actual language practice on the Internet, in order that policy making in this area could be better informed.

We started the research with the hypothesis that the Internet may well be a part of two very different social trends. On the one hand, the emergence of the inter-regional networks and systems of interaction and exchange of globalization has encouraged the spread of English. Whether the members of trans-national networks support the free market global capitalist model or oppose it on a variety of ecological, economic or political grounds, most use English as a lingua franca to permit association. The Internet is a favourite medium for such relations. On the other hand, the ease and relatively cheap cost of using information technology allows any language group to produce its own sites, journals and programmes. Unlike traditional publishing and broadcasting which need large markets to offset costs, Internet publishing can be for small groups and in local languages and dialects. In addition, the Internet permits dispersed communities to come together in a virtual way which may give them the critical mass necessary for language maintenance. As software has been developed to deal with alphabets other than Roman and as hardware has become more affordable, Internet use appears to have mushroomed throughout the world and in many languages, and may be an important element of language revitalization.

There were thus two research questions: the first asked whether the Internet as one of the elements in the international networks and flows of globalization is actually leading to greater contact across language boundaries and if it is indeed English that is the preferred medium for such exchanges. The second asks what the possible role of the Internet could be in the maintenance and revitalization of lesser used

---

<sup>1</sup> The core research team was David Block (Institute of Education, London), Helen Kelly Holmes (University of Limerick) and Sue Wright (Aston University).

languages. In the present issue of the journal, we report on the first tranche of the research. Research on the second question will appear in a future publication.

## 2. The theoretical premises of the research

The common belief that the Internet is yet another conduit for English language spread comes quite naturally from its genesis in the United States in the 1970s. American dominance throughout that and the following decade did lead to a prevalence of English on the early networks and to an assumption that this would continue (Crystal 2001, Baron 2000, Naughton 1999). It seemed highly likely that there would be linguistic accommodation as a result of the new medium. Lessons from history seemed to show that this would be so.

It seems legitimate to draw a parallel between the early Modern era when the nation states came into being in Europe and the contemporary context. In the 15th and 16th centuries, the introduction of printing to Europe permitted the national vernaculars, essentially the languages of the capitals and the royal courts, to spread both geographically to the peripheries of the state and socially to classes other than the ruling elites. Benedict Anderson (1983) suggested that the conjunction of a new technology (printing) and a new economic way of being (capitalism) were key factors in reducing the diversity of dialects. Printers wanted the biggest market possible for their product and did not want the expense of customising it for slightly different language groups. With the religious debates of the Reformation, demand for the printed book grew. The Protestant movement spread its message through the printed word and many were motivated to acquire literacy and follow the contemporary religious debate, either to adopt or to refute the new philosophy. Many were no longer willing to have the word of God mediated by priests and wanted access to the sacred texts. For those who could never have afforded an expensive hand copied Bible, accepting the language variety chosen by the printers must have seemed a reasonable sacrifice to possess a personal copy of the Testaments. Literacy spread among populations, Catholic as well as Protestant, women as well as men, and commercial and aristocratic classes as well as intellectuals and clerks. Acquiring the Bible and learning to read it constituted a powerful force for linguistic unification within the nation state.<sup>2</sup>

Now, in many ways, the experience of print capitalism is reproduced in the phenomenon of the Internet. In its turn, the Internet provides a new way of disseminating information, making contact over space and time much easier,

---

<sup>2</sup> Of course print capitalism was not the only basis for vernacular standardisation and its acceptance by national populations. Other policies and social phenomena also contributed to linguistic unification within the state. Free and obligatory education in a national system, state bureaucracy, the linguistic melting of industrial urban areas, social mobility for those who mastered the state language, conscription of all young men, national media, the high boundary fences of the nation state system which made frontiers difficult to cross, both physically and psychologically, were all factors in the process. However, the printed book, in particular the Bible, was a major contributor to the spread of competence in national languages.

building new communities of communication. It too is linked to new ways of political organisation. National autonomy appears to be withering: the ideal of the global market, the growth of trans-national corporations, transport infrastructures that cross frontiers rather than stop at borders, common defence organisations, global media beamed from satellites and defying national control, international organisations, such as the UN, and supranational polities, such as the EU, each affect the sovereignty and isolation of the state and of national groups. All these are aided by Internet technology which allows cheap, real time contact world wide. In another parallel to the printed book, it could also be argued that the Internet seems to be linked to ideologies, to be their medium and the means of their dissemination. And like the book, the medium is available to all sides: both global capitalism and its opponents employ the communication channels that it provides (Hawisher and Selfe 2000).

The question then remains whether the final parallel is valid. Is the new medium causing language convergence? Is the Internet encouraging language shift to a lingua franca?

### **3. The Modalities of the Research**

We decided that the sample for the research would be drawn from students in higher education. The rationale for choosing student groups as subjects came from our assessment of their needs and opportunities. Student groups have ready access to computers and are likely to be among the most computer literate in their societies. They are at a level of study where they need to research independently and that would make it seem likely that they would need to access information on the Internet. They are also the group that will constitute the future elite in their societies, and it is such groups that can be seen to be spearheading Internet communication, as well as being the main actors in all the other networks of globalisation.

The subjects were drawn from a wide range of disciplines, but all were also taking courses in English, and it was through their English language teachers that we contacted them. The rationale for this decision was to have a sample in which every subject was at the very least biliterate, with full literacy in the national language of education and with varying degrees of literacy in English. As they were all studying English, theoretically they should have been in a position to use that language as a medium on the Internet if they chose to. We thus had a sample with a repertoire of languages in which to go online and the likely need to do so. Data on their language behaviour would reveal developing practices among intellectual elites. These students were likely to be in a position to use the current lingua franca. Were they actually doing so?

After invitations to a very large number of universities on all continents, data were eventually collected in universities and high schools in Tanzania, Indonesia, the United Arab Emirates, Oman, France, Italy, Poland, Macedonia, Japan and Ukraine.



These ten countries were felt to be representative of a number of different linguistic situations. In some, the long established national language is widely viewed as prestigious and is often learnt as a foreign language. In others, the official language is also a regional lingua franca, allowing local networks to function. Among some groups, recent independence has meant that the national language is still in the process of being elaborated for all the functions and domains of the public space. The ten countries included some with very little language diversity within their borders and some with immense variety. Thus, although there are several areas of the world where we were unable to secure partners, we felt that the spread of partners that we did have represented many of the linguistic situations that exist.

The tool that we developed to monitor language choice and behaviour was a questionnaire that asked students to give details of their language competence and to record the language and purpose of ten consecutive Internet sessions. With more than 3000 responses to this questionnaire we felt that we were beginning to acquire some knowledge of developing practices among intellectual elites world wide. We felt that, although it depended on self-reporting, this questionnaire was a more reliable methodology for determining language practice than much of the current research on the languages of web sites and the extent to which they are used. Data have usually been acquired by noting the number of visitors that sites record. There are several problems with this method. First, since the hits recorded on a site do not indicate how long the visit lasted they are a poor indication of language use. Visits may be aborted after a glimpse reveals that the site is in a language that the visitor does not master. Junker (2003) reports, for example, on how many sites appear at first to have been 'localised' with the portal in a local or national language but with the majority of the text in a major lingua franca.<sup>3</sup> Common sense suggests that non-speakers will exit immediately they realise they cannot access the material, but in the research it appears as usage. Second, if a site is primarily in one language, but offers the possibility of translation into other languages, do researchers count the total number of hits as being on a website in the first language or do they differentiate?

There is obviously a lot of work to be done as regards refining how we count instances of language use on the Internet. By interrogating users rather than counting hits, we hoped to contribute here. The tool developed suffers from the drawback of all self-reporting but we feel that the approach was defensible since being so highly specific it meant that any false reporting had to be deliberate.

At the same time we were acutely aware of the other limitations of our research.<sup>4</sup> In particular, we were very conscious that we were faced here with the problem of Braudel's *longue durée* (Braudel 1980). The phenomena which we are researching are in flux and developing rapidly.<sup>5</sup> In 1998, 57% of those with access to the Internet were North American, and English language speakers constituted a large

---

<sup>3</sup> See [www.bytelevel.com](http://www.bytelevel.com) for a survey of localization and its limitations.

<sup>4</sup> Again discussed in greater detail by Helen Kelly Holmes.

<sup>5</sup> The rapid development of the Internet is discussed by David Block.

percentage of the other geographical groups ([http://www.nua.ie/surveys/analysis/graphs\\_charts/1998graphs/location.html](http://www.nua.ie/surveys/analysis/graphs_charts/1998graphs/location.html)). In 2003, the proportions had changed dramatically. Only about 30% of those online were resident in North America. Another 30% were in Asia. Europe accounted for another 30% ([http://www.nua.ie/surveys/how\\_many\\_online/index.html](http://www.nua.ie/surveys/how_many_online/index.html)). In five years the language repertoires of Internet users have thus changed substantially. From within it is not always easy to see the full picture and certainly not possible to see the final picture. When we started the research in September 2002, an NUA internet survey calculated that one in five of the world's population had access to the Internet and suggested that, in some parts of the world, (e.g. Africa and south America) use was increasing at a rate of 20% per year. In such a volatile situation it is clear that reports on language and Internet use can only be provisional.

#### 4. The Papers

In the first paper which gives the setting for the research, David Block presents some of the many and varied understandings of globalization. He shows that there is little consensus on the definition of globalization and no agreement at all on whether it is a beneficial or malevolent force in the world. However, despite a variety of views, there is one aspect of the phenomenon on which there is no dissent. All commentators agree that globalization is characterised by unprecedented flows of information, exchanges among different groups and networks that transcend the local and national. In the central section of the paper, Block reviews some of the current reactions to English as the language of interaction in globalization. In the final section, he gives a brief history of the Internet and provides a short literature review of some of the previous work on language use on the medium.

Helen Kelly-Holmes reports on the findings from the questionnaire in eight of the ten countries. She recounts what the university undergraduates, students in the last year of secondary education or learners in advanced adult classes surveyed were doing during their last ten sessions on the Internet, and what language they were using to do it. As they were all literate in the language of their national education system and with some knowledge of English (the criteria for selection that I discussed above), their language repertoires gave them some degree of choice in the channels that they could exploit on the Internet. Kelly-Holmes finds that the tendency to use English correlates closely with the first language of the respondent and that it is not really possible to talk of 'global' tendencies in behaviour. Respondents who belong to groups which fund and support Internet development in the language of that group naturally report that they mostly look first at websites in their group language. Thus, for example, the growth in the number of sites in French and Arabic in the last decade is clearly reflected in the data. In contrast, World Wide Web (WWW) users from language groups where there has not been the possibility of such funding and support (in particular Kiswahili and Macedonian speakers in this research) tend to use English language sites to acquire information. In other words, those from language groups related to buoyant

economies reported much greater use of their national languages than smaller or poorer groups.<sup>6</sup> There may thus be a two tier system evolving, with poorer country nationals relying on English medium sources and richer groups able to access information in their own language. How, or indeed whether, this disadvantages or advantages either group is open to debate.

This issue of stratification is a key strand in Safari Mafu's report on the Internet situation in Tanzania. His paper contributes to the debate on globalization and whether the Internet is yet one more element in the division of the world into the haves and have nots.<sup>7</sup> He reminds us that the Internet remains an elite activity. Access to electricity, phone lines, computer hardware and education for literacy are not within the reach of many millions in the developing world. These basic facts should rein in too optimistic a view of the global reach of the new communication technologies. The discussion must always take into consideration the mismatch between what is technologically possible and actually achieved. With this proviso, Mafu's report does show the undoubted benefits of the Internet where it allows students in universities in geographically isolated places to access wider sources of information than they could through other means and geographically isolated academics to take part in trans-national debate. The paper itself provides an example of the pace of Internet growth in Africa, having been revised several times in the light of new developments during the writing period.

In addition to the language of information gathering on the WWW, we were interested to know the languages that our respondents used to take part in email and chat networks. We wanted to track whether the contacts were principally within national language communities, within international language networks or within lesser used language groups.<sup>8</sup> We wanted to amass data to see how far the extravagant claims of interaction in a global village could be substantiated by this population, which by its interests and competences must provide some of the most likely participants of such global interaction.

Our data show that the networks created by the Internet are the networks that were always potentially there. Emailing family and friends in the languages that respondents usually use with these groups is the prime activity in this area. And where they use English (or less frequently another international lingua franca), the reasons are not always because they are contacting others across language boundaries. Sometimes the topic of the email dictates the language used, with those studying through English at university tending to use this language to discuss information acquired through English. Here we suspect a large degree of code

---

<sup>6</sup> In general we have avoided comparative analysis since the samples were not matched for the very many variables that have an effect on the language practice reported. Here, however, the comparison seems valid.

<sup>7</sup> Only one in 250 Africans use the Internet, compared to one out of every two in North America and Europe (Reuters newswire 1/10/2002 'Internet use increasing in Africa')

<sup>8</sup> Using the terminology for regional and minority languages adopted by the European Bureau for Lesser Used Languages

switching, since respondents report a lot of dual language use within the same session. This is an interesting aspect of the Internet since written language has not traditionally been a medium which admits switching, and one which merits further investigation. It may be that asking what language is being used for email exchanges presupposes a compartmentalisation of language use that the Internet is actually breaking down. David Block notes some examples of code switching in the literature and this present research appears to reveal that the practice is more widespread than is imagined.

In the last two papers, Richard Peel, Helen Gerrard and Sachiko Nakamura give an account of the particular practices of groups whose language are not written in the Roman alphabet. After reporting on findings from the main questionnaire, Peel describes how Arabic speakers are inventing new written forms of Arabic, using the Roman alphabet to represent the phonemes of Arabic, a practice which allows them to use email and chat where there is no access to Arabic keyboards. In their paper, Helen Gerrard and Sachiko Nakamura also start by reporting data from the main questionnaire. They then situate the findings in the Japanese situation. They discuss the technical developments to accommodate non Roman alphabets in the Japanese context. The Japanese can type in Kana phonetically and software provides the appropriate Kanji character. Users can accept or reject suggestions. Reporting from a further research project, they also note a growing phenomenon among language learners of using the Internet to find interlocutors with whom to practise the foreign languages they are acquiring. They found an odd feature of the search for partners since requests were often posted in English even where the demand was for a pen-pal with competence in another language.

## **5. The next steps**

A number of the respondents reported competence in a lesser used language but there was little evidence from the ten session survey that they were actually using these languages on the Internet. This appears to refute our second hypothesis that the Internet can provide a forum and publication medium for lesser used language groups. The first and obvious reason for our findings will be, of course, that the language competence reported here is oracy, and that since the respondents are not literate in their first language they cannot use it on the Internet.

This evokes the debates of the 1980s and early 1990s. At the beginning of globalization, the spread and dominance of audio-visual media suggested an increasingly oral society where the written word might become less important since dissemination of facts, opinions and ideas could take place on radio, television and film and the exchange of information among individuals could take place by telephone. Would this have protected those languages without written form? And how does the situation develop in the present phase of globalization? With the Internet, the written word is once again at the centre of communication. Does this militate against non-standardised languages without written forms? Certainly, as noted above, publication in languages with smaller numbers of speakers becomes

possible with the Internet because the costs of production are reduced. However, using the language on the Internet presupposes both a standard written form and a readership able to use it. In the next tranche of the research we want to discover whether there are cases where the Internet is an influence on the elaboration of a standard and acquisition of literacy in it. We also want to find out whether the informal nature of email and chat language encourages new forms of language and whether this involves different kinds of hybridisation across and within languages. Are attitudes to standardised, prescriptive norms modified by the informality of users of this new medium? Is there some blurring of standard written forms and divergent spoken language? If English is a common medium of exchanges among non-native speakers, what variety of English is being employed? Do bilingual Internet users code switch, tag, or mix the languages in other ways?

It is difficult to believe that such a revolution in how we acquire information is not likely to have ramifications similar in degree to and as revolutionary as those of print capitalism. What these are is not yet clear. There is clear indication from the present research that there will be some convergence, since there is a good deal of English use among the elite groups surveyed. How far this will progress is not clear, since there is also evidence that groups with prestige standard written languages are increasingly able to use these languages for all their various information gathering and interactive activities on the Internet. At the same time there is no support from this data that the Internet is providing a space for diversity in language practice. It may be that for evidence for this we shall need to look in other populations, and it is this research on which we are now embarking.<sup>9</sup>

## References

- Anderson, B. (1983) *Imagined Communities*. London: Verso.
- Baron, N. (2000) *Alphabet to Email*. London: Routledge.
- Braudel, F (1980) *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe-XVIIIe siècle*. Paris. Armand Colin
- Crystal, D. (2001) *Language and the Internet*. Cambridge University Press.
- Hawisher, G. and C. Selfe, (2000) *Global Literacies and the World-wide Web*. London: Routledge.
- Junker, J. (2002) *Beyond Borders: Web Globalization Strategies*. Pearson
- Naughton, J. (1999) *A Brief History of the Future: the Origins of the Internet*. London: Weidenfeld and Nicholson.

---

<sup>9</sup> This research is ongoing. If you would like to be part of the new projects concerning either lesser used languages and new forms of language on the Internet please contact either Sue Wright on [s.m.wright@aston.ac.uk](mailto:s.m.wright@aston.ac.uk) or Helen Kelly Holmes on [h.kelly.holmes@ul.ie](mailto:h.kelly.holmes@ul.ie)

**About the Author**

Sue Wright is a socio-linguist at Aston University in Birmingham, UK. Address:  
Aston University, Birmingham B4 7ET, United Kingdom,  
email: [s.m.wright@aston.ac.uk](mailto:s.m.wright@aston.ac.uk)

# Introduction

SUE WRIGHT

*Université d'Aston, Royaume-Uni*

## 1. Origines et financement de la recherche

La recherche que présente ce numéro de la RISM a été entreprise dans le cadre du projet multidisciplinaire de l'UNESCO *Initiative B@bel*. Cette initiative entend promouvoir la diversité culturelle en général et rechercher les moyens de protéger les langues moins répandues du monde en particulier. Il nous<sup>1</sup> a été demandé de rechercher les moyens de collecter des données sur la pratique effective des langues sur l'Internet, afin que la formulation des politiques dans ce domaine puisse être mieux informée.

Nous avons commencé la recherche en prenant pour hypothèse que l'Internet relève peut-être de deux tendances sociales très différentes. D'une part, l'émergence des réseaux et systèmes régionaux d'interaction et d'échange de la mondialisation a encouragé la diffusion de l'anglais. Que les membres des réseaux transnationaux soient favorables au modèle capitaliste mondial de l'économie de marché ou qu'ils s'y opposent pour diverses raisons de nature écologique, économique ou politique, la plupart utilisent l'anglais comme *lingua franca* pour permettre les contacts. L'Internet est un média de choix pour ces relations. D'une part, la facilité et le coût relativement modique de l'utilisation de la technologie de l'information permettent à n'importe quel groupe linguistique de produire ses propres sites, périodiques et programmes. Contrairement à l'édition et à la radiodiffusion traditionnelles, qui ont besoin de vastes marchés pour amortir leurs coûts, l'édition sur l'Internet est accessible à de petits groupes et dans les langues et dialectes locaux. De plus, l'Internet permet aux communautés dispersées d'organiser des réunions virtuelles qui peuvent leur conférer la masse critique nécessaire pour préserver leur langue. A mesure que des logiciels ont été élaborés pour les alphabets non latins et que les matériels sont devenus plus abordables, l'utilisation de l'Internet semble avoir proliféré dans le

---

<sup>1</sup> Le noyau de l'équipe de recherche était constitué de David Block (Institute of Education, Londres), Helen Kelly Holmes (Université de Limerick) et Sue Wright (Université d'Aston).

monde et dans de nombreuses langues, et elle peut constituer un élément important de la revitalisation des langues.

La recherche se proposait donc de répondre à deux questions : la première était celle de savoir si l'Internet, en tant qu'un des éléments des réseaux et des flux internationaux de la mondialisation, conduit effectivement à plus de contacts à travers les frontières linguistiques et si c'est effectivement l'anglais qui est le véhicule privilégié de ces échanges. La deuxième était celle de savoir quel pourrait être le rôle de l'Internet dans la préservation et la revitalisation des langues moins répandues. Dans le présent numéro de cette revue, nous rendons compte de la première partie de la recherche. Les travaux relatifs à la deuxième question feront l'objet d'une publication ultérieure.

## 2. Les bases théoriques de la recherche

L'idée courante que l'Internet s'ajoute à la liste des vecteurs qui favorisent la diffusion de la langue anglaise vient tout naturellement de sa genèse aux Etats-Unis dans les années 70. La domination américaine durant cette décennie et la suivante ont en effet conduit à une prévalence de l'anglais sur les premiers réseaux et donné à penser que cette domination continuerait (Crystal, 2001 ; Baron, 2000 ; Naughton, 1999). Il semblait très probable que le nouveau média aurait pour résultat une adaptation linguistique. Les leçons de l'histoire semblaient indiquer qu'il en serait ainsi.

Il paraît légitime de tracer un parallèle entre les débuts de l'ère moderne, l'époque de la formation des Etats-nations, et l'époque actuelle. Aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, l'introduction de l'imprimerie en Europe a permis aux vernaculaires nationaux, essentiellement les langues des capitales et des cours royales, de se diffuser à la fois géographiquement dans les régions périphériques des pays et socialement dans les autres classes que les élites dirigeantes. Benedict Anderson (1983) a estimé que la conjonction d'une nouvelle technologie (l'imprimerie) et d'un nouveau mode économique d'existence (le capitalisme) a été un facteur clé de la réduction de la diversité des dialectes. Les imprimeurs voulaient le plus vaste marché possible pour leurs produits et ne voulaient pas consentir les dépenses nécessaires pour les adapter à des groupes linguistiques légèrement différents. Avec les débats religieux de la Réforme, la demande de livres imprimés s'est accrue. Le mouvement protestant a diffusé son message par l'imprimé et beaucoup de gens étaient poussés à s'alphabétiser et à suivre le débat religieux contemporain, pour adopter ou pour réfuter la nouvelle philosophie. Beaucoup n'étaient plus disposés à accepter que la parole de Dieu soit interprétée par les prêtres et voulaient avoir accès aux textes sacrés. Pour ceux qui n'auraient jamais pu se permettre d'acquérir une Bible copiée à la main, l'acceptation de la diversité linguistique offerte par les imprimeurs a dû apparaître comme un sacrifice raisonnable pour posséder un exemplaire personnel des Testaments. L'alphabétisme s'est propagé dans les populations, chez les catholiques comme chez les protestants, chez les femmes comme chez les hommes, et dans les classes aristocratiques comme chez les intellectuels et les clercs. Acquérir la Bible et apprendre à la lire ont constitué un puissant facteur d'unification linguistique au sein de l'Etat-nation<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Bien entendu, le capitalisme de l'imprimé n'a pas été le seul fondement de la standardisation du vernaculaire et de son acceptation par les populations nationales. D'autres politiques et phénomènes ont aussi contribué à l'unification linguistique au sein de l'Etat. L'éducation gratuite et obligatoire dans le cadre d'un système national, la bureaucratie d'Etat, la fusion linguistique des zones industrielles urbaines, la mobilité sociale de ceux qui maîtrisaient la langue de l'Etat, la conscription de tous les jeunes hommes, les médias nationaux, la hauteur des barrières frontalières du système de l'Etat-nation qui faisait que les frontières étaient difficiles à franchir, aussi bien physiquement que psychologiquement, tous ces éléments ont été des facteurs du processus. Toutefois, le livre imprimé, en particulier la Bible, a été un facteur majeur de la diffusion de la maîtrise des langues nationales.



Aujourd'hui, à beaucoup d'égards, l'expérience du capitalisme de l'imprimé se reproduit dans le phénomène de l'Internet. A son tour, l'Internet offre un nouveau moyen de diffuser les informations, d'avoir des contacts plus faciles dans l'espace et le temps, d'édifier de nouvelles communautés de communication. Il est lui aussi lié à de nouveaux modes d'organisation politique. L'autonomie des nations semble diminuer : l'idéal du marché mondial, la croissance des sociétés transnationales, les infrastructures de transport qui traversent les frontières au lieu de s'y arrêter, les organisations communes de défense, les médias mondiaux utilisant les satellites et déjouant les contrôles nationaux, les organisations internationales comme l'ONU et les entités supranationales comme l'UE, chacun de ces éléments entame la souveraineté et l'isolement de l'Etat et des groupes nationaux. Tous sont favorisés par la technologie de l'Internet qui permet pour un coût modique des contacts en temps réel dans le monde entier. Dans un autre parallèle avec le livre imprimé, on pourrait aussi faire valoir que l'Internet paraît lié aux idéologies, pour constituer leur véhicule et leur moyen de diffusion. Et comme le livre, il est à la disposition de toutes les parties : le capitalisme mondial comme ses opposants utilisent les canaux de communication qu'il offre (Hawisher et Selfe, 2000).

Reste la question de savoir si le parallèle final est valide. Le nouveau média entraîne-t-il la convergence linguistique ? L'Internet encourage-t-il le passage à une *lingua franca* ?

### 3. Les modalités de la recherche

Nous avons décidé que l'échantillon de la recherche serait tiré des étudiants de l'enseignement supérieur. La raison de ce choix est venue de notre évaluation de leurs besoins et opportunités. Les groupes d'étudiants ont facilement accès aux ordinateurs et ont des chances de figurer parmi les premiers membres de leur société à savoir utiliser l'ordinateur. Ils sont à un niveau d'études où ils ont besoin de mener des recherches indépendantes et ils ont donc sans doute besoin d'accéder à des informations sur l'Internet. Ils constituent aussi le groupe qui constituera l'élite future de leur société, et c'est ce sont les groupes de cette nature qui peuvent être considérés comme à l'avant-garde de la communication par l'Internet ainsi que comme les principaux acteurs de tous les autres réseaux de la mondialisation.

Les sujets ont été choisis dans un large éventail de disciplines, mais tous suivaient aussi des cours d'anglais, et c'est par l'intermédiaire de leurs professeurs d'anglais que nous les avons contactés. Nous avons pris cette décision pour avoir un échantillon dans lequel chaque sujet soit au moins alphabète dans deux langues, c'est-à-dire entièrement alphabète dans la langue nationale d'instruction et plus ou moins alphabète en anglais. Comme tous étudiaient l'anglais, ils devaient théoriquement être en mesure d'utiliser cette langue comme véhicule sur l'Internet s'ils le voulaient. Nous avons donc un échantillon de sujets possédant un répertoire de langues pour se mettre en ligne et ayant probablement besoin de le faire. Les données sur leurs comportements linguistiques révéleraient les pratiques en train de se développer dans les élites intellectuelles. Ces étudiants étaient probablement en mesure d'utiliser l'actuelle *lingua franca*. Etait-ce effectivement le cas ?

Une fois les invitations lancées à un très grand nombre d'universités de tous les continents, les données ont finalement été collectées dans des universités et lycées de Tanzanie, d'Indonésie, des Emirats arabes unis, d'Oman, de France, d'Italie, de Pologne, de Macédoine, du Japon et d'Ukraine. Ces dix pays ont été jugés représentatifs d'un bon nombre de situations linguistiques différentes. Dans certains, la langue nationale établie de longue date est largement considérée comme prestigieuse et est souvent apprise comme langue étrangère. Dans d'autres, la langue officielle est aussi une *lingua franca* régionale, ce qui permet le fonctionnement de réseaux locaux. Parmi ces groupes, l'accession récente à l'indépendance signifie que la langue nationale est encore en voie d'élaboration pour toutes

les fonctions et dans tous les domaines de l'espace public. Les dix pays en comprenaient certains présentant très peu de diversité linguistique à l'intérieur de leurs frontières et d'autres une très grande diversité. Ainsi, bien qu'il y ait plusieurs régions du monde où nous n'avons pas pu trouver de partenaires, nous avons estimé que le choix de partenaires que nous avions représentait beaucoup des situations linguistiques existantes.

L'outil que nous avons mis au point pour suivre les choix et les comportements linguistiques était un questionnaire qui demandait aux étudiants de fournir des détails sur leur compétence linguistique et de consigner la langue et l'objet de dix sessions consécutives sur l'Internet. Avec plus de 3 000 réponses à ce questionnaire, nous avons estimé que nous commençons à acquérir une certaine connaissance des pratiques en train de se développer parmi les élites intellectuelles à travers le monde. Nous avons estimé que, bien qu'il repose sur l'autoévaluation, ce questionnaire était une méthodologie plus fiable pour déterminer la pratique des langues que beaucoup des recherches actuelles sur les langues des sites Web et sur l'ampleur de leur utilisation. Les données ont généralement été obtenues en notant le nombre de visiteurs enregistré par les sites. Cette méthode pose plusieurs problèmes. En premier lieu, étant donné que le nombre de visites enregistré sur un site n'indique pas leur durée, il offre une indication médiocre de l'utilisation des langues. Il peut être coupé court aux visites dès qu'un coup d'œil a révélé que le site est dans une langue que ne maîtrise pas le visiteur. Junker (2003) indique par exemple combien de sites paraissent à première vue avoir été « localisés » au moyen du portail dans une langue locale ou nationale alors que la majorité du texte est dans une *lingua franca* majeure<sup>3</sup>. Le bon sens suggère que les non locuteurs quittent le site dès qu'ils réalisent qu'ils ne peuvent accéder au texte, mais dans la recherche la visite est considérée comme une utilisation. En second lieu, si un site est essentiellement dans une langue mais offre des possibilités de traduction dans d'autres langues, les chercheurs comptabilisent-ils le nombre total de visites comme des visites à un site dans la première langue ou font-ils une différence ?

Il y a, à l'évidence, beaucoup à faire pour affiner notre comptabilisation des cas d'utilisation des langues sur l'Internet. En interrogeant les usagers au lieu de compter les visites, nous espérons apporter une contribution sur ce point. L'outil mis au point souffre du défaut de tous les systèmes d'autoévaluation mais nous pensons que l'approche employée était défendable vu que sa spécificité signifiait que toute indication fautive devait être délibérée.

Nous étions en même temps très conscients des autres limitations de notre recherche<sup>4</sup>. Nous étions en particulier très conscients d'être confrontés au problème de la « longue durée » de Braudel (Braudel, 1980). Les phénomènes que nous étudions sont en mutation et évoluent rapidement<sup>5</sup>. En 1998, 57% des personnes qui avaient accès à l'Internet étaient des Nord-Américains et les anglophones représentaient un fort pourcentage des autres groupes géographiques ([http://www.nua.ie/surveys/analysis/graphs\\_charts/1998graphs/location.html](http://www.nua.ie/surveys/analysis/graphs_charts/1998graphs/location.html)). En 2003, les proportions avaient spectaculairement évolué. Environ 30% seulement des personnes en ligne résidaient en Amérique du Nord. L'Asie et l'Europe représentaient chacune trente autres pour cent ([http://www.nua.ie/surveys/how\\_many\\_online/index.html](http://www.nua.ie/surveys/how_many_online/index.html)). En cinq ans, les répertoires linguistiques des usagers de l'Internet ont donc substantiellement changé. De l'intérieur, il n'est pas toujours facile de voir l'ensemble du tableau et il n'est certainement pas possible de voir le tableau final. Lorsque nous avons commencé la recherche en septembre 2002, une enquête NUA sur l'Internet a calculé que dans la population mondiale, une personne sur cinq avait accès à l'Internet et estimé que dans certaines régions du monde (par exemple l'Afrique et l'Amérique du Sud), l'utilisation de l'Internet se développait au rythme de 20% par an. Dans une situation aussi instable, il est clair que les rapports sur les langues et l'Internet ne peuvent être que provisoires.

<sup>3</sup> Voir [www.bytelevel.com](http://www.bytelevel.com) pour une étude sur la localisation et ses limites.

<sup>4</sup> Ce point est à nouveau examiné plus en détail par Helen Kelly Holmes.

<sup>5</sup> La rapidité du développement de l'Internet est étudiée par David Block.

#### 4. Les articles

Dans le premier article, qui fixe le cadre de la recherche, David Block présente certains des nombreux et divers concepts de la mondialisation. Il montre qu'il n'y a guère de consensus quant à la définition de la mondialisation et aucun accord quant à la question de savoir si elle constitue un facteur bénéfique ou néfaste dans le monde. Cependant, malgré la diversité des points de vue, il est un aspect du phénomène sur lequel tout le monde s'accorde. Tous les commentateurs conviennent que la mondialisation se caractérise par des flux d'information sans précédent, des échanges entre différents groupes et des réseaux qui transcendent le local et le national. Dans la section centrale de l'article, Block passe en revue certaines des réactions actuelles à l'anglais comme langue d'interaction dans la mondialisation. Dans la dernière section, il fait un bref historique de l'Internet et recense rapidement certains des travaux antérieurs relatifs à l'usage des langues sur ce média.

Helen Kelly-Holmes rend compte des conclusions tirées du questionnaire dans huit des dix pays. Elle rapporte ce que les étudiants du premier cycle universitaire, les élèves de dernière année du secondaire ou les apprenants des cours avancés pour adultes couverts par l'enquête faisaient durant leurs dix dernières sessions sur l'Internet, et quelle langue ils utilisaient pour le faire. Comme ils étaient tous alphabètes dans la langue de leur système éducatif national et avaient quelque connaissance de l'anglais (les critères de sélection que j'ai évoqués plus haut), leurs répertoires linguistiques leur permettaient une certaine liberté dans le choix des canaux qu'ils pouvaient exploiter sur l'Internet. Kelly-Holmes constate que la tendance à employer l'anglais est étroitement liée à la première langue de l'enquêté et qu'il n'est pas réellement possible de parler de tendances « globales » dans les comportements. Les enquêtés appartenant à des groupes qui financent et soutiennent le développement de l'Internet dans la langue de ce groupe indiquent naturellement qu'en général ils regardent d'abord les sites Web dans la langue de leur groupe. Ainsi, par exemple, la croissance du nombre de sites en français et en arabe au cours de la dernière décennie est clairement attestée par les données. En revanche, les utilisateurs du World Wide Web (WWW) appartenant à des groupes linguistiques ne pouvant bénéficier d'un tel financement ou d'un tel soutien (en particulier les locuteurs de kiswahili et de macédonien dans la présente recherche) tendent à utiliser les sites en anglais pour accéder à l'information. Autrement dit, les enquêtés appartenant à des groupes linguistiques liés à des économies prospères ont fait état d'une utilisation beaucoup plus grande de leurs langues nationales que ceux des groupes plus restreints ou plus pauvres<sup>6</sup>. Il se peut qu'on assiste à la formation d'un système à deux niveaux, les ressortissants des pays les plus pauvres s'appuyant sur les sources en anglais et les groupes les plus riches pouvant accéder à l'information dans leur propre langue. La question de savoir dans quelle mesure - ou même si - cela désavantage ou avantage l'un ou l'autre groupe est sujette à débat.

Cette question de la stratification est un élément clé dans le rapport de Safari Mafu sur la situation de l'Internet en Tanzanie. Son article contribue au débat sur la mondialisation et sur la question de savoir si l'Internet est un facteur supplémentaire de la division du monde entre nantis et démunis<sup>7</sup>. Il nous rappelle que l'Internet reste une activité de l'élite. L'accès à l'électricité, les lignes téléphoniques, les matériels informatiques et l'alphabétisation ne sont pas à la portée de millions de gens dans le monde en développement. Ces faits fondamentaux devraient empêcher d'adopter une vue trop optimiste de la portée mondiale des nouvelles technologies de la communication. Le débat doit toujours prendre en considération la discordance entre ce qui est technologiquement possible et ce qui est effectivement réalisé. Sous cette réserve, le rapport de Mafu montre bien les bienfaits incontestables de l'Internet là

---

<sup>6</sup> Nous avons généralement évité les analyses comparatives vu que les échantillons n'étaient pas appariés pour les très nombreuses variables qui ont un effet sur la pratique linguistique indiquée. Cependant, dans le cas présent, la comparaison semble valable.

<sup>7</sup> Un Africain sur 250 seulement utilise l'Internet, contre un Nord-Américain sur deux et un Européen sur deux (dépêche Reuters du 1<sup>er</sup> octobre 2002, « Internet use increasing in Africa »).

où il permet aux étudiants des universités géographiquement isolées d'accéder à des sources d'information plus variées qu'ils ne le pourraient par d'autres moyens et à des universitaires géographiquement isolés de participer au débat transnational. L'article lui-même offre un exemple de la rapidité du développement de l'Internet en Afrique, puisqu'il a été révisé plusieurs fois à la lumière des faits nouveaux intervenus durant sa rédaction.

Outre la langue de la collecte des informations sur le WWW, nous souhaitions savoir quelles langues nos enquêtés employaient pour participer aux réseaux de courrier électronique et de salons de discussion. Nous voulions déterminer si les contacts s'établissaient principalement à l'intérieur des communautés linguistiques nationales, des réseaux des langues internationales ou des groupes des langues moins répandues<sup>8</sup>. Nous voulions accumuler des données pour voir dans quelle mesure les assertions extravagantes concernant l'interaction dans un village mondial pouvaient être validées par cette population, qui par ses centres d'intérêt et ses compétences doit fournir quelques uns des participants les plus probables à une telle interaction mondiale.

Nos données montrent que les réseaux créés par l'Internet sont les réseaux qui existaient déjà potentiellement. L'envoi de courriels à la famille et aux amis dans les langues que les enquêtés utilisent habituellement avec ces groupes est la principale activité dans ce domaine. Et lorsqu'ils emploient l'anglais (ou, moins fréquemment, une autre *lingua franca* internationale), ce n'est pas toujours parce qu'ils contactent d'autres personnes à travers les frontières linguistiques. C'est parfois le sujet du courriel qui dicte le choix de la langue utilisée, ceux qui étudient l'anglais à l'université tendant à utiliser cette langue pour discuter d'informations acquises par le biais de l'anglais. Nous soupçonnons là un large recours à l'alternance codique (*codeswitching*), étant donné que les enquêtés indiquent souvent avoir employé deux langues au cours d'une même session. C'est là un aspect intéressant de l'Internet vu que la langue écrite n'est pas, traditionnellement, un média qui admet l'alternance, et un aspect qui mérite plus d'attention. Il se peut qu'en demandant quelle langue est employée dans les échanges de courrier électronique, on présuppose une compartimentation de l'utilisation des langues que l'Internet décloisonne dans les faits. David Block note certains exemples d'alternance codique dans la littérature et la présente recherche semble révéler que la pratique est plus répandue qu'on ne l'imagine.

Dans les deux derniers articles, Richard Peel, Helen Gerrard et Sachiko Nakamura rendent compte des pratiques particulières de groupes dont les langues sont écrites dans des alphabets non latins. Après avoir rapporté les conclusions tirées des réponses au questionnaire principal, Peel décrit comment les arabophones inventent de nouvelles formes écrites de l'arabe, utilisant l'alphabet latin pour représenter les phonèmes de l'arabe, pratique qui leur permet d'utiliser le courrier électronique et de converser là où il n'est pas possible d'accéder à des claviers arabes. Dans leur article, Helen Gerrard et Sachiko Nakamura commencent aussi par rapporter les conclusions tirées des réponses au questionnaire principal. Ils situent ensuite ces conclusions dans le contexte japonais. Ils traitent des innovations techniques visant à intégrer les alphabets non latins dans ce contexte. Les Japonais peuvent saisir les textes phonétiquement en Kana et le logiciel fournit le caractère Kanji approprié. Les utilisateurs peuvent accepter ou rejeter les suggestions. Rendant compte d'un autre projet de recherche, ils notent aussi une tendance croissante chez ceux qui apprennent les langues à utiliser l'Internet pour trouver des interlocuteurs avec lesquels pratiquer les langues étrangères qu'ils acquièrent. Ils ont trouvé un élément surprenant dans la recherche de partenaires : les demandes étaient souvent formulées en anglais même lorsque la demande avait trait à un correspondant compétent dans une autre langue.

---

<sup>8</sup> Nous utilisons ici la terminologie adoptée pour les langues régionales et minoritaires par le Bureau européen pour les langues moins répandues.

## 5. Les prochaines étapes

Un certain nombre d'enquêtés ont fait état de compétences dans des langues moins répandues mais l'étude des dix sessions n'a guère permis d'établir qu'ils utilisaient effectivement ces langues sur l'Internet. Cela semble réfuter notre seconde hypothèse selon laquelle l'Internet peut offrir un forum et un support pour les langues moins répandues. La première raison, évidente, de nos constatations est bien entendu que la compétence linguistique indiquée ici est la compétence à l'oral et que puisque les enquêtés ne sont pas alphabètes dans leur langue maternelle, ils ne peuvent l'utiliser sur l'Internet.

Cela évoque les débats des années 80 et du début des années 90. Au début de la mondialisation, la diffusion et la domination des médias audiovisuels ont laissé entrevoir une société de plus en plus dominée par l'oral, dans laquelle l'écrit pourrait devenir moins important puisque la diffusion des faits, des opinions et des idées pourrait se faire par la radio, la télévision et le film, et l'échange d'informations entre les individus par le téléphone. Cela aurait-il protégé les langues dépourvues de forme écrite ? Et comment la situation évolue-t-elle dans la phase actuelle de mondialisation ? Avec l'Internet, l'écrit est de nouveau au centre de la communication. Cela milite-t-il contre les langues non standardisées dépourvues de formes écrites ? Certes, comme on l'a noté ci-dessus, la publication dans les langues ayant un petit nombre de locuteurs devient possible avec l'Internet du fait que les coûts de production sont abaissés. Cependant, l'utilisation d'une langue sur l'Internet présuppose à la fois une forme écrite et un lectorat. Dans la prochaine étape de la recherche, nous voulons découvrir s'il existe des cas où l'Internet exerce une influence sur l'élaboration d'un standard et l'acquisition de sa maîtrise. Nous voulons aussi déterminer si la nature informelle du langage des courriels et des chats encourage de nouvelles formes de langue et si cela implique différentes formes d'hybridation entre et à l'intérieur des langues. Les attitudes vis-à-vis des normes standardisées, prescriptives, sont-elles modifiées par l'informalité des usagers de ce nouveau média ? Y a-t-il un certain brouillage entre les formes écrites standard et les formes parlées divergentes ? Si l'anglais est un véhicule habituel des échanges entre locuteurs n'ayant pas l'anglais pour langue maternelle, quelle variété d'anglais est employée ? Les internautes bilingues pratiquent-ils l'alternance codique ou le balisage, ou mélangent-ils les langues d'autres manières ?

Il est difficile de croire qu'une telle révolution dans nos modes d'acquisition de l'information ne puisse avoir d'incidences d'une aussi grande portée et aussi révolutionnaires que celles du capitalisme de l'imprimé. Ce que seront ces incidences n'est pas encore visible. La présente recherche montre clairement qu'il y aura une certaine convergence, vu que les élites enquêtées utilisent assez substantiellement l'anglais. Il est difficile de savoir jusqu'où ira cette tendance, étant donné qu'il semble aussi que les groupes parlant des langues écrites standard prestigieuses sont de plus en plus en mesure d'utiliser ces langues dans toutes leurs diverses activités de collecte d'informations et d'interaction sur l'Internet. Cependant, ces données ne permettent pas de conclure que l'Internet offre un espace à la diversité dans la pratique des langues. Il se peut que pour le savoir, nous devions examiner d'autres populations, et c'est cette recherche que nous allons maintenant entreprendre<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Cette recherche se poursuit. Si vous souhaitez participer aux nouveaux projets concernant soit les langues moins répandues soit les nouvelles formes langagières sur l'Internet, veuillez contacter soit Sue Wright à l'adresse [s.m.wright@aston.ac.uk](mailto:s.m.wright@aston.ac.uk) soit Helen Kelly Holmes à l'adresse [h.kelly.holmes@ul.ie](mailto:h.kelly.holmes@ul.ie).

## Références

Anderson, B. (1983), *Imagined Communities*. Londres, Verso.

Baron, N. (2000), *Alphabet to Email*. Londres, Routledge.

Braudel, F. (1980), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XVe- XVIIIe siècle*. Paris, Armand Colin.

Crystal, D. (2001), *Language and the Internet*. Cambridge University Press.

Hawisher, G. et C. Selfe (2000), *Global Literacies and the World-wide Web*. Londres, Routledge.

Junker, J. (2002), *Beyond Borders: Web Globalization Strategies*. Pearson.

Naughton, J. (1999), *A Brief History of the Future: the Origins of the Internet*. Londres, Weidenfeld & Nicholson.

## Au sujet de l'auteur

Sue Wright est socio-linguiste à l'Université d'Aston à Birmingham, Royaume-Uni. Adresse : Aston University, Birmingham B4 7ET, Royaume-Uni.

Adresse électronique : [s.m.wright@aston.ac.uk](mailto:s.m.wright@aston.ac.uk)

# Globalization, Transnational Communication and the Internet

DAVID BLOCK

*Institute of Education, London University, United Kingdom*

*This paper sets the scene for the research presented in the rest of this IJMS issue. It begins with a discussion of Globalization in which the phenomenon of the Internet is located. The argument is that, no matter how disputed aspects of Globalization may be, greater interaction is indisputable, with inevitable consequences for language practice. The second section considers the spread of English in the world and recounts the history of the Internet and its genesis in the English-speaking world. Then, in a review of the literature, the case is made that despite the initial assumptions by some that the Internet would serve to strengthen English as the international language par excellence, current research seems to be showing that matters are evolving in a far more nuanced manner. Thus, although it is true that English was the main medium of the early Internet, it is increasingly the case that the Internet is now a communication space for other language communities, both 'big' (e.g. German, French Japanese and Spanish) and 'small' (e.g. Catalan). These conclusions in the recent literature are confirmed by the findings of the present research project, reported in the four other papers.*

Vaig a un 'chat' amb el Jordi  
(I'm going to a chat with Jordi)

**T**he language is Catalan, but the location is somewhere in North London in 1999. My at-the-time 16-year-old son is announcing to his parents that he is going on-line to a chatroom to 'talk' to his childhood friend from Barcelona (and therefore will be tying up the telephone line for a considerable period of time!). Two years after moving to London from Barcelona, Adrià is still able to maintain contact with his friends in Barcelona more extensively and cheaply than would have been the case just a decade earlier. And, in so doing, he is also helping to maintain and strengthen the use of Catalan on the Internet, thus adding to statistics that lead an increasing number of researchers to question the assumption made by many, some ten years ago, that English would be *the* language of the Internet.

This anecdote is one illustration of the varied experiences that led us to the question of whether or not we can still speak of English as *the* language of the Internet. This paper sets the scene for that discussion. I begin with a discussion of Globalization and situate the phenomenon of the Internet within it, discussing whether, no matter how disputed aspects of Globalization may be, greater interaction is indisputable. I then move on to consider the spread of English in the world and recount the history of the Internet. These preliminaries aside, I make the case that despite the initial assumptions by some that the Internet would serve to strengthen English as the international language *par excellence*, research seems to be showing that matters are evolving in a far more nuanced manner. Thus, although it is the case that English had a headstart in Internet use over other languages, it is also the case that the Internet has made it possible for other languages, both ‘big’ (e.g. German, French Japanese and Spanish) and ‘small’ (e.g. Catalan), not only to survive but to increase their numbers of users.<sup>1</sup> This is confirmed by the findings of the present research project, reported in the four other papers.

In addition, even within the borders of nation-states where English is the official language, the Internet is not an exclusively English mediated phenomenon. To make this point, I examine the case of Spanish speakers in the United States, who, in increasing numbers, are going on-line in Spanish rather than, or in addition to, English. I then close this paper with some thoughts about present and future research into Globalization, the spread of English and the Internet.

## 1. Globalization

Globalization is surely one of the most commonly used and misused terms in the world today whenever people talk or write about politics, economics, the environment, music or just their day-to-day lives. For different groups the word has different resonance. For the international jet set, Globalization means that their business and leisure activities know no borders. For those who work in offices or factories around the world, Globalization might simply mean that they constantly exchange e-mails with colleagues located on different continents and that decisions taken in central headquarters, far away in kilometres but within immediate reach electronically, have a direct effect on their lives. For teenagers in the economically privileged parts of the world, it might be MTV, with its dominant discourse of consumerism, which is most representative of Globalization. However, for the majority of the planet’s inhabitants, particularly in sub Saharan Africa and some parts of South America and Asia, Globalization may mean economic conditions associated with worsening life circumstances rather than changes associated with

---

<sup>1</sup> Here I use the term ‘users’ to mean anyone who engages in language-mediated activities in a particular language. This means the obvious cases of individuals who speak, read, listen to and write a language on a day-to-day basis in more traditional settings such as face-to-face conversations and educational facilities. However, it also applies to students who visit websites in their attempts to better their communication skills, individuals who visit websites in search of information and individuals who engage in ‘conversations’ in chat rooms.



having access to the kind of technologies that make possible instant communication and watching television.

Within the research community, a wealth of literature has been produced on the topic of Globalization and with this literature has come a multitude of definitions, many related to economic relations. The definitions that are most revealing for the present research are those which refer to the spatial connections that Globalization encourages:

Globalization can be taken to refer to those spatio-temporal processes of change which underpin a transformation in the organization of human affairs by linking together and expanding human activity across regions and continents. Without reference to such expansive spatial connections, there can be no clear or coherent formulation of the term. (Held, McGrew, Goldblatt and Perraton, 1999: 15)

[Globalization is] the intensification of worldwide social relations which link distant localities in such a way that local happenings are shaped by events occurring many miles away and vice versa. (Giddens 1990: 64)

With the flows and networks of closer social relations and connections, the fear of homogenisation has surfaced. Scholars adopting the stance that Globalization will mean one world culture generally believe that homogenising forces will eventually leave everyone in the world living, thinking and acting in very similar ways. For example, George Ritzer (1996, 1998) envisages the eventual homogenisation of the means of consumption around the world, what he calls *McDonaldization*, that is 'the principles of the fast-food restaurant [which] are coming to dominate more and more sectors of American society as well as the rest of the world' (Ritzer, 1996: 1). Ritzer's work bridges economic Globalization to cultural Globalization as he effectively argues that consumption and consumerism are central tenets of late modern culture. Along similar lines, Benjamin Barber (1995) argues that we are heading towards a single global culture, which he calls 'McWorld', defined as 'an entertainment shopping experience that brings together malls, multiplex movie theatres, theme parks, spectator sports arenas, fast food chains (with their endless movie tie-ins) and television (with its burgeoning shopping networks) into a single vast enterprise ...' (Barber 1995: 97).

However, not all scholars would agree that Globalization leads necessarily to homogenisation. Nederveen Pieterse (1995) introduces into the discussion the concept of *hybridization*, understood as the natural mingling and mixing which goes on when the global meets the local. Elsewhere, Roland Robertson (1995) translates the Japanese term *glocalization* (Robertson, 1995), which he takes from the business context where it means marketing goods and services on global basis by catering to local particularities. Robertson re-invents the term for the context which interests him- cultures in contact- and uses it to signify what he calls the 'interpenetrating' of the 'particular' and the 'universal' (Robertson, 1995: 30). Both Pieterse and Robertson make the point that Globalization entails a synergetic

relationship between the global and the local as opposed to the dominance of the former over the latter. It is evidence of this synergetic relationship with regard to language use that this present research is trying to track. Is there the equivalent linguistic glocalization, with English and lesser used languages increasingly used as alternatives to national languages?

Where one locates the origin of globalising forces influences one's expectations about language practice. Some scholars (Schiller, 1985; Latouche, 1996; Ritzer, 1998) see Globalization as hegemonically Western, and above all an extension of American imperialism (e.g. Schiller 1985, Ritzer 1998), Latouche (1996) writes about the "Westernization of the world" and the progressive "worldwide standardization of lifestyles" (Latouche 1996: 3). For Latouche, fundamental Western ideology and culture, best exemplified in the United States, are becoming the norm around the world as there is convergence in all aspects of people's lives, from how they dress to how they eat, from their entertainment preferences to their work habits and from architecture to their attitudes towards personal freedom, gender, race, religion and science. Spread of English is an expected part of this creeping uniformity.

However, other scholars would disagree with the view that Globalization is merely US imperialism by other means. Writing in the early nineties, Giddens acknowledges that '[t]he first phase of Globalization was plainly governed, primarily, by the expansion of the West, and institutions which originated in the West' (Giddens 1994: 96); however, he goes on to state:

Although still dominated by Western power, Globalization today can no longer be spoken of only as a matter of one-way imperialism ... now, increasingly, ... there is no obvious 'direction' to Globalization at all, as its ramifications are ever-present. ...' (Giddens, 1994: 96).

Elsewhere, (Robertson, 1992 and Friedman, 1994) express similar views, that effectively it is unhelpful to frame the discussion in terms of Western dominance over "the rest". The question then arises whether this multipolarity extends to language or whether even where Western power is diluted, the principal language of that power is still used as the lingua franca of globalising groups.

Arising from such debates about Western hegemony and the relative strength of the local is the question of whether or not Globalization is seen as a generally positive or generally negative phenomenon. On the positive side, there are scholars, such as Kenichi Ohmae (1990, 1995), who not only argue that global market forces and transactional corporations run the world today and that the nation state and labour unions have become obsolete as structures of social organisation, but that these developments are a mark of progress. More typical of scholars, however, is a more sceptical and even negative stance. Eric Hobsbawm (1994) and Paul Smith (1997) make the point that Globalization is really the traditional capitalism of economic imperialism and international hierarchies, which has been transformed by the use of new technologies and a clearer than ever distinction between industrially-based

and service-based economies. Elsewhere, Gray (1998) discusses the results of this combination of the old philosophy and new means. He sees the new globalized economy in the form of the Washington Consensus<sup>2</sup> as fundamentally destructive, leading above all to the dismantling of the welfare state, which so characterised the economically advanced countries in the world over the second half of the twentieth century. Meanwhile, Ritzer (1996, 1998) is equally dystopic as he believes that the process of *McDonaldization* cited above will lead the citizens of the world to a soulless and “disenchanted” existence where experiences which were previously authentic to individuals, have become commodified and over-rationalised.

Whether Globalization means homogenisation or not, or Americanisation or not, or a dystopic future for the world or not, it remains the dominant framework for current discussions and analyses of social phenomena. And the two social phenomena that intersect and are the focus of this issue of the IJMS- language use and Internet use- cannot be discussed, researched or analysed without taking into account the contrasting views on Globalization outlined above. Indeed, as I have started to indicate, there is an obvious parallel between global/local tension running across the views summarised above and the competition between English and other languages as media for the Internet. I will have more to say about this below. First, however, I discuss the relationship between Globalization and the spread of English, the origins of the Internet and how English came to be considered ‘the language of the Internet’ during the mid-nineties.

## 2. Globalization and the spread of English

The English language is widely accepted as the medium that makes possible what Giddens refers to as ‘the intensification of worldwide social relations’. It is the medium that makes possible the kind of economic and social changes described by authors like Gray, Ritzer, Ohmae, Barber and Latouche. English is the language of the World Bank, as it imposes the Washington Consensus around the world, and it is the language of global consumerism and the celebrity culture, emanating from Hollywood and the music and fashion worlds, which are taking hold in more and more contexts around the world. It is the language spoken when diplomats from different linguistic backgrounds gather in the corridors of the United Nations in New York or the European parliament in Brussels. However, there is little fine grained research which assesses how far it is becoming the language of *all* communication taking place across language borders.

Some scholars, most notably Robert Phillipson and Tove Skutnabb-Kangas (for example see Phillipson 1992, 2003; Skutnabb-Kangas, 2000), fear that English is becoming the dominant language of international communities devoted to political, commercial, cultural and academic endeavours. They warn of the death of other

---

<sup>2</sup> Washington Consensus is a much used (and often scorned) expression often used synonymously with “neoliberalism” and “Globalization” in world trade contexts. John Williamson originally coined the phrase in 1990.

languages (what Skutnabb-Kangas and Phillipson (2001) have termed ‘linguicide’) in the wake of globalized and globalizing English. The statistics offered by these scholars, as well as others (e.g. Crystal, 2001), do suggest that there is an evolution towards fewer and fewer languages the world, but whether or not this is occurring as a side effect of the process which Phillipson and Skutnabb-Kangas (1999) have termed ‘Englishization’, is not yet shown. Joseph (2002) and Wright (2003) believe that the cause and effect relationship is not as clear cut as some claim.

In recent work, Phillipson himself has suggested that Englishization might not extend to the Internet. As he puts it:

Labelling English as the world’s lingua franca, or as ‘the’ language of the Internet, is wishful thinking. Many languages are used as lingua francas, and many languages are used on the Internet, including demographically small ones. The status of English may well be challenged in the future. (Phillipson, 2003: 71)

Although Phillipson does not provide empirical evidence of how the Internet facilitates the survival of languages other than English, a few authors are beginning to do so and I shall return to this below. Before doing this, however, I would like to consider the history of the Internet, as aspects of its origins and development are highly relevant to how language use is developing on the medium.

### **3. The rise of the Internet**

Along with prominent social theorists and sociologists such as Ulrich Beck (e.g. 2000), Alain Touraine (e.g. 1997) and Anthony Giddens (2000), Manuel Castells (1998, 2000) has written at length about the changes undergone in the advanced industrialised nations of the world over the past three decades. Crucially, during this period of time we have moved from industrial societies to post-industrial societies, or what Castells terms ‘informational societies’. Industrial societies were the outcome of intellectual and technological revolutions of the late 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries, respectively, which led to advances in the production of material goods. By contrast, the third great intellectual and technological revolution has taken us to a ‘social organization in which information generation, processing and transmission become fundamental sources of production and power because of new technological conditions emerging in this historical period’ (Castells, 2000: 21). The lynchpin of this revolution has been the advent of advanced information technology. As Castells notes, technological advances in the post world war era, leading to the inventions of transistors (1947) and integrated circuits (1957), paved the way for the invention in 1971 of the microprocessor or the computer chip, the basis of computers and information technology, which has yet to find its limits as regards the capacity for storage and access of information.

Although no phenomenon now seems more indicative of the move away from the national than the Internet, it was conceived, ironically, as a way of ensuring US national defence in the case of Soviet attack at the height of the Cold War. Its

inventors made every node of equal importance in the network so that attack on one area would not disable the whole network. It is this feature of the Internet that has made it infinitely extensible, non-hierarchical and adoptable.

Its growth and internationalisation have been exponential. The first international link up between computers (University College London to Arpanet the US academic network) only happened in 1973. The rate of connection grew quickly after satellite technology was introduced in 1975. This brought down the cost of international telephone calls and improved the quality of contact. At first the Internet was used for sharing computer processing and sending data. The first email and chat group systems were developed in the 1970s among a small group of scientists in four American universities (UCLA, University of California in Santa Barbara, Stanford and University of Utah). By the mid-1970s, Apple computers had been launched and the era of the personal computer was born. By September 2002, NUA Internet surveys were suggesting that there could be as many as 605.600.000 people with access to the Internet as emailers.<sup>3</sup>

In 1990-1991, Tim Berners-Lee of the European institute for high energy physics, CERN, devised a hypertext system which allowed information to be shared over the Net. In 1992, this was released for general use as the World Wide Web. This gave access to information without the need to be in personal contact with the provider, who was able to post information without there being a specified recipient. Thus the Internet has two major functions: it allows the publication and dissemination of data on the World Wide Web without direct contact; it allows interaction among users on a person to person basis through email and chatrooms.<sup>4</sup> A further function as an international market place is also rapidly developing. The interesting question is whether the language of these exchanges is predominantly English as was predicted in the early days of the technology.

#### **4. Is English really *the* language of the Internet?**

Mark Warschauer (2002, 2003) sets his discussion of linguistic pluralism and social inclusion on the Internet alongside a quote from Anatoly Voronov (cited in Crystal, 1997), the director of a Russian Internet provider:

It is just incredible when I hear people talking about how open the Web is. It is the ultimate act of intellectual colonialism. The product comes from America so we either must adapt to English or stop using it. That is the right of any business. But if you are talking about a technology that is supposed to open the world to hundreds of millions of people you are joking. This just makes the world into new sorts of haves and have-nots. (Crystal, 1997: 108).

---

<sup>3</sup> See [http://www.nua.com/surveys/how\\_many\\_online/](http://www.nua.com/surveys/how_many_online/). Their methodology has been to take an average from a number of different surveys.

<sup>4</sup> For a comprehensive and readable history of the genesis of the Internet see Naughton (1999)

Warschauer goes on to suggest that Voronov perhaps jumped the gun in his assessment that English was effectively *the* language of the Internet. Drawing on the work of Alain Touraine (1994) and Manuel Castells (1997), Warschauer suggests that the on-going construction of self-identity is the grand project of the post-industrial era (or as Anthony Giddens would have termed it, late Modernity). Part and parcel of the on-going construction of self-identity are the language practices which individuals engage in. Over the last several years, Warschauer has collected case studies from around the world, which show how Internet use intersects with identity construction. For our purposes here, his cases provide us with a barometer for the extent to which English is or is not *the* language of the Internet.

One context about which Warschauer has written extensively (Warschauer and Donaghy, 1997; Warschauer, 1998, 2002, 2003.) is Hawaii. From the 1970s onwards, there was a revival of interest in the Hawaiian language, then in danger of extinction. Problems such as the isolation of Hawaiian-speaking communities, the lack of teaching materials in Hawaiian and the general lack of interest among ethnic Hawaiians to recover their language made matters difficult. However with the Internet, it has been possible to set up websites, chat lines and an Hawaiian language e-mail system, all of which have made Hawaiian both a practical tool to get things done and most important, a medium of identity construction as a growing number of Hawaiians subscribe to this initiative. Nevertheless, there is still a long road to travel before Hawaiian becomes a major language of Internet use in Hawaii.

A second context examined by Warschauer is Egypt. The situation described here is typical of what happens in the early days of Internet use. Warschauer observes that because the Internet was introduced primarily via two communities with a long tradition of internationalisation in Egypt, namely education and business, the most natural first language of the Internet was English. Indeed, based on a survey of Internet use among Egyptian professionals, Warschauer, Refaat and Zohry (2000) observe that over 70% of participants made exclusive use of English for their work-related communications. However, since use of English throughout the population as a whole is very limited, (Warschauer (2003) observes that just 3% of the population actually speak English) the behaviour observed was clearly typical only for a tiny elite minority. Moreover, English language use was mainly confined to trans-national communication. When the same professional group communicated among itself, some 50% of communication took place in Egyptian Arabic (Warschauer *et al* 2000). Warschauer *et al* noted that this occurred where difficulties reproducing Arabic characters were overcome by using a Romanised version. Warschauer makes the point that English is more widely used on the Internet compared with Arabic for the following reasons:

First, no single standard Arabic-language computing has emerged yet, so Web producers are often forced to convert Arabic-language content into slow-loading images if they want to guarantee that their content can be read in Arabic. This lack of a common standard also discourages Arabic-language e-mail. In addition,

the Internet first rose in Egypt in the very sectors that operate in English, such as the information technology industry and international businesses. Finally, the early adopters of the Internet in Egypt were mostly people who, owing to their schooling and work experience, write, compute, type, and keyboard better in English than they do in Arabic, and using English online thus comes naturally to them. (Warschauer, 2003: 101)

Our research shows, however, that the software situation is developing rapidly and the constraints observed by Warschauer are being overcome in a number of ways<sup>5</sup>. We can expect the difficulties experienced by Chinese and Arabic users to be lessened on the pattern of the solutions found for users of Japanese or Korean. The technological problems which held these language groups back from full participation have been ironed out and software for their different alphabets developed which arguably give them some advantages.<sup>6</sup>

However, as the Ukrainian participants in the research reminded us, those who have no knowledge of English at all are still disadvantaged since, to get to the web page in one's own language, the user has to know the Roman alphabet in order to be able to type in and read web addresses.

Singapore is another context explored by Warschauer. The situation both differs from and resembles those in Hawaii and Egypt, albeit for different reasons. In the previous two examples, there was a sense that local languages needed to be defended against English. In Singapore too the competition between English and Malay, Mandarin and Tamil, the other official languages of Singaporeans seems to be resulting in the spread of English. Phyllis Ghim-Lian Chew explains the acceptance of English as follows:

[T]he early dominance of English came about not so much as a result of linguistic imperialism, but through a conscious decision on the part of learners and populace, after careful consideration of world trends and local conditions. The implementation of a national education system with English as the medium of instruction came about through a "bottom up" rather than "top-down" process and was attained relatively easily- without strong controversy or bloodshed. (Chew, 1999: 40)<sup>7</sup>

However there is an interesting development which sees the standard challenged by a local variant of English, *Singlish*. Singlish, has developed divergently to the point where, as Warschauer points out, it has immense value as an identity marker. In his study of this context, Warschauer discovers that the Internet has become a way of using and promoting Singlish, since it is a medium that escapes the efforts by education and government leaders who wish to see the demise of the language.

---

<sup>5</sup> See the paper by Peel this issue

<sup>6</sup> See the paper by Gerrard and Nakamura this issue. Software has been developed which guesses the Kanji character required from prompts and thus allows for speedy typing where the first suggestion is correct.

<sup>7</sup> Chew goes on to argue that the dominance of English does not mean that Singaporeans have renounced all sense of identity connected to Malay, Mandarin and Tamil, all of which continue to be used in a number of domains.

Thus, like Hawaii, the Internet has proved the medium for a language of identity. At the same time there are similarities with Egypt, as the Internet has been another medium where English is used in preference to the other official languages. Here, however, the elite medium is extending vertically into the population in this case.

Finally, we come to the case of India, which again offers a very different perspective from the other examples. India is by most estimations a technological powerhouse, as regards the production and export of hardware and software. However, because of the relatively high cost of computer technology for personal and professional use, Internet use is still very low. As regards the language/identity question, Warschauer notes that India does retain English as one of the media of pan Indian communication. However, the number of Indians who could accurately be qualified as English speakers is perhaps as low as 5% of the population (Crystal, 1997) and Hindi is the only language that approaches the status of a truly national language, with some 50% of the population speaking it. Other prominent languages include Tamil and Bengali.

Until recently, technological problems with the reproduction of scripts (paralleling problems with languages such as Japanese and Arabic), coupled with the fact that the English speaking elite was also the class with access to computers, have meant that English has become the *de facto* language of the Internet. However, Warschauer reports that a number of Indian organisations are now making concerted efforts to make cheap computer technology available to more people while at the same time sorting out the technical problems of moving from one language with one script to another language with a different script. The end result would be speakers of different Indian languages communicating with one another using their respective language as opposed to opting for English as a common language. This is made possible by the use of software products that are programmed to convert one language script to another automatically. As Warschauer explains:

[A] writer of Tamil (but a speaker of Hindi) can write a Hindi-language message in the Tamil script and have it automatically converted to Hindi script to be read by someone in a Hindi-speaking region of the country. These conversions can even be performed instantaneously using synchronous communication software so that one's own script appears on one's screen while the other script appears instantly on the correspondent's screen. (Warschauer, 2003: 103)<sup>8</sup>

In this case, the existence of a first rate technology industry and the will to make computers available to more people have meant that a significant though still relatively small number of citizens are now able to use the Internet in their local languages. However, just how far this extension of the Internet use via languages other than English will go is impossible to say at this point in time.

---

<sup>8</sup> However, the problems with machine translation for anything but the most concrete language (see Schwatzl 2001) should make us sceptical of this claim.



From the four cases discussed by Warschauer, it seems that Anatoly Voronov probably did jump the gun when he predicted that English would be the language of the Internet to the exclusion of all others and that it would be necessary to be literate in English in order to participate in the new world social economic and technological order. All four cases provide an example of the reassertion of local language and cultural practices taking place on the Internet. Of course, the respective situations of Hawaiian, Egyptian Arabic, Singlish and the different languages of India, are certainly not directly comparable due to their multiple historical and socio-cultural contexts. There is, however, a common strand: English never quite became 100% dominant and now the tide is changing as more languages come on line.

### **5. The United States and English: the inverse in operation?**

Thus far, I have examined cases where different languages are seen to be in competition with English over Internet superiority as regards websites and interactional use. In these cases English is framed to great extent as an outside language which has taken over because of its status as the most widely used international language. But what of contexts where English is the national language and other languages are the 'outsiders'? Perhaps the best example of such a situation is the United States, where Spanish in particular is becoming a fully-fledged working language in an increasing number of states.

In two recent Cyberatlas publications, Greenspan (2002) and Saunders (2002) report on the uses of the Internet among the different ethnic groups in the US. They state that in the United States, white Americans account for roughly 90% of Internet users, while recent census information indicates that they represent just over 70% of the total population. Meanwhile, Spanish-speaking Latinos, who now make up about 15% of the total population, account for 7.2% of Internet users and African Americans, now 14% of the total population, are 7.4% of Internet users. However, the ethnic group reporting most Internet use per capita is that composed of English speaking Asians. Research carried out as part of the **Pew Internet and American Life Project** found that almost 75% of this group have gone online at some time in their lives compared to 58% of white adults, 50% of Spanish-speaking Latino adults and 43% of African-American adults. Asian Americans are also leaders as regards intensity of use, with 70% of them normally going online each day. Nevertheless, the majority of this use seems to be in English and therefore is not increasing the use of other languages on the Internet.

A case of increasing use of a language other than English, however, is to be found among Spanish-speaking Latino (hereafter, SSLs) users. SSLs are the American ethnic group with the greatest increase in Internet use over the past several years, having risen from 6.6% to 7.2%. Greenspan (2002) discusses the increase in the number of SSLs using the Internet as well as the number who do so in Spanish rather than English. She cites a survey carried out by the Rostow Research Group in late 2001. The survey was based on telephone interviews with 600 Spanish-

surnamed Internet users in Los Angeles, New York, Miami, San Francisco, Chicago and San Antonio. To qualify as participants in the study, individuals had to meet three criteria. First, they had to identify themselves as Spanish speaking. Second, they had to claim to speak Spanish at home at least some of the time and they had to have used the Internet at some time in the 30 days prior to the survey.

As regards use of the Internet, the Rostow Research Group found that over the period July 2000-Autumn 2001, the number of respondents claiming to use the Internet at least once per month increased from 38% to 49.6%. More importantly, the survey showed that 55% of the Spanish speakers consulted used Spanish during their time on line and 45% used English. This is quite a shift compared to a similar survey conducted half a year earlier by the same group when 39% of the respondents claimed that they used Spanish when online while 61% claimed that they used English.

Thus, in the case of SSLs, we may be seeing a trend towards the strengthening of Spanish on the Internet. We might speculate about the extent to which this use is tied to the same kinds of identity issues that Warschauer found in his case studies of Hawaii, Egypt and Singapore. However, we can be sure that it means the maintenance of virtual communities of Spanish speakers who have migrated to North America from different parts of the Spanish speaking world.

## 6. Onwards

As I observed above, the Russian Internet provider Anatoloy Voronov seemed convinced less than a decade ago that the web was the 'the ultimate act of intellectual imperialism' and that it would primarily be an American and English language affair. At the time, Voronov was doing little more than giving voice to a generalised opinion. If English had already become the language of global communication, then it only seemed logical that it would be *the* language of the Internet. This belief was backed by early statistics about websites and Internet use. For example, a survey of websites carried out by Babel in 1997 ([www.isoc.org:8030/palamres.en.html](http://www.isoc.org:8030/palamres.en.html)) suggested that over 80% of the websites in the world were in English. Of the rest of the languages represented in the study, the second was German with 4% (see Crystal, 2001, for a discussion). Elsewhere, early measures of online households showed that initially the Internet was principally a North American affair and, by extension, an English language affair.

However, the situation has since changed. As regards websites, Carvin (2001, cited in Warschauer, 2003) reports the following numbers for web pages by language:

**Table 1:** Web pages by language

<b>Language</b>	<b>Webpages</b>	<b>% of total</b>
English	214,250,996	68.39
Japanese	18,335,739	5.85
German	18,069,744	5.77
Chinese	12,113,803	3.87
French	9,262,663	2.96
Spanish	7,573,064	2.42
Russian	5,900,956	1.88
Italian	4,883,497	1.56
Portuguese	4,291,237	1.37
Korean	4,046,530	1.29
Dutch	3,161,844	1.01
Others		3.63

*Adapted from Carvin (2001, cited in Warschauer, 2003: 97)*

And in a later survey of online populations, published in September 2002, Global Reach found that the tendency toward greater linguistic diversity on the Internet continued. The following table shows their findings.

**Table 2:** Total online population of September 2002: 619 million

<b>Language</b>	<b>% of total</b>
English	36.5
Chinese	10.9
Japanese	9.7
Spanish	7.2
German	6.7
Korean	4.5
Italian	3.8
French	3.5
Portuguese	3.0
Russian	2.9
Dutch	2.0
Others	9.3
<b>TOTAL</b>	<b>100.0</b>

*Based on: Global Reach (global-reach.biz/globstats/refs.php3), 30 Sept., 2002*

Several things seem to be going on here. First, there is the obvious point that the predictions that English would dominate the Internet have proven overly pessimistic and that there is increasingly greater diversity. This is a slow process and the number of English language sites is still by far the largest. However, the sources cited in this paper attest to diversification, as do the contributions to this issue of the IJMS. Nevertheless, greater diversity does not necessarily mean that all languages are equal: bigger is still better in the pecking order of world languages as much of the proportional weight wrested away from English has been in favour of a few major national languages. Thus Japanese, German, Chinese, French, Spanish, Russian and other languages of the economically advantaged nations of the world, have managed to establish a strong presence on the Internet, in some cases (e.g. France) via concerted efforts by nation-state governments. Still, the languages of smaller nation-states, such as Iceland and Estonia, as well as languages classified as 'minority' in nation-states around the world, have also managed to maintain their presence as viable media of communication and in some cases have moved from positions of weakness to positions of relative strength within their communities. This is the case of Hawaiian, discussed above, although the achievements of Hawaiian speakers in the US are relatively modest next to more high profile examples such as Catalan and Basque speakers in Spain, where local governments with proactive language policies have assured a high proportion of web-sites per capita (Warschauer, 2003).

In addition, there are the cases of languages with millions of speakers such as Hindi and Arabic, which are struggling to gain a stable position as languages of the Internet, and which various indicators, including the research reported in this issue of the IJMS, suggest may soon make progress in this direction, as technical difficulties are overcome.

Finally the case of Singlish throws up issues of what constitutes a *language* of the Internet or language, full stop, for that matter. How would one count the various forms of English around the world, many of which are classified as creoles? Would they all be called English? Are there new fusion contact languages? Does the Internet encourage literacy in languages that do not have written forms elsewhere?

I opened this paper with a discussion of Globalization as a way of situating the Internet as an eminently global phenomenon. The Internet is a means of disseminating information, a medium for exchange and a market place. As it develops it is clear that global does not equate with English only.

Nevertheless, although the proportions of websites in English and interactions in English are going down, two key questions remain unanswered. First, is there a point at which the proportions will stabilise or is the process likely to be ongoing? Second, even if there is a lot of Internet activity in languages other than English, what proportion of this activity involves users who only work monolingually, in a language other than English? Is the Internet a medium for bilinguals, with many Internet users habitually working in both English and another language? And if this

is so, what will the consequences be for languages? Do the informality of the medium and the bilingualism of users make codeswitching and new convergent forms more likely? Answers to these questions are needed and would allow us to begin to judge whether there are any indications of the language change that Wright (this volume) predicts will accompany the spread of the Internet.

## References

- Babel 1997.  
[www.isoc.org:8030/palamres.en.html](http://www.isoc.org:8030/palamres.en.html)
- BARBER, B. 1995. *Jihad vs. McWorld*. New York: Random House
- BECK, U. 2000. *What Is Globalization?* Cambridge: Polity Press
- CARVIN, A. 2001. 'Website language stats'.  
<http://owa.Benton.org/listserv/wa.exe?A2=in0104andL=digitaldivideandD=1andT=0andO=DandF=lands=andP=11879>
- CASTELLS, M. 1997. *The Power of Identity*. Oxford: Blackwell.
- CASTELLS, M. 1998. *The End of Millennium*. Oxford: Blackwell
- CASTELLS, M. 2000. *The Rise of the Network Society*. Oxford: Blackwell
- CHEW, P. G-L. 1999. 'Linguistic imperialism. Globalism, and the English language'. In D. Graddol and U. Meinhof (eds) *English in a Changing World*. Guildford: AILA
- CRYSTAL, D. 1997. *English as a Global Language*. Cambridge: Cambridge University Press
- CRYSTAL, D. 2001. *English and the Internet*. Cambridge: Cambridge University Press
- Cyberatlas. <http://cyberatlas.internet.com/>
- FRIEDMAN, J. 1994. *Cultural Identity and Global Process*. London: Sage
- GIDDENS, A. 1990. *The Consequences of Modernity*. Cambridge: Polity Press
- GIDDENS, A. 1994. 'Risk, trust, reflexivity'. In U. Beck, A. Giddens and S. Lash, *Reflexive Modernization: Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*. Stanford: Stanford University Press
- GIDDENS, A. 2000. *Runaway World: How Globalization is Reshaping Our Lives*. London: Routledge
- Global Reach 2002. [global-reach.biz/globstats/refs.php3](http://global-reach.biz/globstats/refs.php3), 30 Sept.
- GREENSPAN, R. (26/7/02) 'In Any Language, Hispanics Enjoy Surfing'.  
[http://cyberatlas.internet.com/big\\_picture/demographics/article/0,,5901\\_1369131.00.html](http://cyberatlas.internet.com/big_picture/demographics/article/0,,5901_1369131.00.html)
- GRAY, J. 1998. *False Dawn*. London: Granta Books
- HELD, D., MCGREW, A., GOLDBLATT, D. and J. PERRATON 1999. *Global Transformations: Politics, Economics and Culture*. Cambridge: Polity
- HOBBSBAWM, E. 1994. *The Age of Extremes*. London: Abacus
- JOSEPH, J. 'Linguistic Identity and the limits of Global English'. Paper given at the the English Language Research Seminar. University of Birmingham, UK. 12 March 2002
- LATOUCHE, S. 1996. *The Westernizing of the World*. Cambridge: Polity Press
- MATTHEWS, G. 2000. 'Searching for Home in the Cultural Supermarket' in *Global Culture/Individual Identity: Searching for a Home in the Cultural Supermarket*. London: Routledge. Pp 167-197
- NAUGHTON, J. 2000. *A Brief History of the Future: the origins of the World Wide Web*. London: Routledge
- NEDERVEEN PIETERSE, J. 1995. 'Globalization as Hybridization'. In M. Featherstone, S. Lash and R. Robertson (eds) *Global Modernities*. London: Sage
- OHMAE, K. 1990. *The Borderless World*. London: Collins
- OHMAE, K. 1995. *The End of the Nation State*. New York: Free Press
- Pew Internet and American Life.  
<http://www.pewinternet.org/>

- PHILLIPSON, R. 1992. *Linguistic Imperialism*. Oxford: Oxford University Press
- PHILLIPSON, R. 2003. *English-Only Europe? Challenging Language Policy*. London: Routledge
- PHILLIPSON R. and T. SKUTNABB-KANGAS 1999. Englishisation: one dimension of Globalization. In D. Graddol and U. Meinhof (eds) *English in a Changing World*. Guildford: AILA
- RITZER, G. 1996. *The McDonaldization of Society* Revised edition, London: Sage
- RITZER, G. 1998. *The McDonaldization Thesis*, London: Sage
- ROBERTSON, R. 1992. *Globalization: Social Theory and Global Culture*, London: Sage
- ROBERTSON, R. 1995. 'Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity', in M. Featherstone, S. Lash and R. Robertson (eds.) *Global Modernities* London: Sage. pp. 25-44.
- Rostow Research Group.  
<http://www.roslowresearch.com/>
- SAUNDERS, C. (17/7/2002) 'Latinos Outpace Other Groups' Online Growth', [http://cyberatlas.internet.com/big\\_picture/demographics/article/0,,5901\\_1428231,00.html](http://cyberatlas.internet.com/big_picture/demographics/article/0,,5901_1428231,00.html)
- SCHILLER, H.I. 1985. 'Transnational media and national development', in K. Nordenstreng and H.I. Schiller (eds.) *National Sovereignty and International Communication*. Norwood, NJ: Ablex
- SCHWATZL, A. 2001. *The (Im)possibilities of machine translation*. Frankfurt: Peter Lang.
- SKUTNABB-KANGAS, T. 2000. *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* Mahwah, NJ & London: Lawrence Erlbaum Associates
- SKUTNABB-KANGAS, T. and R. PHILLIPSON 2001. 'Linguicide' In R. Mesthrie (ed.) *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*. Oxford: Elsevier Science
- SMITH, P. 1997. *Millennium Dreams*. London: Verso
- TOURAINÉ, A. 1994. *Qu'est-ce que la démocratie?* Paris: Fayard
- TOURAINÉ, A. 1997. *What is Democracy?* Boulder, Colorado: Westview Press
- WARSCHAUER, M. 1998. 'Technology and indigenous language revitalization: Analyzing the experience of Hawai'i'. *Canadian Modern Language Review*, 55/1. pp 140-61
- WARSCHAUER, M. 2002. 'Languages.com: The Internet and linguistic pluralism'. In I. Snyder (ed) *Silicon Literacies: Communication, Innovation and Education in the Electronic Age*. London: Routledge
- WARSCHAUER, M. 2003. *Technology and Social Inclusion*. Cambridge, Mass: MIT Press
- WARSCHAUER, M. and K. DONAGHY 1997. 'Leokī: A powerful voice of Hawaiian language revitalization'. *Computer Assisted Language Learning*, 10/4. pp 349-62
- WARSCHAUER, M., G. REFAAT and A. ZOHRY 2000. 'Language and literacy online: A study of Egyptian Internet users'. Paper presented at the annual meeting of the American Association for Applied Linguistics. Vancouver, Canada
- WILLIAMSON, J. 2000. "What Should the World Bank Think About the Washington Consensus?" *World Bank Research Observer*. Vol. 15, No. 2. August 2000. pp 251-264
- WRIGHT, S. 2003. *Language Policy and Language Planning: from nationalism to Globalization*. London: Palgrave.

### About the Author

David Block is senior lecturer at the Institute of Education, London University, UK; email: D.Block@sta01.ioe.ac.uk

# Mondialisation, communication transnationale et Internet

DAVID BLOCK

*Institute of Education, London University, Royaume-Uni*

*Le présent article dresse la scène de la recherche présentée dans le reste de ce numéro de la RISM. Il commence par un examen de la mondialisation dans laquelle se situe le phénomène de l'Internet. L'argumentation est que, aussi contestés que soient les aspects de la mondialisation, l'intensification de l'interaction est incontestable, avec des conséquences inévitables pour la pratique linguistique. La seconde section considère la diffusion de l'anglais dans le monde et retrace l'histoire de l'Internet et sa genèse dans le monde anglophone. Ensuite, dans un examen de la littérature, l'auteur soutient qu'en dépit des hypothèses initiales formulées par certains, selon lesquels l'Internet servirait à renforcer la position de l'anglais comme langue internationale par excellence, les recherches actuelles paraissent indiquer que les choses sont en train d'évoluer de manière beaucoup plus nuancée. Ainsi, bien qu'il soit vrai que l'anglais ait été le principal véhicule de l'Internet à ses débuts, il est de plus en plus avéré que l'Internet est maintenant un espace de communication pour d'autres communautés linguistiques, « grandes » (par exemple celles de l'allemand, du français, du japonais et de l'espagnol) ou « petites » (par exemple celle du catalan). Ces conclusions de la littérature récente sont confirmées par celles du présent projet de recherche, dont il est rendu compte dans les quatre autres articles.*

Vaig a un 'chat' amb el Jordi  
(Je vais bavarder avec Jordi)

La langue est le catalan, mais l'endroit est quelque part dans le Nord de Londres en 1999. Mon fils, âgé à l'époque de 16 ans, annonce à ses parents qu'il va se mettre en ligne sur un salon de discussion pour « bavarder » avec son ami d'enfance de Barcelone (et qu'il monopolisera la ligne téléphonique pendant un bon bout de temps !). Deux ans après avoir quitté Barcelone pour Londres, Adrià est encore capable de maintenir le contact avec ses amis de Barcelone plus souvent et pour un coût plus modique qu'il n'aurait pu le faire seulement dix ans auparavant. Et ce faisant, il contribue aussi à maintenir et renforcer l'emploi du catalan sur l'Internet, confortant ainsi les statistiques qui conduisent de plus en plus de chercheurs à mettre en question l'hypothèse formulée par beaucoup il y a une dizaine d'années selon laquelle l'anglais serait *la* langue de l'Internet.

Cette anecdote illustre la diversité des expériences qui nous ont conduits à poser la question de savoir si nous pouvons encore parler de l'anglais comme *la* langue de l'Internet. Le présent article dresse la scène de ce débat. Je commence par examiner la mondialisation et par y situer le phénomène de l'Internet, en examinant si, aussi contestés que puissent être les aspects de la mondialisation, il est incontestable qu'existe une plus grande interaction. Je considère ensuite la diffusion de l'anglais dans le monde et je retrace l'histoire de l'Internet. Passé ces préliminaires, je soutiens qu'en dépit des hypothèses initiales formulées par certains, selon lesquels l'Internet servirait à renforcer la position de l'anglais comme langue internationale par excellence, les recherches paraissent indiquer que les choses sont en train d'évoluer de manière beaucoup plus nuancée. Ainsi, bien qu'il soit vrai que l'anglais ait eu à l'origine un avantage sur les autres langues dans l'utilisation de l'Internet, il est également avéré que l'Internet a permis à d'autres communautés linguistiques, « grandes » (par exemple celles de l'allemand, du français, du japonais et de l'espagnol) ou « petites » (par exemple celle du catalan) non seulement de survivre mais encore d'accroître le nombre de leurs utilisateurs<sup>1</sup>. Cela est confirmé par les conclusions du présent projet de recherche, dont il est rendu compte dans les quatre autres articles.

De plus, même à l'intérieur des frontières des Etats-nations où l'anglais est la langue officielle, les internautes n'utilisent pas exclusivement l'anglais. Pour le montrer, j'examine le cas des hispanophones aux Etats-Unis, qui sont de plus en plus nombreux à utiliser l'espagnol au lieu ou en plus de l'anglais quand ils sont en ligne. Je termine le présent article par quelques réflexions sur les recherches actuelles et futures sur la mondialisation, la diffusion de l'anglais et l'Internet.

## 1. La mondialisation

La mondialisation est certainement un des termes les plus couramment utilisés, et utilisés à tort et à travers, dans le monde d'aujourd'hui chaque fois que les gens parlent ou écrivent au sujet de la politique, de l'économie, de l'environnement, de la musique ou simplement de leur vie quotidienne. Ce mot a une connotation différente pour des groupes différents. Pour les membres du jet set international, la mondialisation signifie que leurs affaires et leurs loisirs ne connaissent plus de frontières. Pour ceux qui travaillent dans des bureaux ou des usines autour du monde, la mondialisation peut seulement signifier un échange constant de courriels avec des collègues en poste sur différents continents et que les décisions prises au siège central, à des milliers de kilomètres mais immédiatement accessible par l'électronique, ont un effet direct sur leur vie. Pour les adolescents des régions privilégiées du monde, c'est peut-être MTV, avec son discours consumériste dominant, qui est l'aspect le plus représentatif de la mondialisation. Cependant, pour la majorité des habitants de la planète, particulièrement en Afrique subsaharienne et dans certaines régions d'Amérique du Sud et d'Asie, la mondialisation peut signifier des conditions économiques associées à une aggravation des conditions de vie plutôt que des changements associés au type de technologies qui permettent de communiquer instantanément et de regarder la télévision.

Dans la communauté de la recherche, une littérature abondante a été produite sur le thème de la mondialisation, qui a apporté une multitude de définitions, dont beaucoup se rapportent aux relations économiques. Les définitions qui sont les plus révélatrices pour la présente recherche sont celles qui ont trait aux connexions spatiales qu'encourage la mondialisation :

---

<sup>1</sup> J'emploie ici le terme « utilisateurs » pour désigner toute personne qui participe à des activités passant par le langage dans une langue particulière. Cela couvre les cas évidents des individus qui parlent, lisent, écoutent ou écrivent une langue au quotidien dans des cadres plus traditionnels tels que les conversations interpersonnelles et les installations éducatives. Cependant, cela s'applique aussi aux étudiants qui visitent des sites Web pour améliorer leurs compétences en communication, aux personnes qui visitent des sites Web pour y chercher des informations et aux personnes qui participent à des « conversations » sur les salons de discussion.



La mondialisation peut être considérée comme se référant aux processus spatio-temporels de changement qui sous-tendent une transformation de l'organisation des affaires humaines en reliant et en développant les activités humaines à travers les régions et les continents. Sans référence au développement de ces connexions spatiales, il ne peut y avoir de formulation claire ou cohérente de ce terme. (Held, McGrew, Goldblatt et Perraton, 1999, p. 15)

[La mondialisation] est l'intensification des relations sociales mondiales qui relient des lieux éloignés les uns des autres de telle manière que les événements locaux sont façonnés par des événements survenant à des milliers de kilomètres et vice-versa. (Giddens, 1990, p. 64)

Avec les flux et les réseaux de relations et de connexions sociales plus étroites, la crainte de l'homogénéisation s'est fait jour. Les chercheurs qui adoptent la position selon laquelle la mondialisation sera synonyme d'une culture unique estiment généralement que les forces uniformisatrices feront qu'au bout du compte les habitants de la planète vivront, penseront et agiront de manières très semblables. George Ritzer (1996, 1998), par exemple, envisage que ce processus aboutira en fin de compte à l'homogénéisation des moyens de consommation autour du monde, ce qu'il appelle la *McDonaldisation*, à savoir « les principes de la restauration rapide, [qui] vont dominer de plus en plus de secteurs de la société américaine ainsi que le reste du monde » (Ritzer, 1996, p. 1). Les travaux de Ritzer font le lien entre la mondialisation économique et la mondialisation culturelle étant donné qu'il soutient effectivement que la consommation et le consumérisme sont des principes centraux de la culture de notre époque. Dans le même ordre d'idées, Benjamin Barber (1995) affirme que nous nous dirigeons vers une culture mondiale unique, qu'il appelle « *McWorld* », définie comme « une expérience de recherche d'activités récréatives qui réunit centres commerciaux, complexes multisalles de cinéma, parcs à thème, stades et palais des sports, chaînes de restauration rapide (avec leurs clips cinématographiques en boucle) et télévision (avec ses réseaux foisonnants de téléachat) en une seule vaste entreprise... » (Barber, 1995, p. 97).

Cependant, tous les chercheurs ne seraient pas d'accord pour admettre que la mondialisation conduit nécessairement à l'homogénéisation. Nederveen Pieterse (1995) introduit dans le débat la notion d'*hybridation*, entendue comme le mélange naturel qui se produit quand le mondial rencontre le local. Ailleurs, Roland Robertson (1995) traduit le mot japonais *glocalisation* (Robertson, 1995), qu'il emprunte au vocabulaire des affaires où il désigne la commercialisation des biens et des services sur une base mondiale en répondant aux particularités locales. Robertson réinvente le terme pour le contexte qui l'intéresse – l'interaction des cultures – et l'utilise pour désigner ce qu'il appelle l'« interpénétration » du « particulier » et de l'« universel » (Robertson, 1995, p. 30). Pieterse comme Robertson font observer que la mondialisation implique une relation synergétique entre le mondial et le local, par opposition à la domination du premier sur le second. Ce sont les signes de cette relation synergétique en ce qui concerne l'utilisation des langues que la présente recherche tente de détecter. Existe-t-il une glocalisation équivalente sur le plan linguistique, dans laquelle l'anglais et des langues moins répandues seraient utilisées de plus en plus comme des alternatives aux langues nationales ?

Les attentes concernant la pratique linguistique sont influencées par la localisation de l'origine des forces globalisantes. Certains chercheurs (Schiller, 1985 ; Latouche, 1996 ; Ritzer, 1998) considèrent la mondialisation comme contrôlée par l'Occident et surtout comme un prolongement de l'impérialisme américain (par exemple Schiller, 1985, et Ritzer, 1998) ; Latouche parle de l'« occidentalisation » du monde et de la « standardisation mondiale des styles de vie » (Latouche, 1996, p. 3). Pour Latouche, l'idéologie et la culture fondamentales de l'Occident, dont le meilleur exemple se trouve aux Etats-Unis, deviennent la norme dans le monde entier étant donné la convergence de tous les aspects de la vie des gens, de leur manière de s'habiller à leur manière de se nourrir, de leurs préférences en matière de loisirs à leurs habitudes de travail et de l'architecture à leurs attitudes vis-à-vis de la liberté personnelle, du genre, de la race, de la religion et de la science. La diffusion de l'anglais est censée faire partie de cette uniformité grandissante.

Toutefois, d'autres chercheurs sont en désaccord avec l'idée que la mondialisation n'est qu'une des formes de l'impérialisme américain. Au début des années 90, Giddens reconnaît que « la première phase de la mondialisation a été manifestement gouvernée d'abord par l'expansion de l'Occident, et des institutions nées en Occident » (Giddens, 1994, p. 96) ; il poursuit néanmoins en disant :

Bien que toujours dominée par la puissance de l'Occident, la mondialisation ne peut plus aujourd'hui être uniquement considérée comme un impérialisme unilatéral... maintenant, de plus en plus, ... la mondialisation n'a pas de « direction » évidente, vu que ses ramifications sont omniprésentes. ... » (Giddens, 1994, p. 96)

Ailleurs, Robertson (1992) et Friedman (1994) expriment des vues similaires, à savoir qu'il ne sert à rien de cadrer le débat en termes de domination de l'Occident sur « le reste ». La question se pose donc de savoir si cette multipolarité s'étend à la langue ou si, même lorsque le pouvoir de l'Occident est dilué, la principale langue de ce pouvoir demeure la *lingua franca* des groupes qui impulsent la mondialisation.

Ces débats sur l'hégémonie occidentale et la force relative du local amènent à poser la question de savoir si la mondialisation est considérée comme un phénomène globalement positif ou globalement négatif. Du côté positif, il y a des chercheurs comme Kenichi Ohmae (1990, 1995) qui affirment non seulement que les forces mondiales du marché et les sociétés transnationales gouvernent le monde d'aujourd'hui et que l'Etat-nation et les syndicats sont périmés en tant que structures d'organisation sociale, mais aussi que ces évolutions sont des progrès. Plus caractéristique des chercheurs, cependant, est une position plus sceptique, voire négative. Eric Hobsbawm (1994) et Paul Smith (1997) font remarquer que la mondialisation est en fait le capitalisme traditionnel de l'impérialisme économique et des hiérarchies internationales, qui a été transformé par l'utilisation des nouvelles technologies et une distinction plus nette que jamais entre les économies à base industrielle et les économies fondées sur les services. Ailleurs, Gray (1998) examine les résultats de cette conjonction de l'ancienne philosophie et des nouveaux moyens. Il considère la nouvelle économie mondialisée sous la forme du Consensus de Washington<sup>2</sup> comme fondamentalement destructrice, conduisant avant tout au démantèlement de l'Etat-providence qui a caractérisé les pays économiquement avancés du monde durant la deuxième moitié du vingtième siècle. Par ailleurs, la pensée de Ritzer (1996, 1998) est également dystopique étant donné qu'il estime que le processus de *McDonaldisation* évoqué plus haut conduira les citoyens du monde à une existence sans âme et « désenchantée » dans laquelle les expériences antérieurement authentiques des individus seront devenues marchandisées et surrationalisées.

Que la mondialisation signifie ou non homogénéisation, américanisation ou un avenir dystopique pour le monde, elle reste le cadre dominant des débats actuels et des analyses des phénomènes sociaux. Et les deux phénomènes sociaux qui se recoupent et sont au centre du présent numéro de la RISM – l'utilisation des langues et l'utilisation de l'Internet – ne sauraient être examinés et analysés sans qu'on tienne compte des conceptions contraires de la mondialisation esquissées plus haut. Assurément, comme j'ai commencé à l'exposer, il y a un parallèle évident entre la tension global/local qui marque toutes les conceptions résumées ci-dessus et la concurrence entre l'anglais et les autres langues en tant que véhicules de l'Internet. Je reviendrai plus loin sur ce point. D'abord, cependant, j'examinerai la relation entre la mondialisation et la diffusion de l'anglais, les origines de l'Internet et la manière dont l'anglais en est venu à être considéré comme « la langue de l'Internet » au milieu des années 90.

<sup>2</sup> Le Consensus de Washington est une expression largement utilisée (et souvent dénigrée), souvent comme synonyme de « néolibéralisme » et de « mondialisation » dans les contextes se rapportant au commerce mondial. C'est John Williamson qui a le premier employé cette expression en 1990.

## 2. La mondialisation et la diffusion de l'anglais

La langue anglaise est largement reconnue comme le vecteur qui permet ce que Giddens appelle « l'intensification des relations sociales mondiales ». C'est le vecteur qui rend possible le type de changements économiques et sociaux décrits par des auteurs comme Gray, Ritzer, Ohmae, Barber et Latouche. L'anglais est la langue de la Banque mondiale, qui impose le Consensus de Washington à travers le monde, et il est la langue du consumérisme mondial et de la culture des célébrités, issue de Hollywood et des mondes de la musique et de la mode, qui occupent une place de plus en plus grande à travers la planète. C'est la langue que parlent les diplomates de différentes formations linguistiques lorsqu'ils se rencontrent dans les couloirs de l'ONU à New York ou du Parlement européen à Bruxelles. Cependant, il n'y a guère de recherches qui visent à déterminer avec précision dans quelle mesure il est en train de devenir la langue de *toutes* les communications qui traversent les frontières linguistiques.

Certains chercheurs, en particulier Robert Phillipson et Tove Skutnabb-Kangas (voir par exemple Phillipson, 1992, 2003 ; Skutnabb-Kangas, 2000), craignent que l'anglais ne devienne la langue dominante des communautés internationales engagées dans des entreprises politiques, commerciales, culturelles et académiques. Ils prédisent la mort des autres langues (ce que Skutnabb-Kangas et Phillipson (2001) ont appelé « linguicide ») sous l'effet de l'anglais mondialisé et mondialisant. Les statistiques fournies par ces chercheurs, ainsi que par d'autres (par exemple Crystal, 2001) donnent effectivement à penser qu'il y a une évolution vers une diminution du nombre des langues dans le monde, mais il est encore impossible de déterminer si cette évolution est un effet secondaire du processus que Phillipson et Skutnabb-Kangas (1999) ont appelé « anglicisation ». Joseph (2002) et Wright (2003) pensent que la relation de cause à effet n'est pas aussi claire que d'aucuns le prétendent.

Dans un travail récent, Phillipson lui-même a estimé que l'anglicisation pourrait ne pas s'étendre à l'Internet. Comme il le dit :

Qualifier l'anglais de *lingua franca* du monde, ou dire que c'est « la » langue de l'Internet, c'est entretenir des illusions. Beaucoup de langues font office de *lingua franca*, et beaucoup sont utilisées sur l'Internet, y compris des langues parlées par un petit nombre de locuteurs. Le statut de l'anglais pourrait bien être remis en cause à l'avenir. (Phillipson, 2003, p. 71)

Bien que Phillipson ne fournisse pas de données empiriques montrant comment l'Internet facilite la survie des langues autres que l'anglais, quelques auteurs commencent à le faire, et je reviendrai sur ce point. Cependant, avant cela, je voudrais examiner l'histoire de l'Internet, vu que ses origines et son développement nous aident beaucoup à comprendre comment l'usage des langues se développe sur ce support.

## 3. Le développement de l'Internet

A l'instar d'éminents théoriciens et sociologues comme Ulrich Beck (par exemple en 2000), Alain Touraine (par exemple en 1997) et Anthony Giddens (2000), Manuel Castells (1998, 2000) a longuement écrit sur les changements intervenus dans les nations industrialisées au cours des trois dernières décennies. Essentiellement, durant cette période, nous sommes passés de sociétés industrielles à des sociétés postindustrielles, ou à ce que Castells appelle des « sociétés de l'information ». Les sociétés industrielles résultaient des révolutions intellectuelles et technologiques de la fin du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècles, respectivement, qui ont conduit à des progrès dans la production des biens matériels. En revanche, la troisième grande révolution intellectuelle et technologique nous a menés à « une organisation sociale dans laquelle la production, le traitement et la transmission des informations sont devenus des sources fondamentales de production et de pouvoir du fait des nouvelles conditions technologiques qui ont fait leur apparition durant cette période historique »

(Castells, 2000, p. 21). Le pivot de cette révolution a été l'avènement de la technologie avancée de l'information. Comme le note Castells, les progrès technologiques de l'après-guerre, conduisant à l'invention des transistors (1947) et des circuits intégrés (1957), ont ouvert la voie à l'invention en 1971 du microprocesseur ou de la puce informatique, base des ordinateurs et de la technologie de l'information, qui n'a toujours pas atteint ses limites pour ce qui est de la capacité de stockage de l'information et d'accès à l'information.

Bien qu'aucun phénomène ne semble aujourd'hui plus révélateur du déclin du national que l'Internet, celui-ci a paradoxalement été conçu initialement comme un moyen d'assurer la défense nationale des Etats-Unis contre une éventuelle attaque soviétique à l'apogée de la Guerre froide. Ses inventeurs ont attribué une importance égale à chaque nœud du réseau de sorte qu'une attaque ciblée sur une zone ne paralyse pas tout le réseau. C'est cette caractéristique de l'Internet qui l'a rendu extensible à l'infini, non hiérarchique et adoptable.

Sa croissance et son internationalisation ont été exponentielles. La première liaison internationale entre ordinateurs (entre l'University College de Londres et l'Arpanet, le réseau académique des Etats-Unis) n'a été réalisée qu'en 1973. Le rythme de connexion s'est accéléré après l'adoption de la technologie des satellites en 1975. Cela a fait baisser le coût des liaisons téléphoniques internationales et amélioré la qualité des contacts. L'Internet a d'abord été utilisé pour le partage du traitement informatique et l'envoi de données. Les premiers systèmes de courrier électronique et de groupes de discussion ont été mis en place dans les années 70 dans un petit groupe de scientifiques de quatre universités américaines (UCLA, Université de Californie à Santa Barbara, Stanford et Université de l'Utah). Au milieu des années 70, les ordinateurs Apple avaient été lancés et l'ère du micro-ordinateur avait commencé. Dès septembre 2002, les enquêtes Internet NUA estimaient qu'il y avait peut-être 605 000 000 de personnes qui avaient accès à l'Internet pour l'envoi et la réception de courriels<sup>3</sup>.

En 1990-1991, Tim Berners-Lee, du CERN, a conçu un système d'hypertexte qui permettait de partager l'information sur le Net. En 1992, ce système a pu être utilisé par tous sous la désignation de World Wide Web. Celui-ci donnait accès à l'information sans qu'il soit besoin d'un contact personnel avec le fournisseur, qui pouvait émettre l'information sans qu'il y ait de récepteur spécifié. L'Internet a donc deux fonctions majeures : il permet la publication et la diffusion de données sur le World Wide Web sans contact direct, et il permet l'interaction entre les utilisateurs de personne à personne grâce au courrier électronique et aux salons de discussion<sup>4</sup>. Une autre fonction, celle d'espace de marché international, se développe aussi rapidement. La question qui nous intéresse est celle de savoir si la langue de ces échanges est essentiellement l'anglais comme il a été prédit aux premiers temps de cette technologie.

#### 4. L'anglais est-il réellement *la* langue de l'Internet ?

Mark Warschauer (2002, 2003) situe son examen du pluralisme linguistique et de l'inclusion sociale sur l'Internet en citant Anatoly Voronov (cité dans Crystal, 1997), directeur d'un fournisseur russe d'Internet :

Je ne crois pas mes oreilles quand j'entends des gens dire à quel point le Web est ouvert. C'est l'accomplissement ultime du colonialisme intellectuel. Le produit vient des Etats-Unis, si bien que nous devons nous adapter à l'anglais ou cesser de l'utiliser. C'est le droit de toute entreprise commerciale. Mais si vous parlez d'une technologie qui est censée ouvrir le monde à des centaines de millions de gens, alors vous plaisantez. L'Internet ne fait qu'instaurer une nouvelle fracture entre nantis et démunis (Crystal, 1997, p. 108).

<sup>3</sup> Voir [http://www.nua.com/surveys/how\\_many\\_online/](http://www.nua.com/surveys/how_many_online/). La méthodologie employée a consisté à calculer une moyenne à partir d'un certain nombre d'enquêtes différentes.

<sup>4</sup> Pour une histoire exhaustive et lisible de la genèse de l'Internet, voir Naughton (1999).

Warschauer estime ensuite que Voronov a peut-être été un peu vite en affirmant que l'anglais était effectivement *la* langue de l'Internet. S'inspirant des travaux d'Alain Touraine (1994) et de Manuel Castells (1997), Warschauer avance que la construction permanente de l'auto-identité est le grand dessein de l'ère postindustrielle (ou, comme l'aurait dit Anthony Giddens, de la fin de la modernité). Les pratiques linguistiques qu'adoptent les individus font partie intégrante de la construction permanente de l'auto-identité. Ces dernières années, Warschauer a réuni dans le monde des études de cas qui montrent comment l'Internet croise la construction des identités. Pour ce qui nous concerne ici, ses cas nous fournissent un baromètre permettant d'évaluer dans quelle mesure l'anglais est ou n'est pas *la* langue de l'Internet.

Un contexte sur lequel Warschauer a beaucoup écrit (Warschauer et Donaghy, 1997 ; Warschauer, 1998, 1999, 2003) est celui de Hawaï. A partir des années 70 s'est manifesté un regain d'intérêt pour la langue hawaïenne, alors menacée d'extinction. Des problèmes comme l'isolement des communautés parlant le hawaïen, le manque de matériels d'enseignement en hawaïen et le manque général d'intérêt des autochtones hawaïens pour recouvrer leur langue rendaient la tâche difficile. Cependant, avec l'Internet, il a été possible de créer des sites Web, des lignes de chat et un système de courrier électronique en hawaïen, toutes choses qui ont fait du hawaïen à la fois un outil pratique pour faire les choses et, surtout, un véhicule de la construction de l'identité à mesure qu'un nombre croissant de hawaïens souscrivent à cette initiative. Il reste néanmoins beaucoup à faire pour que le hawaïen devienne une langue majeure dans l'utilisation de l'Internet à Hawaï.

Un second contexte examiné par Warschauer est celui de l'Égypte. La situation décrite ici est typique de ce qui se produit dans les premiers temps de l'utilisation de l'Internet. Warschauer observe que parce que l'Internet a été introduit principalement par deux communautés ayant une longue tradition d'internationalisation en Égypte, à savoir l'éducation et le commerce, la première langue de l'Internet a tout naturellement été l'anglais. De fait, sur la base d'une enquête sur l'utilisation de l'Internet par les professionnels égyptiens, Warschauer, Refaat et Zohry (2000) observent que plus de 70% des participants utilisaient exclusivement l'anglais dans leurs communications professionnelles. Cependant, comme l'utilisation de l'anglais dans l'ensemble de la population est très limitée (Warschauer (2003) note que 3% seulement de la population parle l'anglais), le comportement observé n'était clairement caractéristique que d'une minuscule minorité appartenant aux élites. De plus, l'utilisation de la langue anglaise se limitait essentiellement aux communications transnationales. Lorsque les membres d'un même groupe professionnel communiquaient entre eux, environ 50% de ces communications se faisaient en arabe égyptien (Warschauer *et al*, 2000). Warschauer *et al* ont noté qu'il en était ainsi lorsque les difficultés de reproduction des caractères arabes étaient surmontées grâce à l'utilisation d'une version en caractères latinisés. Warschauer affirme que l'anglais est plus largement utilisé que l'arabe sur l'Internet pour les raisons suivantes :

En premier lieu, il n'existe pas encore d'informatique standard en langue arabe, si bien que les producteurs du Web sont souvent contraints de convertir leurs contenus en langue arabe en images à chargement lent s'ils veulent être sûrs que leurs contenus puissent être lus en arabe. Ce défaut de standard commun décourage aussi le courrier électronique en arabe. De plus, l'Internet est d'abord apparu en Égypte précisément dans les secteurs qui travaillent en anglais, comme l'industrie de la technologie de l'information et le commerce international. Enfin, les premiers utilisateurs de l'Internet en Égypte ont été principalement des personnes qui, du fait de leurs études et de leur expérience professionnelle, écrivent, calculent, dactylographient et travaillent sur des claviers plus facilement en anglais qu'en arabe, et l'utilisation de l'anglais en ligne leur vient en conséquence naturellement. (Warschauer, 2003, p. 101)

Notre recherche montre cependant que la situation en matière de logiciels évolue rapidement et que les contraintes observées par Warschauer sont surmontées par divers moyens<sup>5</sup>. Nous pouvons escompter que les difficultés rencontrées par les utilisateurs du chinois et de l'arabe seront atténuées, sur le

---

<sup>5</sup> Voir l'article de Peel dans ce numéro.

modèle des solutions trouvées pour les utilisateurs du japonais ou du coréen. Les problèmes technologiques qui ont empêché ces groupes linguistiques de pleinement participer à l'Internet ont été progressivement éliminés et des logiciels ont été mis au point pour leurs différents alphabets, ce qui leur procure vraisemblablement quelques avantages<sup>6</sup>.

Toutefois, comme nous l'ont rappelé les participants ukrainiens à la recherche, ceux qui ne connaissent pas du tout l'anglais demeurent désavantagés puisque, pour accéder à la page Web dans sa propre langue, l'utilisateur doit connaître l'alphabet latin de manière à pouvoir taper et lire les adresses Web.

Singapour est un autre contexte exploré par Warschauer. La situation à Singapour à la fois diffère des situations à Hawaï et en Egypte et leur ressemble, bien que pour des raisons différentes. Dans les deux exemples précédents existait un sentiment de la nécessité de défendre les langues locales contre l'anglais. A Singapour aussi, la concurrence entre l'anglais et le malais, le mandarin et le tamoul, les autres langues officielles des Singapouriens, paraît avoir pour résultat la diffusion de l'anglais. Phyllis Ghim-Lian Chew explique ainsi l'acceptation de l'anglais :

La domination précoce de l'anglais a été le résultat non pas tant de l'impérialisme linguistique que d'une décision consciente de la part des apprenants et de la population, à l'issue d'un examen attentif des tendances mondiales et des conditions locales. La mise en œuvre d'un système d'éducation national dans lequel l'anglais est la langue d'instruction a suivi un processus qui est remonté de la base au sommet et non l'inverse, et elle a été obtenue relativement facilement – sans polémique ni violence. (Chew, 1999, p. 40)<sup>7</sup>

Il y a cependant un fait nouveau intéressant qui voit le standard contesté par une variante locale de l'anglais, le *singlish*. Le *singlish* s'est développé de façon autonome au point que, comme le fait remarquer Warschauer, il possède une très grande valeur en tant que marqueur identitaire. Dans son étude de ce contexte, Warschauer découvre que l'Internet est devenu un moyen d'utiliser et de promouvoir le *singlish*, vu que c'est un véhicule qui échappe aux efforts déployés par les dirigeants de l'éducation et du gouvernement, lesquels souhaitent voir cette langue disparaître. Ainsi, comme à Hawaï, l'Internet s'est avéré le véhicule d'une langue identitaire. D'autre part, il y a des similitudes avec l'Egypte, dans la mesure où l'Internet a constitué un autre média dans lequel l'anglais est utilisé de préférence aux autres langues officielles. Cependant, à Singapour, le média de l'élite se propage verticalement dans la population.

Nous en arrivons enfin au cas de l'Inde, qui offre une nouvelle perspective très différente de celle des autres exemples. L'Inde est, selon la plupart des estimations, une puissance technologique pour ce qui est de la production et de l'exportation de matériels et de logiciels informatiques. Pourtant, du fait du coût relativement élevé de la technologie informatique à usage personnel ou professionnel, l'Internet est encore très peu utilisé. En ce qui concerne la question de la langue et de l'identité, Warschauer note que l'Inde conserve effectivement l'anglais comme un des vecteurs des communications panindiennes. Toutefois, le nombre des Indiens qui peuvent être qualifiés d'authentiques anglophones ne dépasse peut-être pas 5% de la population (Crystal, 1997), et le hindi est la seule langue dont le statut approche celui d'une langue véritablement nationale, étant donné qu'il est parlé par environ la moitié de la population. Les autres langues importantes sont le tamoul et le bengali.

Jusqu'à une date récente, les problèmes technologiques posés par la reproduction des langues écrites (analogues à ceux de langues comme le japonais et l'arabe), associés au fait que l'élite anglophone

<sup>6</sup> Voir l'article de Gerrard et Nakamura dans le présent numéro. On a mis au point des logiciels qui devinent le caractère kanji nécessaire à partir de suggestions et permet ainsi une saisie rapide lorsque la première suggestion est la bonne.

<sup>7</sup> Chew affirme ensuite que la domination de l'anglais ne veut pas dire que les Singapouriens aient renoncé à tout sentiment d'identité lié au malais, au mandarin et au tamoul, qui continuent tous à être utilisés dans un certain nombre de domaines.

était aussi la classe qui avait accès aux ordinateurs, signifiaient que l'anglais était devenu la langue *de facto* de l'Internet. Cependant, Warschauer indique qu'un certain nombre d'organisations indiennes font maintenant des efforts concertés pour rendre la technologie informatique accessible à davantage de gens, tout en cherchant des solutions aux problèmes techniques que pose le passage d'une langue possédant un alphabet déterminé à une autre langue possédant un alphabet différent. Le résultat final serait que les locuteurs des différentes langues de l'Inde communiqueraient les uns avec les autres en utilisant leurs langues respectives au lieu de choisir l'anglais comme langue. Cela est rendu possible par l'utilisation de logiciels qui sont programmés pour convertir automatiquement une langue écrite dans un alphabet dans une autre langue écrite dans un autre alphabet. Comme l'explique Warschauer :

Un scripteur de tamoul (mais un locuteur de hindi) peut écrire un message en hindi en caractères tamouls et le convertir automatiquement en caractères hindis pour qu'il puisse être lu par une personne habitant une région du pays où l'on parle le hindi. Ces conversions peuvent même être opérées instantanément en utilisant des logiciels de communication synchrone de façon que les caractères écrits par une personne apparaissent sur son écran tandis que les autres caractères apparaissent instantanément sur l'écran du correspondant. (Warschauer, 2003, p. 108)<sup>8</sup>

Dans ce cas, l'existence d'une industrie de la technologie de premier ordre et la volonté de rendre les ordinateurs accessibles à davantage de gens signifient qu'un nombre significatif bien qu'encore relativement faible de citoyens peuvent maintenant utiliser l'Internet dans leurs langues locales. Cependant, au stade actuel, il est impossible de dire jusqu'où ira cette extension de l'utilisation de l'Internet via les langues autres que l'anglais.

A considérer les quatre cas étudiés par Warschauer, il semble qu'Anatoly Voronov se soit probablement quelque peu précipité lorsqu'il a prédit que l'anglais serait la langue de l'Internet à l'exclusion de toutes les autres et qu'il serait nécessaire d'être alphabète en anglais pour participer au nouvel ordre social, économique et technologique mondial. Les quatre cas offrent un exemple de la réassertion des pratiques linguistiques et culturelles sur l'Internet. Bien entendu, les situations respectives du hawaïen, de l'arabe égyptien, du *singlish* et des différentes langues de l'Inde ne sont certainement pas directement comparables en raison de la disparité des contextes historiques et socioculturels. Il y a néanmoins un élément commun : l'anglais n'y est jamais devenu dominant à 100% et aujourd'hui la tendance s'inverse à mesure que davantage de langues se trouvent en ligne.

## 5. Les Etats-Unis et l'anglais : une évolution inverse ?

Jusqu'ici, j'ai examiné des cas où différentes langues sont considérées comme en concurrence avec l'anglais pour la suprématie sur l'Internet en ce qui concerne les sites Web et l'utilisation interactive. Dans ces cas, l'anglais est considéré dans une large mesure comme une langue extérieure qui l'a emporté en raison de son statut de langue internationale la plus employée. Mais qu'en est-il des contextes dans lesquels l'anglais est la langue nationale et les autres langues sont les « outsiders » ? Peut-être le meilleur exemple d'une telle situation est-il donné par les Etats-Unis, où l'espagnol, en particulier, est en train de devenir une langue de travail à part entière dans un nombre croissant d'Etats.

Dans deux publications récentes de Cyberatlas, Greenspan (2002) et Saunders (2002) rendent compte des utilisations de l'Internet dans les différents groupes ethniques des Etats-Unis. Ils indiquent qu'aux Etats-Unis, les Américains blancs représentent à peu près 90% des usagers de l'Internet, alors que les données récentes des recensements indiquent qu'ils représentent à peine plus de 70% de la population totale. D'autre part, les Latinos hispanophones, qui constituent maintenant environ 15% de la population totale, représentent 7,2% des usagers de l'Internet et les Afro-américains – 14% de la population – 7,4% des usagers de l'Internet. Toutefois, le groupe ethnique qui enregistre le plus fort

<sup>8</sup> Cependant, les problèmes posés par la traduction automatique pour tous les textes autres que ceux dans le langage le plus simple (voir Schwatzl, 2001) doivent nous rendre sceptique face à cette affirmation.

taux d'utilisation de l'Internet par individu est celui des Asiatiques anglophones. Une recherche menée dans le cadre du **Pew Internet and American Life Project** a constaté que près de 75% des membres de ce groupe ont été en ligne à un moment de leur existence, contre 58% des adultes blancs, 50% des adultes latinos hispanophones et 43% des adultes africains-américains. Les Américains d'origine asiatique sont aussi leaders pour ce qui est de l'intensité de l'utilisation, 70% d'entre eux se mettant d'ordinaire en ligne chaque jour. Cependant, la majorité de ces utilisations semblent être en anglais et n'accroissent donc pas l'utilisation des autres langues sur l'Internet.

On trouve néanmoins un cas d'utilisation croissante d'une autre langue que l'anglais chez les usagers latinos hispanophones (dénommés ci-après LH). Les LH sont le groupe ethnique américain qui a enregistré la plus forte progression de l'utilisation de l'Internet ces dernières années, la proportion d'usagers étant passée de 6,6 à 7,2%. Greenspan (2002) examine l'augmentation du nombre des LH qui utilisent l'Internet ainsi que le nombre de ceux qui l'utilisent en espagnol et non en anglais. Elle cite une enquête réalisée par le Rostow Research Group à la fin de 2001. Cette enquête était fondée sur des entretiens téléphoniques avec 600 usagers de l'Internet ayant des noms à consonance hispanique à Los Angeles, New York, Miami, San Francisco, Chicago et San Antonio. Pour participer à l'étude, les individus devaient remplir trois conditions : s'identifier comme hispanophones, affirmer parler espagnol chez eux au moins une partie du temps et avoir utilisé l'Internet au cours des 30 jours ayant précédé l'enquête.

En ce qui concerne l'utilisation de l'Internet, le Rostow Research Group a constaté que sur la période juillet 2000-automne 2001, la proportion des enquêtés affirmant utiliser l'Internet au moins une fois par mois était passée de 38 à 49,6%. Et surtout, l'enquête a montré que 55% des hispanophones interrogés utilisaient l'espagnol lorsqu'ils étaient en ligne et 45% l'anglais. C'est une nette évolution par rapport à une enquête similaire menée six mois auparavant par le même groupe, qui avait révélé que 39% des enquêtés avaient affirmé utiliser l'espagnol lorsqu'ils étaient en ligne et 61% l'anglais.

Ainsi, dans le cas des LH, nous pouvons constater une tendance au renforcement de l'espagnol sur l'Internet. Nous pourrions formuler des hypothèses quant à la mesure dans laquelle cette utilisation est liée aux mêmes types de questions identitaires que celles que Warschauer a constatées dans ses études de cas sur Hawaï, l'Égypte et Singapour. En tout cas nous pouvons être sûrs que cela signifie le maintien de communautés virtuelles d'hispanophones qui ont migré en Amérique du Nord de différentes régions du monde hispanophone.

## 6. Prospective

Comme je l'ai observé plus haut, le fournisseur russe d'accès Internet Anatoly Voronov semblait convaincu il y a moins de dix ans que le Web était « l'accomplissement ultime de l'impérialisme culturel » et qu'il serait avant tout un monopole de la langue américaine et anglaise. A l'époque, Voronov ne faisait qu'exprimer l'avis général. Si l'anglais était déjà devenu la langue de la communication mondiale, il ne paraissait que logique que ce serait *la* langue de l'Internet. Cette conviction était confortée par de premières statistiques sur les sites Web et l'utilisation de l'Internet. Par exemple, une enquête sur les sites Web réalisée par Babel en 1997 ([www.isoc.org:8030/palmares.html](http://www.isoc.org:8030/palmares.html)) estimait que plus de 80% des sites Web du monde étaient en anglais. Parmi les autres langues représentées dans l'étude, la deuxième était l'allemand, avec 4% (voir Crystal, 2001, pour une analyse). Par ailleurs, de premières mesures des ménages en ligne montraient qu'initialement, l'Internet était principalement nord-américain et, par voie de conséquence, de langue anglaise.

Toutefois, la situation a changé depuis cette époque. En ce qui concerne les sites Web, Carvin (2001, cité dans Warschauer, 2003) indique les nombres suivants de pages Web par langue :



**Tableau 1:** Pages Web par langue

Langue	Pages Web	% du total
Anglais	214.250.996	68,39
Japonais	18.335.739	5,85
Allemand	18.069.744	5,77
Chinois	12.113.803	3,87
Français	9.262.663	2,96
Espagnol	7.573.064	2,42
Russe	5.900.956	1,88
Italien	4.883.497	1,56
Portugais	4.291.237	1,37
Coréen	4.046.530	1,29
Néerlandais	3.161.844	1,01
Autres langues		3,63

Adapté de Carvin (2001, cité dans Warschauer, 2003, p. 97)

Dans une enquête ultérieure sur les populations en ligne, publiée en septembre 2002, Global Reach a constaté que cette tendance à une augmentation de la diversité linguistique sur l'Internet se poursuivait. Le tableau suivant montre les résultats de cette enquête.

**Tableau 2:** Population totale en ligne en septembre 2002: 619 millions

Langue	% du total
Anglais	36,5
Chinois	10,9
Japonais	9,7
Espagnol	7,2
Allemand	6,7
Coréen	4,5
Italien	3,8
Français	3,5
Portugais	3,0
Russe	2,9
Néerlandais	2,0
Autres langues	9,3
<b>TOTAL</b>	<b>100,0</b>

Fondé sur: Global Reach ([global-reach.biz/globstats/refs.php3](http://global-reach.biz/globstats/refs.php3)), 30 sept. 2002

Il semble qu'il y ait là plusieurs points à noter. Premièrement, il y a le point évident que les prédictions selon lesquelles l'anglais dominerait l'Internet se sont révélées exagérément pessimistes et que la diversité ne cesse de s'accroître. C'est là un processus lent et le nombre de sites anglophones est encore de très loin le plus important. Cependant, les sources citées dans cet article témoignent de la diversification, de même que les contributions à ce numéro de la RISM. Une plus grande diversité ne signifie néanmoins pas nécessairement que toutes les langues sont égales : plus veut encore dire mieux dans l'ordre hiérarchique des langues du monde, étant donné qu'une grande partie du poids relatif perdu par l'anglais a bénéficié à quelques grandes langues nationales. Ainsi, le japonais, l'allemand, le chinois, le français, l'espagnol, le russe et d'autres langues des nations économiquement avantagées du

monde ont réussi à établir une forte présence sur l'Internet, parfois (comme par exemple en France) grâce aux efforts concertés des gouvernements des Etats-nations. Pourtant, les langues des petits Etats-nations comme l'Islande et l'Estonie, ainsi que les langues classées comme « minoritaires » dans les Etats-nations à travers le monde, ont aussi réussi à maintenir leur présence en tant que moyens de communication viables et sont parfois passés de positions de faiblesse à des positions de force relative au sein de leurs communautés. C'est le cas du hawaïen, évoqué plus haut, bien que les résultats obtenus par les locuteurs de hawaïens aux Etats-Unis soient relativement modestes par rapport aux exemples plus flatteurs tels que ceux des locuteurs de catalan et de basque en Espagne, où les gouvernements locaux mettant en œuvre des politiques linguistiques proactives ont garanti une forte proportion de sites web par habitant (Warschauer, 2003).

De plus, il y a le cas des langues ayant des millions de locuteurs, telles le hindi et l'arabe, qui ont du mal à conquérir une place stable comme langues de l'Internet mais qui, d'après divers indicateurs, y compris les recherches dont il est rendu compte dans le présent numéro de la RIMS, pourraient bientôt progresser dans cette direction, à mesure que seront surmontées les difficultés techniques.

Enfin, le cas du *singlish* conduit à se demander ce qui constitue une *langue* de l'Internet ou même simplement une langue. Comment considérer les diverses formes de l'anglais parlées autour du monde, dont beaucoup sont rangées dans la catégorie des créoles ? Devraient-elles toutes être qualifiées d'anglais ? Existe-t-il de nouvelles langues de contact par fusion ? L'Internet favorise-t-il l'alphabétisme dans les langues qui, ailleurs, n'ont pas de forme écrite ?

J'ai commencé cet article par une analyse de la mondialisation, de manière à situer l'Internet comme un phénomène éminemment mondial. L'Internet est un moyen de diffuser l'information, un véhicule d'échange et un espace de marché. Vu la manière dont les choses évoluent, il est clair que mondial ne veut pas dire seulement anglais.

Cependant, bien que les proportions de sites en anglais et les interactions en anglais diminuent, deux questions restent en suspens. Premièrement, y a-t-il un point où les proportions se stabiliseront ou le processus a-t-il des chances de se poursuivre ? Deuxièmement, même s'il y a beaucoup d'activité sur l'Internet dans d'autres langues que l'anglais, quelle proportion de cette activité implique des utilisateurs qui ne travaillent que dans une seule langue, autre que l'anglais ? L'Internet est-il un média pour les bilingues, beaucoup d'utilisateurs de l'Internet travaillant habituellement en anglais et dans une autre langue ? Et s'il en est ainsi, quelles seront les conséquences pour les langues ? L'informalité du média et le bilinguisme des utilisateurs rendent-ils plus probables l'alternance codique et de nouvelles formes de convergence ? Ces questions appellent des réponses, lesquelles nous permettraient de commencer à juger s'il existe des signes du changement linguistique qui selon les prédictions de Wright (dans le présent numéro) accompagnera la diffusion de l'Internet.

## Références

- Babel 1997.  
[www.isoc.org:8030/palmares.html](http://www.isoc.org:8030/palmares.html)
- BARBER, B. 1995. *Jihad vs. McWorld*. New York, Random House
- BECK, U. 2000. *What Is Globalization?* Cambridge, Polity Press
- CARVIN, A. 2001. 'Website language stats'.  
<http://owa.Benton.org/listserv/wa.exe?A2=ind0104andL=digitaldivideandD=1andT=0andO=DandF=lands=andP=11879>
- CASTELLS, M. 1997. *The Power of Identity*. Oxford, Blackwell [traduction française: *Le pouvoir de l'identité*. 1999. Paris, Fayard]
- CASTELLS, M. 1998. *The End of Millennium*. Oxford, Blackwell [traduction française: *Fin de millénaire*. 1999. Paris, Fayard]
- CASTELLS, M. 2000. *The Rise of the Network Society*. Oxford, Blackwell [traduction française: *La société en réseaux*. 1998. Paris, Fayard]
- CHEW, P. G-L. 1999. 'Linguistic imperialism. Globalism, and the English language'. Dans D. Graddol et U. Meinhof (dir. publ.) *English in a Changing World*. Guildford, AILA
- CRYSTAL, D. 1997. *English as a Global Language*. Cambridge, Cambridge University Press
- CRYSTAL, D. 2001. *English and the Internet*. Cambridge, Cambridge University Press
- Cyberatlas. <http://cyberatlas.internet.com/>
- FRIEDMAN, J. 1994. *Cultural Identity and Global Process*. Londres, Sage
- GIDDENS, A. 1990. *The Consequences of Modernity*. Cambridge, Polity Press
- GIDDENS, A. 1994. 'Risk, trust, reflexivity'. Dans U. Beck, A. Giddens et S. Lash, *Reflexive Modernization: Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*. Stanford, Stanford University Press
- GIDDENS, A. 2000. *Runaway World: How Globalization is Reshaping Our Lives*. Londres, Routledge
- Global Reach 2002. [global-reach.biz/globstats/refs.php3](http://global-reach.biz/globstats/refs.php3), 30 sept.
- GREENSPAN, R. (26/7/02) 'In Any Language, Hispanics Enjoy Surfing'.  
[http://cyberatlas.internet.com/big\\_picture/demographic/article/0,,5901\\_1369131,00.html](http://cyberatlas.internet.com/big_picture/demographic/article/0,,5901_1369131,00.html)
- GRAY, J. 1998. *False Dawn*. Londres, Granta Books
- HELD, D., MCGREW, A., GOLDBLATT, D. and J. PERRATON 1999. *Global Transformations: Politics, Economics and Culture*. Cambridge, Polity
- HOBSBAWM, E. 1994. *The Age of Extremes*. Londres, Abacus [traduction française: *L'Age des extrêmes*. 1999. Complexe]
- JOSEPH, J. 'Linguistic Identity and the limits of Global English'. Communication au Séminaire de recherché sur la langue anglaise. Université de Birmingham, Royaume-Uni. 12 mars 2002
- LATOUCHE, S. 1996. *The Westernizing of the World*. Cambridge, Polity Press
- MATTHEWS, G. 2000. 'Searching for Home in the Cultural Supermarket' dans *Global Culture/Individual Identity: Searching for a Home in the Cultural Supermarket*. Londres, Routledge. p. 167-197
- NAUGHTON, J. 2000. *A Brief History of the Future: the origins of the World Wide Web*. Londres, Routledge
- NEDERVEEN PIETERSE, J. 1995. 'Globalization as Hybridization'. Dans M. Featherstone, S. Lash et R. Robertson (dir. publ.) *Global Modernities*. Londres, Sage
- OHMAE, K. 1990. *The Borderless World*. Londres, Collins
- OHMAE, K. 1995. *The End of the Nation State*. New York, Free Press
- Pew Internet and American Life.  
<http://www.pewinternet.org/>
- PHILLIPSON, R. 1992. *Linguistic Imperialism*. Oxford, Oxford University Press
- PHILLIPSON, R. 2003. *English-Only Europe? Challenging Language Policy*. Londres, Routledge
- PHILLIPSON R. et T. SKUTNABB-KANGAS 1999. Englishisation: one dimension of Globalization. Dans D. Graddol et U. Meinhof (dir. publ.) *English in a Changing World*. Guildford, AILA
- RITZER, G. 1996. *The McDonaldization of Society* Revised edition, Londres, Sage
- RITZER, G. 1998. *The McDonaldization Thesis*, Londres, Sage
- ROBERTSON, R. 1992. *Globalization: Social Theory and Global Culture*, Londres, Sage
- ROBERTSON, R. 1995. 'Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity', dans M. Featherstone, S. Lash et R. Robertson (dir. publ.) *Global Modernities* Londres, Sage. p. 25-44.
- Rostow Research Group.  
<http://www.roslowresearch.com/>
- SAUNDERS, C. (17/7/2002) 'Latinos Outpace Other Groups' Online Growth',  
[http://cyberatlas.internet.com/big\\_picture/demographic/article/0,,5901\\_1428231,00.html](http://cyberatlas.internet.com/big_picture/demographic/article/0,,5901_1428231,00.html)
- SCHILLER, H.I. 1985. 'Transnational media and national development', dans K. Nordenstreng and H.I. Schiller (dir. publ.) *National Sovereignty and International Communication*. Norwood, NJ, Ablex
- SCHWATZL, A. 2001. *The (Im)possibilities of machine translation*. Francfort, Peter Lang.

- SKUTNABB-KANGAS, T. 2000. *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* Mahwah, NJ & Londres, Lawrence Erlbaum Associates
- SKUTNABB-KANGAS, T. et R. PHILLIPSON 2001. 'Linguicide' Dans R. Mesthrie (dir. publ.) *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*. Oxford, Elsevier Science
- SMITH, P. 1997. *Millennium Dreams*. Londres, Verso
- TOURAINÉ, A. 1994. *Qu'est-ce que la démocratie?* Paris, Fayard
- TOURAINÉ, A. 1997. *What is Democracy?* Boulder, Colorado: Westview Press
- WARSCHAUER, M. 1998. 'Technology and indigenous language revitalization: Analyzing the experience of Hawai'i'. *Canadian Modern Language Review*, 55/1. p. 140-161
- WARSCHAUER, M. 2002. 'Languages.com: The Internet and linguistic pluralism'. Dans I. Snyder (dir. publ.) *Silicon Literacies: Communication, Innovation and Education in the Electronic Age*. Londres, Routledge
- WARSCHAUER, M. 2003. *Technology and Social Inclusion*. Cambridge, Mass, MIT Press
- WARSCHAUER, M. et K. DONAGHY 1997. 'Leokī: A powerful voice of Hawaiian language revitalization'. *Computer Assisted Language Learning*, 10/4. p. 349-362
- WARSCHAUER, M., G. REFAAT et A. ZOHRY 2000. 'Language and literacy online: A study of Egyptian Internet users'. Communication présentée à la reunion annuelle de l'American Association for Applied Linguistics. Vancouver, Canada
- WILLIAMSON, J. 2000. "What Should the World Bank Think About the Washington Consensus?" *World Bank Research Observer*. Vol. 15, No. 2. Août 2000. p. 251-264
- WRIGHT, S. 2003. *Language Policy and Language Planning: from nationalism to Globalization*. Londres, Palgrave.

### **Au sujet de l'auteur**

David Block est *senior lecturer* à l'Institute of Education, London University, Royaume-Uni; adresse électronique: D.Block@sta01.ioe.ac.uk

# **An Analysis of the Language Repertoires of Students in Higher Education and their Language Choices on the Internet (Ukraine, Poland, Macedonia, Italy, France, Tanzania, Oman and Indonesia)**

HELEN KELLY HOLMES  
*University of Limerick, Ireland*

*This paper reports on the Internet practices of 2267 students in eight different countries. All of the respondents were students with some degree of English language competence and a likely need to research using the WWW as a resource. The major finding was that, for the group as a whole, English is used less than their national language in all Internet applications. However there was marked disparity among different national groups. Those bilinguals whose repertoire includes English and a prestigious national language with large numbers of speakers and an economy which can support and promote this language on the Internet are using both of these languages on the Internet and do not seem to be shifting massively to English in this medium. In contrast, however, using English on the Internet may be contributing to language shift for those whose languages do not have many speakers or where the language community does not have the economic resources to fund sites in the language.*

**T**his article reports on 2267 of the 3000+ respondents in higher education institutions who provided feedback on their Internet practice. The survey had a number of objectives, the main ones being to compare claimed language competence with actual language usage on the Internet and to investigate whether the claim that English predominates in Internet usage, effectively excluding other languages, can be substantiated.

Respondents were requested to complete a very simple one-page questionnaire (see Appendix) in which they were first asked for biographical details about age, sex, course of study and level, and they were then required to list which languages they knew well enough to use on the Internet. The way in which the sample was chosen (groups studying English as a minor component in a course or to gain an extra qualification) ensured that the respondents would be in a position to choose

between English and languages in which they first became literate as well as any other further languages that they had acquired.

Following this, respondents had to log details of either their next or last ten sessions on line in a grid. The details requested were time and date of session (to help the students remember their sessions or to keep a log as they went on line), duration of session, applications and purposes, and, finally, languages used. On completion of the grid, respondents were asked to comment on whether or not the usage was typical for them in terms of applications, duration and language. The aim was to discover whether these students were using English or their national language for searches on the WWW, and to know what languages they were using in their email and discussion groups.

The questionnaires were distributed by academics in higher education institutions in the different countries and I wish to acknowledge their assistance in administering the questionnaires and collating the data.<sup>1</sup>

## 1. The research project and findings

### 1.1 Profile of the sample

Before I go on to look at the data collected and attempt to draw conclusions from them, I need to place these data in the context in which they were collected, since this is fundamental to how the research analysis can proceed.

In this paper I report on a total of 2267 questionnaires, which were completed in eight countries. Data from the remaining questionnaires are presented in other papers in this collection. Table 1 gives the exact number for each country: Two countries from Western Europe (Italy and France), three from Central/Eastern Europe (Ukraine, Poland and Macedonia), two Asian (Oman and Indonesia) and one African (Tanzania). This range of countries, populations and languages ensures a diverse sample and an interesting constellation of data, which is not often encountered. The largest sample size is the French one (912), followed by the Ukrainian (555) and Polish ones (553). The other samples are significantly smaller, Macedonia (92), Italy (55), Oman (48), Tanzania (38) and Indonesia (14). Sample sizes are not generally relative to populations, and so a qualitative analysis of the data is therefore advisable, in preference to a strictly statistical examination. Furthermore, although coding and data input guidelines were issued, because of the range of countries involved and the different ways in which the data were collected and input, it was not always possible to carry out detailed quantitative analyses on all of the samples.

---

<sup>1</sup> Kathy O'Sullivan (Oman); Malgorzata Sokol (Poland); Dona Kolar-Panov (Macedonia); Safari Mafu (Tanzania); Valentyna Uschyna (Ukraine); Anne Hernandez (France); Laura McLean (Italy); Sachiko Nakamura (Japan); Martho Tey Saran (Indonesia); Richard Peel (UAE).

**Table 1:** Number of Questionnaires Completed by Country.

Country of H.E. Institution	Questionnaires Completed
France	912
Italy	55
Macedonia	92
Oman	48
Poland	553
Tanzania	38
Indonesia	14
Ukraine	555
Total	2267

In terms of the make-up of the samples, with the exception of Oman, the other samples comprise both female and male respondents as detailed in Table 2. In total, marginally more females than males were sampled, 1172 females, as opposed to 1095 males.

**Table 2:** Distribution of Females and Males in Different Samples

Country	Females	Males
France	344	568
Italy	39	16
Macedonia	40	52
Oman	48	0
Poland	348	205
Tanzania	23	15
Indonesia	6	8
Ukraine	324	231
TOTAL	1172	1095

Table 3 gives details of the spread of ages in the different samples, listing the minimum and maximum ages reported by respondents in each sample plus the median age for each sample:

**Table 3:** Spread of Ages in the Different Samples.

<b>Country</b>	<b>Min. Age</b>	<b>Max. Age</b>	<b>Med. Age</b>
France	17	30	19
Italy	18	48	21
Macedonia	18	26	21
Oman	20	22	21
Poland	17	44	21
Tanzania	18	37	23
Indonesia	17	18	17
Ukraine	17	67	22

Although some samples display a large range of ages, for example Ukraine, Italy, Tanzania and Poland, the median ages give a general indication of the age of the majority of respondents, namely between late teens and early twenties, which was to be expected given the populations from which the respondents were drawn.

All of the data were collected by means of non-probability, convenience sampling (as defined, for example, by Henry 1990). Thus, the main criterion for selection was that students were attending an English language class at a higher education institution, for the reasons discussed above and in the introduction to this volume. All questionnaires were self-administered, but they were also distributed and completed in a variety of ways. For example, some were distributed in a classroom situation, the students bringing the questionnaires back the following week for collection – this could be described as a type of semi-supervised group administration - whereas others were distributed in university computer labs, without the respondent ever meeting the surveyor. Bourque and Felder (1995: 8-9) point out the pitfalls of the convenience method, for example the fact that such samples are “frequently unrepresentative” and “not usable with the general population”. However, since the research group were trying to access a self-selecting group with aspirations to be part of international networks, we did not see this as a problem.

A further difficulty that Bourque and Felder highlight with this type of semi-supervised group administration is that instructions can be inconsistent (1995: 9), and this certainly was a problem with data collection for the survey, as will become apparent below. As such, the data need to be treated with a certain degree of caution and I have not proceeded to in-depth comparative analysis.

However, this does not mean convenience sampling is not without its pluses. For example, it can often ensure wide geographic coverage, as is the case in this survey, something that would perhaps not be possible within time and cost restraints, if strict probability sampling methods were to be employed. Likewise, Henry (1990)

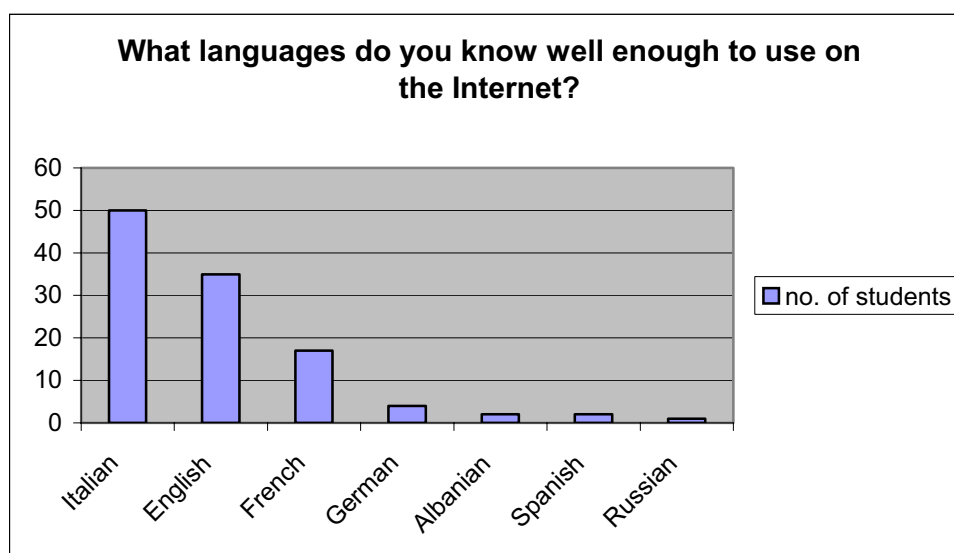


states that in exploratory research situations such as this one, where “research is attempting to determine whether a problem exists”, then “non-probability sampling may be a practical choice” (p. 23); while, Babbie (2001) concludes “such *convenience sampling* studies can provide useful insights, but care must be taken not to over-generalize from them” (p. 179). Therefore, in discussing the results of the survey, I am not trying to claim that this is the state of language use on the Internet, even for the countries included in the survey. What I am saying is that this is the type of language use practised by these students in these higher education institutions in these particular countries. Given their status in their home countries and the likelihood that they will belong to elite groups, it may be justifiable to extrapolate from their behaviour to suggest trends among such groups.

### 1.2 Reported Language Competence

The participants were asked which languages they knew well enough to use on the Internet, and the results here are quite surprising. I shall look first at the individual sub-samples before trying to compare across the entire sample. Within the group of students in Italy, 40 of the 55 respondents reported that they are able to use two languages on the Internet. Thus the majority of these students (about 72%) claimed to be bilingual Internet users. In addition, one quarter of the Italian students (13/55) reported a third language that they could use on the Internet, but only three respondents were able to use a fourth language. The languages reported are displayed in Figure 1:

**Figure 1:** Reported Language Competence among the Italian sample.



English is clearly the most favoured second language for Internet usage among this sample, with 75% of students reporting it as their main second language for this

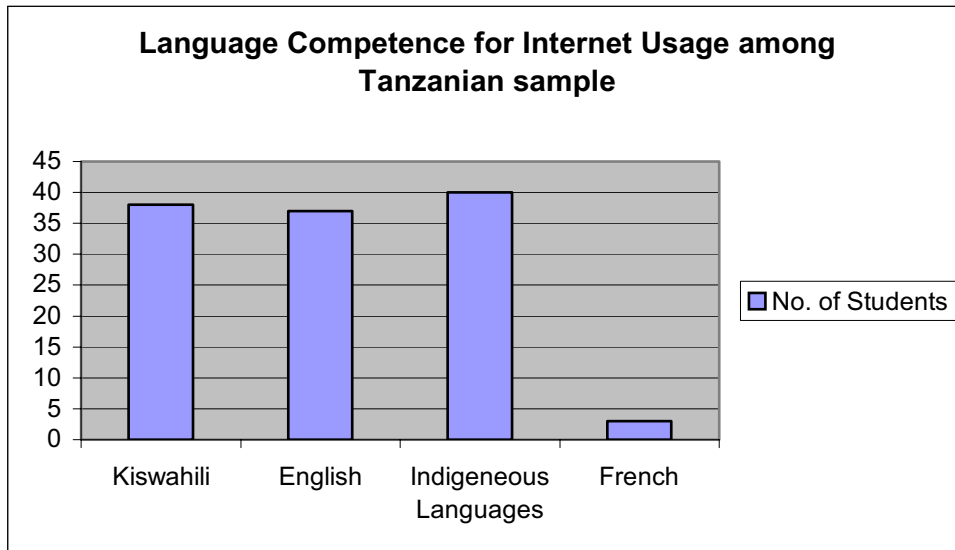
purpose (30/40 – 75%). However, considering that all of these students are taking English language classes at university, it is interesting that more than 1/3 of them (20/55) either did not feel competent about using English on the Internet or did not report a desire or need to use that language on the Internet. The third most significant language for Internet usage, French, was reported by 30% of students (17/55).

Having looked at Italy, a fairly homogenous country in linguistic terms, I now turn to Tanzania, where there are about 137 languages<sup>2</sup> with 135 reported as currently in use. Kiswahili, the national language, is the language of wider communication within the state itself and across borders with East African neighbours. In rural areas, many local indigenous languages coexist with Kiswahili in a diglossic relationship. English has been retained as the language of secondary and higher education and is one of the languages of international communication for Tanzanians. Thus, it is perhaps not surprising that English is cited as first on the list of languages likely to be used on the Internet by a majority of the Tanzanian respondents (53% - 20/38). The next most significant is Kiswahili, cited by nearly 37% of students (14/38). Interestingly, the situation is practically reversed in terms of the second language of preference for Internet usage, with 63% of students reporting Kiswahili and 32% reporting English. As would be expected in a multilingual society, all students felt competent at using at least three languages on the Internet. However, what is interesting is that the domain is not seen as exclusive, and it is not just the official national language (Kiswahili) or the international language favoured in education (English) that are claimed as available for use on the Internet, but a whole range of local, indigenous languages as well (reported in Figure 2). English is the dominant language of competence for the Internet. The Tanzanian sample was also more mixed in terms of courses being pursued by respondents. Many were studying for final secondary examinations, whereas others were studying for degrees in agriculture and related subjects at the main state agricultural university.

---

<sup>2</sup> As in all such data, there are discrepancies due to the difficulties of defining related languages as discrete languages or dialect varieties.

**Figure 2:** Reported Language competence among Tanzanian respondents



**Figure 3:** Other main languages reported by Tanzanian respondents

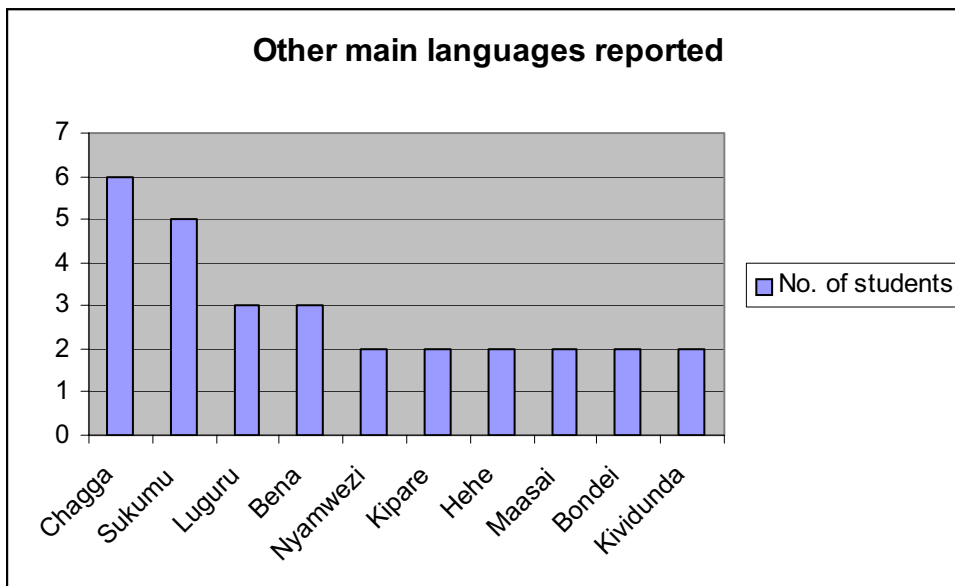


Figure 3 gives details of the other main languages reported by Tanzanian respondents in response to this question. In total, students cited competence for Internet usage in 19 different indigenous languages, apart from Kiswahili. In the event it was interesting to see how this reported competence compares with actual practice, since these languages are mainly used for oral communication, and some do not have a written form.

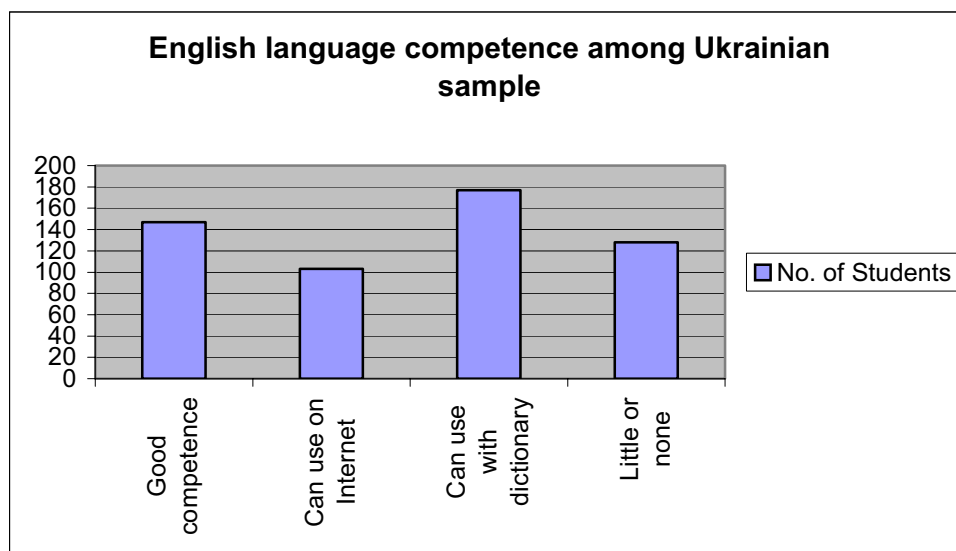
Within the Omani sample, all respondents listed Arabic as the main language they feel competent in using on the Internet, while half of them listed English as a second language for this purpose (24/48). No other languages were mentioned in connection with potential Internet usage. All the respondents sampled were individuals who were studying a variety of subjects at university level (for example, sciences, arts, computing). Students in Oman study English for about 8-10 years prior to third level education, but are typically seen as having a low elementary level, particularly in written language. The situation is explained as follows by the lecturer and person responsible for distributing the questionnaires among her students, Kathy O'Sullivan:

“English is touted as being widely spoken, but such is not the case. Outside of Muscat, the capital, very few have conversational ability. It's a conservative society which has only opened up to the Internet in the last five years. The students are quite resistant to using English, except on the Internet.”

The Ukrainian data on language competence for Internet usage were collected in a different way. Students were asked about their native language and about their English language ability. 90% of the Ukrainian sample listed Ukrainian as their native language; the next most common language was Russian (about 5%), then Turkmen (about 2%). The low level of competence in Russian claimed by Ukrainian speakers is certainly interesting, since it has been claimed that “people in Ukraine are normally bilingual to various degrees” (Zhurzhenko forthcoming).<sup>3</sup> The Ukrainian sample was also more diverse in its composition than the other samples, and it included responses from a wide variety of individuals and professions, including medics, artists, business-people, lawyers, unemployed persons and people working in various trades, employees of local government, non-governmental organisations and the media as well as students. This reflects perhaps the need felt by older Ukrainians to acquire a foreign language/language of wider diffusion different from the one they learnt at school. Students still made up the most significant “occupation group” of the sample (59%). Other significant groups included schoolteachers (13%), academics (5%) and librarians (4%). The results in figure 4 below show that 77% of the Ukrainian sample felt that they had a level of English competence adequate for using the language on the Internet, with (26%) stating that they had good competence.

---

<sup>3</sup> Zhurzhenko goes on to state that the problem here is that claiming to speak Russian is seen as inconsistent with claiming Ukrainian nationality.

**Figure 4:** Reported English Language Competence among Ukrainian Respondents

It is important to point out that the Indonesian group may not be representative. Children in Indonesia are educated through Indonesian, and this is the case for these Indonesian respondents. All secondary school children learn English in the highly centralised system that decrees one curriculum for all. The sample was composed entirely of high school students and all are learning English, as would be expected. However, I suspect that their reported competence and level of Internet usage reflect the efforts of their enthusiastic teacher rather than the typical situation in West Timor, where they are based, or that pertaining in most parts of Indonesia.

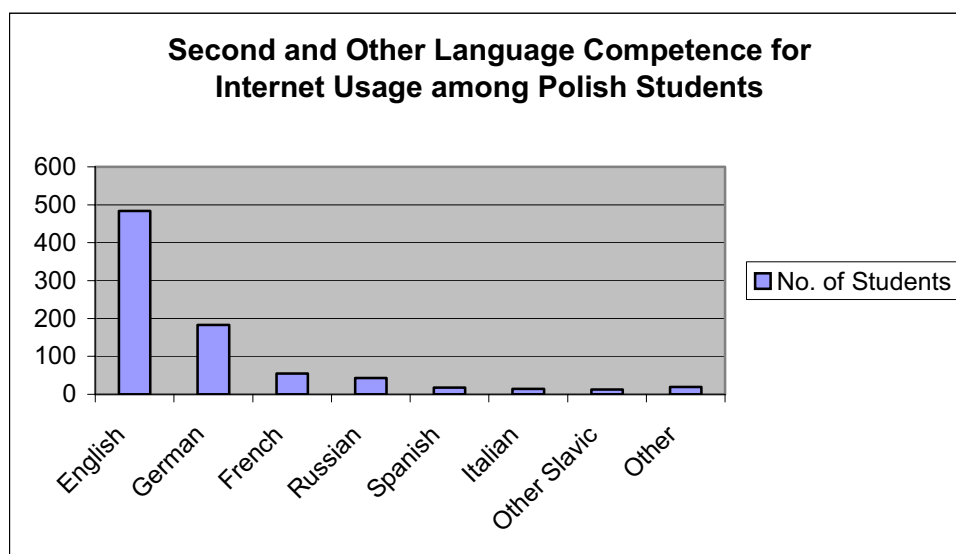
All the respondents listed Timorese as their first language, Indonesian as their second, and English as their third language in terms of competence for Internet usage. However, as in the case of the Tanzanian respondents, it was interesting to see actual Internet usage, since competence in Timorese does not necessarily mean literacy in the language, and thus the opportunity to use the language on the Internet.

The Polish respondents were all university students pursuing degrees in a variety of disciplines, the main ones being applied linguistics (27%), English philology (25%), engineering (17%), information technology (15%), and others including shipping, public administration, European education, transport. Unsurprisingly, in a country that is linguistically highly homogeneous, 100% of the students listed Polish as their first language for Internet competence. Almost 90% of these students claimed to have competence in a second language extensive enough to permit them to use it for Internet searching and texting, and the predominant language for this purpose was English, with 88% of respondents listing this as their second language for

Internet competence. The next closest competitor was German, cited by only seven respondents, while Russian, which up to the late 1980s was the main second language promoted in that country, was cited by only four respondents! Also interesting in this respect is the absence of French as a language of competence for Internet usage, considering the close cultural ties between the two countries in the past and the special position of Poland claimed by some in the Francophone movement. The dominance of English here, to the detriment of other Slavic languages and alternative international languages such as French, is quite surprising.

Nearly half of the Polish students sampled claimed competence in a third language for Internet usage (48%), and in this category German is dominant, selected by 75% of those with competence in a third language for this purpose. French is the next most popular here, followed by Russian. Some of the group exhibited Central European cosmopolitanism, citing various languages as second, third, fourth, fifth and sixth languages for Internet competence. Details are listed in Figure 5 below:

**Figure 5:** Reported Second and Other Language Competence among Polish respondents



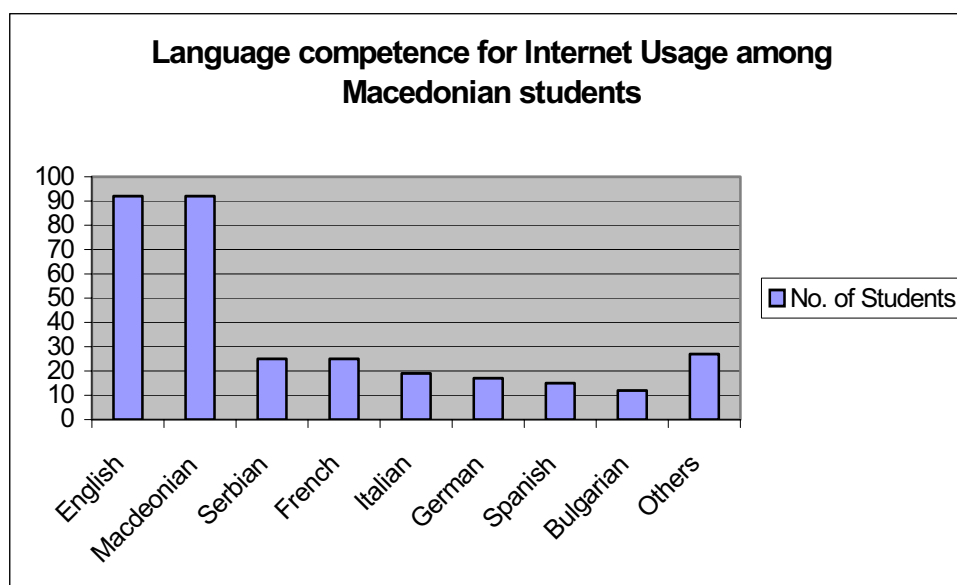
The official language of Macedonia is Macedonian, while Albanian is the second official language in the regions where 20% or more of the local population is ethnic Albanian. Turkish, Romany and Serbian constitute relatively significant minority language groups in the country. Dona Kolar Panov, who collected the data for Macedonia reports that it is a mark of education among young people to speak English as a second language.

The Macedonian sample comprised students pursuing degrees in a range of disciplines, such as humanities (24%), sciences (34%), economics/business (15%),

engineering (14%), pharmacy (10%) and other subjects. Interestingly, 100% of the students surveyed listed English as their first language of competence for use on the Internet, rating it higher than their particular mother tongue in this domain. It should be stressed that none of the Macedonian respondents was an English language major; English was for all of them merely a minor or additional subject.

An obvious reason for this claim could be the lack of sources in Macedonian on the Internet or it could reflect the sociolinguistic situation of the Macedonian language whereby it has been assigned a role in society that excludes the domain of the Internet. Thus, a situation could be emerging whereby English is the language used by Macedonian students when they go online, their mother tongue or the language of the state perhaps being deemed less useful for this purpose. All students do state that they have competence in Macedonian for Internet usage, but the language is cited, in all cases, after English or another dominant Western European language such as French or German, as their second, third or fourth language for this purpose. This impression is reinforced by the second languages cited by the respondents. Here French is significant (cited by 26% of the sample), followed by German (15%). As the lists go on, the sociolinguistic complexity of the region is unveiled with significant numbers citing competence in Serbian (27%) and Bulgarian (13%). The figure for Albanian was 7% and for Croatian, 5%, with Slovenian and Bosnian being mentioned by only one student respectively. As well as its role as a language of wider diffusion, Italian is the language of an important neighbour, and indeed 22% of the sample as a whole claimed competence in Italian for use on the Internet. Details of all the languages listed for Internet usage are given in Figure 6.

**Figure 6:** Reported Language Competence among Macedonian Respondents



Eighty per cent of the French students listed French as their main language of competence for Internet usage, with 17% listing English. It could be that this derives from the scientific bias of the sample (a renowned Engineering university – *grande école*), which means that the students might be assessing English as a language that they need on the Internet to access cutting edge papers and data. Of course, without further interviews this remains simply speculation. It could also be due to the international nature of the university, which is host to large numbers of European and international exchange students. Alternatively, it could reflect a greater willingness and disposition among younger French people to use English on the Internet compared to some in the older sectors of the population and among the establishment where there has been fierce resistance to the spread of English<sup>4</sup>.

The remaining 3% of languages claimed as those best known and available for Internet use reflect France's reality as a multilingual country of immigration, as well as its geographic situation in Europe. Arabic, Chinese, Thai, Vietnamese, Russian, Spanish and German were all cited. The French student population appears to be far from monolingual.

80% of the sample claimed competence in a second language for Internet use. Not surprisingly, perhaps, the main language cited here was English, with 57% of the sample as a whole citing it as their second main language of competence for use on the Internet. This is followed by Spanish, cited by 11%, and German listed by 7% of those giving a second language for Internet usage.

50% of the French students surveyed claimed to be able to use a third language competently for Internet applications. The dominant third language listed was Spanish (cited by 46% of those listing a third language), followed by German (27%). Finally, 52 respondents or 6% of the French sample cited competence in a fourth language for Internet usage. No one language was dominant here. However, it is interesting that this is the only category in which French regional languages were mentioned (Alsatian, Basque and Breton). French regional autochthonous languages were cited by only 6 respondents in total. Interestingly, no respondent cited Occitan, although the university is situated in the heart of Occitan speaking territory.

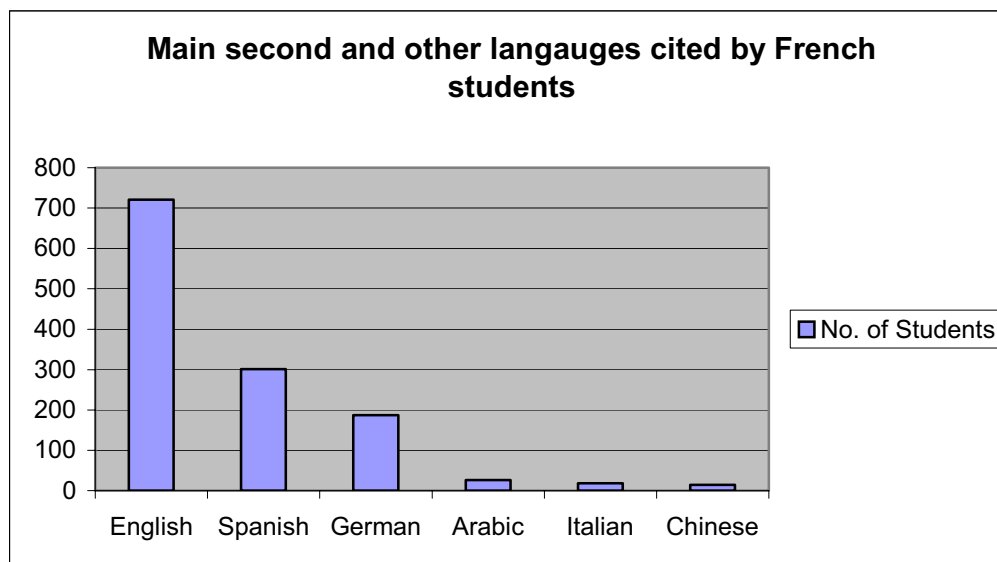
The linguistic legacy of French colonialism is also evident in the results with 38 respondents citing competence in languages of former colonies for Internet usage. The dominant language here is Arabic, but Vietnamese is also significant. Other languages/varieties listed included Malagasy, Creole, Patois and Wolof. The overall results for the most frequently cited languages (other than French) are given in Figure 7 below:

---

<sup>4</sup> For a discussion of the 1994 law see Ager (1999); Wright (2003).



**Figure 7:** Reported Second and Other Language Competence among French sample

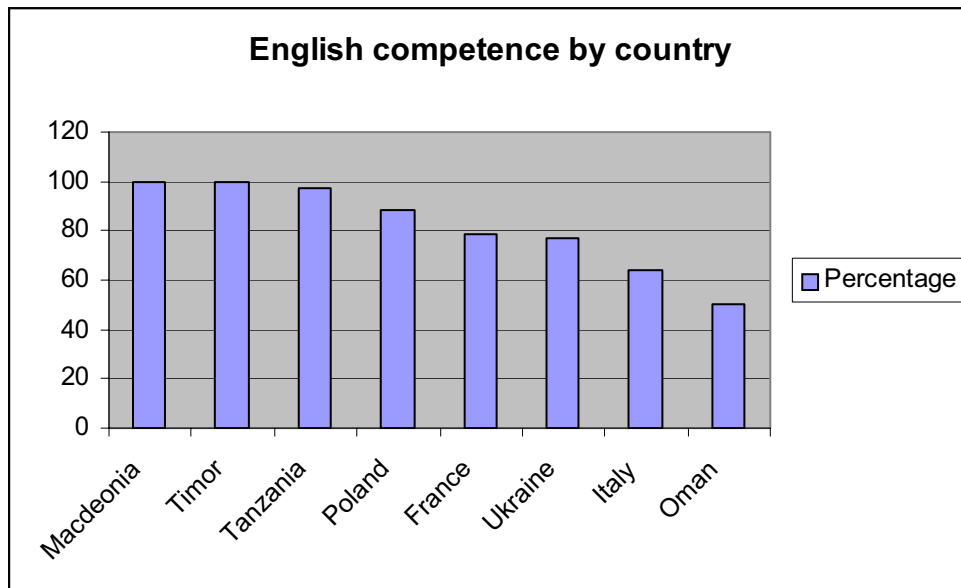


Looking then at the entire sample of 2267 questionnaires, keeping in mind all of the caveats issued earlier, the answers to the survey reveal that 85% of the secondary and tertiary level students surveyed in the eight countries from three different continents, none of whose populations have English as a first language, claim English language competence sufficient for Internet usage. It seems that English remains a major language for Internet communication, whatever else is happening.

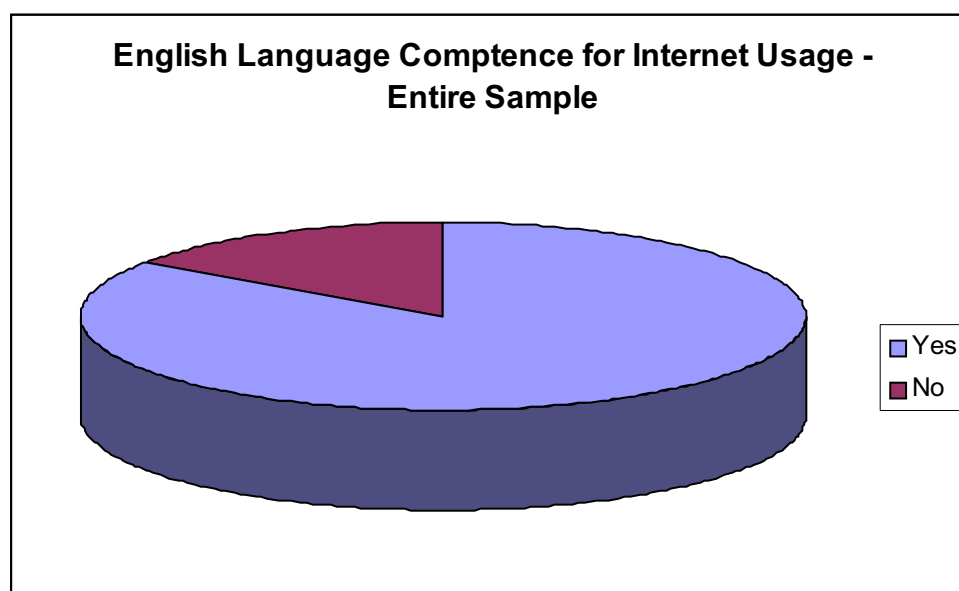
With a country-by-country comparison, an interesting picture emerges (see below, Figure 8). Not all populations are using English to the same degree. The lowest degree of claimed competence in English for Internet usage was found in the Omani sample (50%). In contrast, the whole Macedonian sample felt that they had sufficient competence in English to be able to use it on the Internet. Interestingly, the samples with the greatest confidence in their competence in English are all Eastern or South-Eastern European, African or Asian, while the two Western European populations (in France and Italy), report lower levels of fluency. This reflects many factors, among which levels of investment in websites in the language are significant, as are the status of the languages. Both French and Italian respondents have grown up in societies that have a long history of promoting the national languages within the group, and many speakers have a reluctance to relinquish any important domain to another medium. In addition, French still has significance beyond France and Europe and there may be possibilities of using the language as a trans-national lingua franca as a further element in the mix. Prestige and lingua franca status may also explain the lower level of competence of the Oman sample, given the importance of Arabic internationally. Of course, one

major reason derives from the fact that Internet sources are more readily available for “big” languages, whereas speakers from small groups (such as Macedonians) or from poorer states (such as Tanzanians) have to be prepared to be more flexible in linguistic terms if they are to exploit the Internet and related applications fully.

**Figure 8:** Reported English Language Competence by Country



What should be kept in mind in evaluating and comparing the competence in English for Internet usage is that it is claimed competence. The problem, therefore, is that it relies on the respondent’s own assessment, which is based on individual as well as socially and culturally determined factors. Thus, the differences between those claiming minimal competence and those claiming good language skills may simply derive from the fact that the person claiming minimal competence is less assured or using more stringent benchmarks than the person claiming greater linguistic skill. Furthermore, picking up on the cultural factors, it is fair to say that different language speakers feel differently about competence in another language. The speakers of major languages with standardised prestige form may have internalised an attitude towards language, which means that they only claim to be competent if they have achieved near-native fluency. On the other hand, someone from a fluid multicultural, multilingual situation might claim competence more readily because that is how the society in which they find themselves actually works (cf. Wright 2003). This makes the next part of the analysis potentially very interesting, in that the claims and perceptions about language competence are correlated with reported behaviour.

**Figure 9:** Reported English Language Competence for all Samples.

### 1.3 Internet sessions and the languages used

Respondents were required to log their Internet usage over ten sessions, to state what activities they had carried out during these sessions, and to state which language(s) they had used during these sessions.

The Indonesian sample reported 113 sessions lasting between 15 and 180 minutes. The median length of an Internet session was 60 minutes and the simple average per session was 70 minutes. Email was the most common reason for an Internet session (44/113), followed by getting news/current affairs information (24/113) and then sports news and leisure information (22/113). Of the 113 sessions, 89 were reported as having been in English, while 15 took place in Indonesian. Nine sessions were reported as “bilingual”<sup>5</sup>, involving English with subsidiary Indonesian in five cases – this related to Internet training – and Indonesian with subsidiary English in two cases and subsidiary Japanese in one case – these involving emailing. Remembering that all of these students listed Timorese as their first language of competence for Internet usage, it is interesting to note that not one of the sessions reported took place in that language, even email sessions. However, as noted earlier, Timorese is mainly a spoken language for these students and so it is unlikely that it would be used in an Internet context. The claim by the students related more perhaps to language competence overall than to the Internet domain. However, claims to English language competence do correlate with usage. English is very dominant here in virtually all activities, and it is reported as used in 95/113 or 84% of sessions, with Indonesian being used only for some emailing (although

<sup>5</sup> I am using bilingual here to mean a session in which two languages were used.

the majority still takes place in English), and for leisure and sport information<sup>6</sup>. However, when students want to be informed about news they use exclusively English sources. In fact, many students reported a session in which they were looking for information about the bombings in Bali, and in each case they chose an English language source. This is interesting, because these students are part of a big language group, namely Indonesian, which has more than 200 million speakers and, which in the light of what I said above, should be in the 'big' language category with growing Internet presence. However, Indonesia is still in the early stages of using the language for Internet sites. In the longer term there may be less need to use English as Indonesian/Malay sites mushroom.

The Macedonian respondents reported 302 Internet sessions. Many of the sessions were multi-purpose and so have been classified by the main purpose. The main purpose in 98 of the sessions was research for academic purposes; after this, email was reported as the principal activity in 78 sessions, while in 61 of the sessions the reason for going online was leisure related. Getting information (not for academic work) was the main objective in 52 of the sessions, while chat (in the context of chat-rooms) was the main purpose of only 8 sessions. Looking at all the purposes together, email is clearly the dominant use, reported in 235/302 or 78% of sessions. This is followed by research for academic work, listed in 98/302 sessions (where it was listed, it was always as the main reason for the Internet session). After this, the other most common reasons for using the Internet were leisure related (84/302 or 28% of sessions), looking for news and non-academic information (75/302 or 25% of sessions) and chatting (24/305 or 8% of sessions). 176 or 58% of the sessions were in English only. Interestingly, these were predominantly multi-purpose sessions, not simply related to academic interests and included the range of purposes such as email, chat, leisure, getting information etc. A further 80 sessions were bi- or multi-lingual with English given as the main language for the session. The most common combination was a session involving English as the main language and Macedonian as the second language (45/75 or 60%). The results also featured the following combinations: English and Serbian (7/75); English, Macedonian and Serbian (7/75); English, Macedonian, Albanian (3/75); English, Macedonian, Italian (3/75); English and Italian (3/75). 21 out of the total 302 sessions were monolingually Macedonian, while in a further 19 bi- or multi-lingual sessions Macedonian was reported as the main language. The most numerous combinations here were: Macedonian with English as a subsidiary language (10/19) and Macedonian as main language with English and German as additional languages used (6/19). Only one session took place monolingually in Serbian, while two sessions in Turkish alone were reported, as well as four for German only. The reported practice for this group would appear to uphold the claims they made about their language competence: all respondents listed English as their main language of competence for use on the Internet – in preference to Macedonian –

---

<sup>6</sup> In each case, the usage behaviour – in terms of applications, timing, language etc. - was reported as typical.

and here English does predominate over Macedonian, being used in 84% as opposed to 13% of Internet sessions reported by this cohort.

The Polish respondents reported 4265 Internet sessions, ranging from one minute to 1200 minutes and/or what was described as “non-stop” usage over an entire day. Nonetheless, the median length of a session was 60 minutes, which is comparable with the other samples. 742 out of 4265 or 17% of the sessions were exclusively for the purpose of academic work such as researching a paper or project. 701 of the sessions (16%) were for leisure purposes alone; 223 or 5% of sessions reported were used for getting news and non-academic information only; 692 or 16% were solely for the purpose of emailing; 134 or 3% were solely concerned with chatting and discussion groups, while only 69 (about 2%) were exclusively for shopping on-line. The remaining 1701 sessions were reported as multi-purpose in nature.

351/4265 or 8% of sessions were reported as tri-lingual, with Polish, English and German being the most common constellation (cited in 170/351 or 48% of trilingual sessions). A further 1365/4265 or 32% of sessions were reported as bilingual, with Polish and English being by far the most common combination (cited in 1122/1365 or 82% of bilingual sessions). The remaining 60% of sessions reported were monolingual in nature, and these were, not surprisingly, dominated by Polish; however, not to an overwhelming extent (reported in 59% of monolingual sessions). English featured in 538/3449 or 16% of these monolingual sessions, and it is interesting to note that these sessions involved all of the main Internet activities, including, significantly, email. In terms of overall language usage on the Internet, Polish dominates, listed in 3566/4265 or 84% of sessions reported, while its nearest rival, English, was used in 2080/4265 or 49% of sessions reported. German is the next most significant language used, reported in 8% of sessions, ahead of French, which was used in only 3% of sessions, putting it slightly ahead of Russian, previously the first foreign language in Poland, but which features in only 2% of sessions reported. Correlating this actual usage with reported language competence shows that the Polish students did not use their language range as much as might have been predicted based on the competence they claim. While 88% of the Polish students claimed to have enough knowledge of English for Internet usage, this is not totally reflected in their usage, since only 49% of sessions reported used English. Likewise, given that 33% of students reported competence in German, it only featured in 8% of sessions reported. Thus, in the Polish case, too, there seems to be some disparity between languages apparently available for Internet use and the language of the actual media used for searching and interaction.

The Italian sample reported 474 Internet sessions, ranging from one to two minutes to 300 minutes. At 25 minutes, however, the median length of a session for the Italian sample was considerably shorter than for the other Polish or Macedonian samples respectively, and this is borne out by the simple average length of the Italian Internet sessions: 36 minutes. In common with the other samples, the Italian respondents were most likely to use the Internet for academic work such as

research, and preparing coursework and essays. This was the sole purpose of 98 of the 474 sessions (21%), and in addition this was mentioned – usually as the main purpose – in 123 of the multi-purpose sessions. Thus academic work is a motivation for going online in 47% of the sessions reported by the Italian respondents. Getting news and information not related to study accounted for 10% of the sessions reported, while shopping was the sole motivation in only 7 sessions (1% of sessions) and 15 of the multi-purpose sessions. In total, the Italian sample used the Internet for the purpose of leisure in only 5% of sessions reported. The other samples also reported much heavier reliance on the Internet for leisure and information about leisure. Email was by far the dominant Internet activity – reported in 90/474 or 19% of sessions - and the sole motivation for going online in 78/474 or 16% of sessions. Only 4% of sessions or 20/474 were reported as monolingually English, while French, with 22 sessions, accounted for slightly more monolingual sessions. Italian is absolutely dominant as an Internet language among the sample, with 433 (or 91%) of sessions being either wholly or mainly in Italian. 75 sessions (15%) were bilingual, the most common combination here being Italian and English (55/75), followed by Italian and Albanian (10/75). while only eight sessions (about 2%) involved the use of three languages, and by far the most common constellation here was Italian, French and English. English was the most frequently reported second language used on the Internet, cited in 59/83 or 71% of bilingual or tri-lingual sessions. All of the Italian students commented that their Internet usage in terms of duration, applications, language etc. was typical. If this actual usage is compared with reported language competence, then it would appear that there is little correlation between the two. For example, in the case of English, while 70% of the sample (35/55) claimed competence in English, this language was used in a mere 17% of Internet sessions reported by the Italian sample. Likewise, while over a third of Italian respondents claimed competence in French, the language featured in only 5% of sessions reported by the group. The conclusion is thus that, although the Italian cohort reported competence in languages other than Italian, the language preferred for Internet usage would appear to be predominantly Italian.

The duration of the Oman sample's Internet sessions ranged from 15 to 180 minutes, the median length being 60 minutes and the simple average being 84 minutes. Thus, patterns of usage here were more in line with Polish, Macedonian and Indonesian students. Arabic was reported as the main language of all of these sessions and was the only language used in 73% of cases (cited by 35 of the 48 students for all of their Internet sessions). Of the 27% of sessions that were bilingual, all but one of these involved a combination of Arabic and English. However, despite these sessions in Arabic and English, it was evident that English plays only a subsidiary role in the Internet usage of these students (used in 25% of sessions).

Arabic predominates in all domains of Internet usage. All but three of the sessions reported were multi-purpose in nature, with email being the main reason for going on-line, cited by 80% of students in relation to their online sessions (for 38/48

students). The next most common purpose of an Internet session was academic work, cited by 56% of students in relation to their online sessions (for 27/48 students), followed closely by the category of leisure interests, cited by 52% or 25/48 students. Getting news and information was cited as a reason for going online in the reported sessions by 42% of students (20/48), while less significant was chatting and discussion (reported by 29% of students or 13/48), and no Omani respondent reported shopping as a reason for going online.

In terms of the correlation of reported English language competence with actual usage, we can see that while 50% of students claimed competence in English for using the Internet, in practice only 25% of sessions reported for this sample actually involved the use of English. However, while we can conclude that in terms of Internet practice, Arabic is the language of choice for this group, it is worthwhile noting that, after the Tanzanian respondents, this group is the next most bilingual in its Internet practices, with 27% of sessions being bilingual.

As stated earlier, one of the problems with a cross-national survey using convenience-sampling methods is that instructions are often different. An example of this is the fact that the Ukrainian sample did not report on the number of sessions, duration of sessions, or how these related to purpose or language(s) used, so it is unfortunately not possible to compare data in these respects from this sample. All respondents simply reported whether they used the Internet for email, getting information and chatting.

The Tanzanian respondents reported 381 Internet sessions, lasting between 15 and 180 minutes. The median length of a session was 60 minutes and the simple average length was 56 minutes. About half of the sessions were dedicated to one purpose, while the remainder were multi-purpose in nature. Email on its own accounted for 123/381 sessions (32%) and it was reported in all of the multi-purpose sessions. Thus, email is by far the most usual application, being used in 84% of sessions reported by the Tanzanian sample. The next most popular application was getting news and information, which was part of 147 of the 381 or 39% of sessions reported, predominantly in multi-purpose sessions. Academic work was not as important an Internet application for this sample as for others, being part of only 74/381 sessions or 20% of sessions and it was the sole purpose of only 16/381 sessions. This category was followed by leisure, which was reported in 54/381 or 14% of sessions. Chatting and discussion groups was by far the smallest category, being part of only 20/381 or 5% of Internet sessions reported by the Tanzanian sample, while shopping online did not figure at all in these data. English was reported as the main or only language in 342/381 (i.e. 90%) of the Internet sessions, the other 10% being either solely in Kiswahili or taking place bilingually with Kiswahili as the main language. The vast majority of sessions in which English was listed as the main language were bilingual in nature with Kiswahili being the second language listed as used in 278/381 or 73% of sessions reported. English is reported in 345/381 or 90% of sessions, while Kiswahili is reported in 82%. The Internet behaviour of these respondents is therefore best

described as bilingual, however, the role of English for all Internet applications, including email, does seem to be marginally predominant, with the results showing almost twice the number of monolingual English sessions (67/381 or 18%) than monolingual Kiswahili ones (34/381 or 9%). In the case of the Tanzanian sample, reported language competence in English and Kiswahili correlates closely with actual usage.

The French sample returned 4806 Internet sessions, ranging from one minute to 600 minutes. Interestingly, at 30 minutes, the median duration of a session here was most comparable to the results from the only other Western European country, Italy, and the simple average length of a session, 41 minutes, was also more similar to Italy than to the other countries surveyed, where the median and simple average were substantially higher. 897 or 19% of these sessions were bilingual, the most common combination of languages being French as the main language, with English as the second or subsidiary language in using the Internet (665/897 or 74%). The next most common combination was English as the main language with French as the subsidiary language, and these accounted for 141 or 16% of these bilingual sessions. English was the main second language used in bilingual Internet sessions, being reported in 678/897 or 76% of bilingual Internet sessions. French is still dominant in Internet usage, however, with French as the main language in 4135 or 86% of Internet sessions and 3450 or 72% of sessions reported taking place monolingually in French. English, its nearest rival is reported as used in 1381 or 29% of Internet sessions. Other significant languages in terms of reported Internet usage by the French sample were Chinese (68/4806 or 1%); Spanish (73/4806 or 1.5%); Vietnamese, Italian, Arabic, Thai, German, Dutch (all less than 1%). Almost all of the French students commented that their Internet usage in terms of duration, applications, language etc. was typical. When actual Internet usage is compared with reported language competence in English, it would seem that ability to use English does not mean that it is actually used by the French cohort in Internet sessions. While 80% of the French sample claimed competence in English for Internet usage, English was the sole medium in only 29% of Internet sessions reported by the sample. Thus, either the respondents can use English but do not need or choose to do so, or that their competence is such that they prefer French where possible because it is easier for them.

Taking the sample as a whole and looking at actual usage of languages, as reported by respondents, again keeping the caveats in mind, it is possible to draw the following conclusions. Claiming competence in English does not really correlate closely with actual language usage on the Internet, except in the cases of the Tanzanian, Macedonian and Indonesian cohorts, as can be seen in Table 4.



**Table 4:** Reported English Competence Compared to Reported Usage.

Country	English Competence Reported as Percentage of Sample	Percentage of Reported Sessions in English
France	80%	29%
Italy	70%	17%
Macedonia	100%	84%
Oman	50%	25%
Poland	88%	49%
Tanzania	97%	90%
Indonesia	100%	84%

Looking next at the national or official languages of these countries and their reported usage on the Internet, as compared with English, the following pattern can be observed:

**Table 5:** Reported Usage of National/Official Language on Internet.

Country	Percentage of Reported Sessions in National Language	Percentage of Reported Sessions in English
France	86% (French)	29%
Italy	91% (Italian)	17%
Macedonia	13% (Macedonia)	84%
Oman	100% (Arabic)	25%
Poland	84% (Polish)	49%
Tanzania	82% (Kiswahili)	90%
Indonesia	19% (Indonesian)	84%

What emerges here is that the claim that English is the language that dominates in Internet use, to the exclusion of other languages, is not borne out for all cases. Where respondents were members of language groups with large numbers of speakers and where the language is widely considered prestigious, they used their national language more than they used English. However, in the case of a "small" national language, such as Macedonian, the "threat" from English is very clear. There is far more Internet activity in English than in the national language, a situation that could easily become self-perpetuating. Likewise, in Tanzania, English is slightly outstripping a language of international and wider communication, Kiswahili. Commenting on the dominance of English in education and on the Internet in Tanzania, Safari Mafu, who collected the data in that country commented as follows:

Internet use is giving many young people – particularly secondary school students and students in the higher learning institutions – a place to use the English they have learnt in the classroom.

It might perhaps be expected that it would be the case, particularly for the Macedonian and Tanzanian samples, that English would be used primarily for information gathering etc., while the national languages would be used for more familiar types of communication such as emailing. While the data from the Tanzanian sample would appear to support this case, Kiswahili being mainly used for emailing purposes, the data would not seem to support this conclusion in the Macedonian case. And even in the Tanzanian sample, English is also used for emailing. While the Indonesian case may be atypical, as noted above, the readiness of this small group to use English so extensively may reflect the fact that Indonesian is a second language acquired through education and that the contest for this group is thus between two acquired languages, not between second language and mother tongue. This is, of course, also the case for many of the Tanzanians.

## 2. Conclusions

What tentative conclusions can be drawn from these data gathered from 2267 individuals in eight higher education institutions in different countries across the globe?

Firstly, English language competence certainly appears to be widespread. Even if there is some exaggeration in these claims, there is still an aspirational aspect to the claim which still reflects the fact that individuals in these samples feel English language competence to be important. However, **English does not dominate in Internet usage for the sessions reported in this survey.** The research has established that, for a multilingual population with the capability and motivation to access English language sites, the rate at which they do so is inferior to their interactions and web research in their national languages. Thus a first finding is that, **for most of the respondents, English is used less than their national language in Internet usage.**

The exceptions to this were the Tanzanian, Macedonian and Indonesian respondents. The Tanzanians are truly bilingual users who use both Kiswahili and English extensively. Their double competence may reflect the language media in Tanzanian education as well as the lack of investment in Kiswahili sites. Interestingly there is some differentiation in use with Kiswahili used more for communication (email) and English used more for research (WWW). Macedonians are also exceptions and this may be ascribed to the size of their language group and to the fact that Macedonia was only recently constituted as a separate state with Macedonian as the official language of that state. Macedonians are thus bilingual because of their former political situation, do not have a long monolingual national language tradition and in addition are not numerous enough to attract private investment for sites in their language. In consequence, they use a

range of languages for both reading and writing on the Internet. The Indonesians who are also exceptions here, are, as I have mentioned above, perhaps exceptions to the Indonesian rule as well and it would be precipitous to draw conclusions from their reported behaviour. Taking these points together, the second finding is that, **although the WWW does itself appear to be multilingual, in that it offers sites and pages in a wide variety of languages, usage is multilingual only for a minority of users.**

Reporting showed that the Internet is mainly used by these respondents for academic work. This was what had been expected when targeting this sample. Interestingly, recourse to English language sites on the WWW was less than had been anticipated. In the event English did not dominate as the language of web research. This seems to be because those respondents whose national language is a "big" or "major" language with a high prestige factor attached to it (for example, in the case of this survey, French, Arabic, Italian), tended to claim lower levels of competence for English and tended to use English less on the Internet. The conclusion here is that there is less need for **these students to be more flexible linguistically, since there are Internet resources available to them in their own languages.** This is confirmed since the reverse tended to apply to "smaller" languages.

However, there was also what appeared at first to be a slightly contradictory finding in that in the samples in which English is less used (French, Italian, Polish), it is actually being used primarily to gather information and for academic work. In contrast, in the samples in which it is most used (Macedonian, Tanzanian, Indonesian) English did not dominate in any particular domain and was used both for both reading and writing. On reflection this contradiction can be reconciled, since the inference **is that where English language use increases, the user tends to employ the language both for passive understanding and for active communication.** This has, of course implications for literacy practices in such settings and may contribute to language shift.

The languages that do not feature in the Internet sessions reported here are the minority and indigenous languages that were reported as being part of students' repertoires. There is the greatest disparity between the reporting of competence in these languages and their use on the Internet, although absolute numbers are small here. A major reason why they may not be used is that they may have no written form, or students may not be literate in them. Where they are used, they tend to be confined to informal domains such as email, and they are always listed after national and international languages of prestige. Given that the Internet is written communication, it is hard to see how such languages can be used where there is a need for literacy and a written standard of some sort. Thus, a tentative conclusion from this survey would be that, **contrary to some expectations, the Internet could marginalize some lesser-used languages even further.**

In summary, English usage on the Internet appears to coexist fairly comfortably with usage of one of the major national languages. Those bilinguals whose repertoire includes English and a prestigious national language with large numbers of speakers and an economy that can support and promote this language on the Internet do not seem to be shifting massively to English in this medium. Here, even though English is sometimes employed, it seems unlikely that this will contribute to language shift away from the national language. The likelihood will diminish even further as the large language groups continue to domesticate sources to be in their own language and within their own text traditions. However, using English on the Internet may be contributing to language shift for those whose languages do not have many speakers or where the language community does not have the economic resources to fund sites in the language. The flexibility and competences of bilinguals in these settings seem to contribute to this shift. These findings are not unsurprising. They are also more nuanced than the general assertion that English dominates on the Internet. Actual practice here shows that this is only true for some groups and in some situations.

## References

- AGER, D. 1999. *Identity, Insecurity and Image: France and Language*. Clevedon: Multilingual Matters.
- BABBIE, E. 2001. *The Practice of Social Research*. 9th Edition. Belmont CA.: Wadsworth Thomson Learning.
- BOURQUE, L. B. and E. P. FELDER 1995. *How to Conduct Self-Administered and Mail Surveys: The Survey Kit 3*. Thousands Oaks CA: Sage.
- HENRY, G. T. 1990. *Practical Sampling*. Newbury Park CA.: Sage.
- WRIGHT, S. 2003. *Language Planning and Language Policy: from nationalism to globalisation*. London: Palgrave.
- ZHURZHENKO, T. (forthcoming) "Language, ethnicity and cultural boundaries in Ukraine". In B. Busch and H. Kelly-Holmes (eds.) *Language Discourse and Borders in the Yugoslav Successor States*. Clevedon UK: Multilingual Matters.

## About the Author

Helen Kelly-Holmes is research scholar at the University Of Limerick, Ireland; email: [Helen.Kelly.Holmes@ul.ie](mailto:Helen.Kelly.Holmes@ul.ie)

**Analyse des répertoires linguistiques des  
étudiants de l'enseignement supérieur et de  
leurs choix linguistiques sur l'Internet  
(Ukraine, Pologne, Macédoine, Italie, France,  
Tanzanie, Oman et Indonésie)**

HELEN KELLY HOLMES

*Université de Limerick, Irlande*

*Le présent article rend compte de l'utilisation de l'Internet par 2267 étudiants de huit pays différents. Tous les enquêtés étaient des étudiants ayant une certaine compétence en langue anglaise et ayant vraisemblablement besoin de faire des recherches en utilisant le WWW comme ressource. La constatation majeure a été que pour le groupe dans son ensemble, l'anglais est moins utilisé que leur langue nationale dans toutes les applications de l'Internet. Il y avait toutefois une nette disparité entre différents groupes nationaux. Les étudiants bilingues dont le répertoire comprend l'anglais et une langue nationale prestigieuse ayant un grand nombre de locuteurs et une économie capable de soutenir et de promouvoir cette langue sur l'Internet utilisent les deux langues sur l'Internet et ne semblent pas passer massivement à l'anglais sur ce média. En revanche, l'utilisation de l'anglais sur l'Internet contribue peut-être à faire changer de langue ceux dont les langues n'ont pas beaucoup de locuteurs ou dont la communauté linguistique n'a pas les ressources économiques nécessaires pour financer des sites dans sa langue.*

Le présent article fait rapport sur 2267 des plus de 3000 enquêtés des établissements d'enseignement supérieur qui ont fourni des informations sur leur pratique de l'Internet. L'enquête avait un certain nombre d'objectifs, dont les principaux étaient de comparer les compétences linguistiques revendiquées avec l'utilisation effective des langues sur l'Internet et de déterminer s'il était possible de valider l'affirmation selon laquelle l'anglais prédomine dans l'utilisation de l'Internet, excluant les autres langues.

Il était demandé aux enquêtés de répondre à un questionnaire très simple d'une page (voir Appendice) sollicitant d'abord des renseignements biographiques sur leur âge, leur sexe, les études suivies et leur niveau, puis les priant d'énumérer les langues qu'ils connaissaient suffisamment bien pour les utiliser sur l'Internet. La manière dont l'échantillon a été choisi (des groupes étudiant l'anglais comme matière secondaire d'un cours ou pour acquérir une qualification supplémentaire) garantissait que les enquêtés seraient en mesure de choisir entre l'anglais et les langues dans lesquelles ils avaient initialement été alphabétisés ainsi que d'autres langues qu'ils avaient acquises.

Les enquêtés devaient ensuite fournir des détails sur leur prochaine session soit sur leurs dix dernières sessions en ligne dans un tableau. Les détails demandés étaient l'heure et la date de la session (pour aider les étudiants à se souvenir de leurs sessions ou à les noter lorsqu'ils se mettaient en ligne), sa durée, les applications et leur objet et, enfin, les langues utilisées. Une fois le tableau rempli, il était demandé aux étudiants de préciser si leur utilisation des langues était ou non caractéristique de leurs habitudes en termes d'applications, de durée et de langue. Le but était de découvrir si ces étudiants utilisaient l'anglais ou leur langue nationale pour leurs recherches sur le WWW et de déterminer quelles langues ils employaient dans leurs courriels et leurs groupes de discussion.

Les questionnaires ont été distribués par les enseignants des établissements d'enseignement supérieur des différents pays et je tiens à les remercier de l'aide qu'ils ont apportée pour administrer les questionnaires et rassembler les données<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Kathy O'Sullivan (Oman); Malgorzata Sokol (Pologne); Dona Kolar-Panov (Macédoine); Safari Mafu (Tanzanie); Valentyna Uschyna (Ukraine); Anne Hernandez (France); Laura McLean (Italie); Sachiko Nakamura (Japon); Martho Tey Saran (Indonésie); Richard Peel (EAU).

## 1. Le projet de recherche et les conclusions

### 1.1 Profil de l'échantillon

Avant d'examiner les données collectées et de tenter d'en tirer des conclusions, il me faut situer ces données dans le contexte dans lequel elles ont été collectées, vu que cela est fondamental pour les modalités du processus d'analyse de la recherche.

Dans le présent article, je rends compte d'un total de 2267 questionnaires qui ont été remplis dans huit pays. Les données des questionnaires restants sont présentées dans d'autres articles de ce numéro. Le tableau 1 donne le nombre exact pour chaque pays : deux pays d'Europe occidentale (Italie et France), deux d'Europe centrale/orientale (Ukraine, Pologne et Macédoine), deux d'Asie (Oman et Indonésie) et un d'Afrique (Tanzanie). Cet éventail de pays, de populations et de langues garantit un échantillon divers et une constellation intéressante de données, que l'on ne rencontre pas souvent. L'échantillon le plus important est celui de la France (912), suivie de l'Ukraine (555) et de la Pologne (553). Les autres échantillons sont de taille sensiblement inférieure : Macédoine (92), Italie (55), Oman (48), Tanzanie (38) et Indonésie (14). Les tailles des échantillons ne sont généralement pas proportionnelles aux populations, et une analyse qualitative des données est donc opportune, de préférence à une analyse purement statistique. De plus, bien que des directives en matière de codage et d'entrée des données aient été fournies, il n'a pas toujours été possible, en raison de l'éventail des pays et des différentes modalités de collecte et d'entrée des données, de mener des analyses quantitatives détaillées de tous les échantillons.

**Tableau 1:** Nombre de questionnaires remplis par pays

<b>Pays de l'établissement d'enseignement supérieur</b>	<b>Questionnaires remplis</b>
France	912
Italie	55
Macédoine	92
Oman	48
Pologne	553
Tanzanie	38
Indonésie	14
Ukraine	555
Total	2267

Pour ce qui est de la composition des échantillons, à l'exception d'Oman, les autres échantillons comprennent des étudiants des deux sexes, comme indiqué dans le tableau 2. Au total, l'échantillon comprend un peu plus d'étudiantes que d'étudiants, soit 1172 contre 1095.

**Tableau 2:** Répartition entre les sexes dans les différents échantillons

<b>Pays</b>	<b>Etudiantes</b>	<b>Etudiants</b>
France	344	568
Italie	39	16
Macédoine	40	52
Oman	48	0
Pologne	348	205
Tanzanie	23	15
Indonésie	6	8
Ukraine	324	231
<b>TOTAL</b>	<b>1172</b>	<b>1095</b>

Le tableau 3 fournit des indications sur la répartition des âges dans les différents échantillons, indiquant les âges minimums et maximums fournis par les enquêtés dans chaque échantillon ainsi que l'âge médian pour chaque échantillon :

**Tableau 3:** Répartition des âges dans les différents échantillons.

<b>Pays</b>	<b>Age min.</b>	<b>Age max.</b>	<b>Age médian</b>
France	17	30	19
Italie	18	48	21
Macédoine	18	26	21
Oman	20	22	21
Pologne	17	44	21
Tanzanie	18	37	23
Indonésie	17	18	17
Ukraine	17	67	22

Bien que certains échantillons révèlent un large éventail d'âges, par exemple ceux de l'Ukraine, de l'Italie, de la Tanzanie et de la Pologne, les âges médians donnent une indication générale de l'âge de la majorité des enquêtés, à savoir autour de vingt ans, comme on pouvait s'y attendre étant donné les populations dont venaient les enquêtés.



Toutes les données ont été collectées au moyen d'un échantillonnage de commodité, non probabiliste (tel que défini par Henry, 1990, par exemple). Le principal critère de sélection était donc que les étudiants suivent un cours d'anglais dans un établissement d'enseignement supérieur, pour les raisons évoquées ci-dessus et dans l'introduction au présent numéro. Tous les questionnaires ont été auto-administrés, mais ils ont aussi été distribués et remplis de diverses façons. Par exemple, certains ont été distribués dans une situation de salle de classe, les étudiants rapportant les questionnaires la semaine suivante pour collecte – ce qui pourrait être décrit comme un type d'administration en groupe semi-supervisé – tandis que d'autres ont été distribués dans les laboratoires d'informatique des universités, sans que l'enquêté rencontre jamais l'enquêteur. Bourque et Felder (1995, p. 8-9) soulignent les défauts de la méthode de l'échantillonnage de commodité, par exemple le fait que ces échantillons sont « fréquemment non représentatifs » et « ne sont pas utilisables avec la population dans son ensemble ». Cependant, comme le groupe de recherche voulait accéder à un groupe auto-désigné ayant des aspirations à faire partie de réseaux internationaux, nous n'avons pas considéré cela comme un problème.

Une autre difficulté que Bourque et Felder associent à ce type d'administration en groupe semi-supervisé est que les instructions peuvent être contradictoires (1995, p. 9), et cela a certainement été un problème dans le cas de la collecte des données pour l'enquête, comme on le verra ci-après. En tant que telles, les données ont besoin d'être traitées avec une certaine prudence et je n'ai pas procédé à une analyse comparative en profondeur.

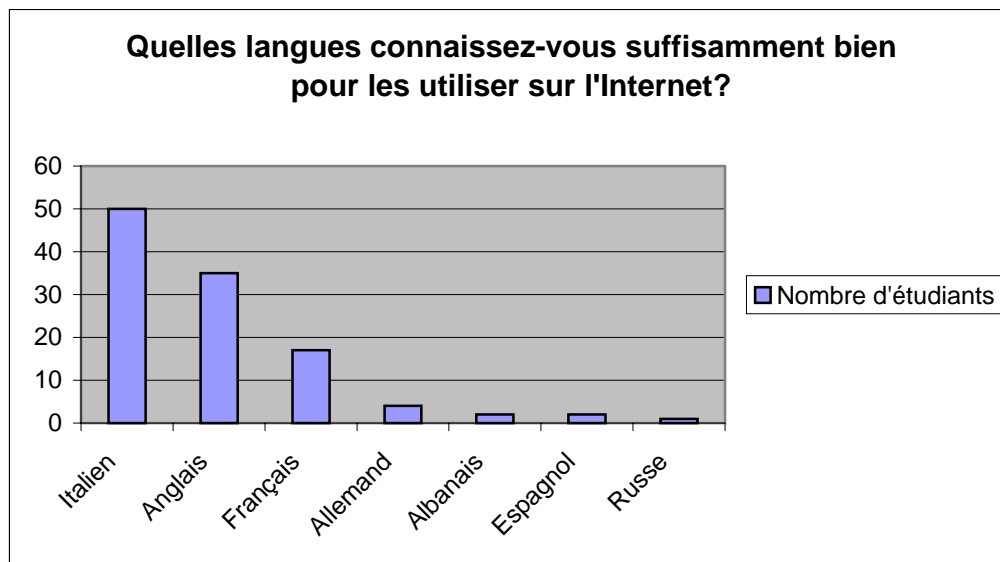
Cependant, cela ne veut pas dire que l'échantillonnage de commodité n'ait que des inconvénients. Il permet par exemple d'assurer une large couverture géographique, comme c'est le cas dans cette enquête, ce qui ne serait peut-être pas possible pour des raisons de temps et de coût si l'on devait employer des méthodes d'échantillonnage strictement probabilistes. De même, Henry (1990) estime que dans les situations de recherche exploratoire comme celle-ci, où « la recherche tente de déterminer si un problème existe », « l'échantillonnage non probabiliste peut constituer une option pratique » (p. 23) ; quant à Babbie (2001), il conclut que « ces études *d'échantillonnage de commodité* peuvent fournir des aperçus utiles, mais il faut veiller à ne pas trop généraliser à partir de leurs résultats » (p. 179). C'est pourquoi, en examinant les résultats de l'enquête, je ne saurais prétendre qu'ils donnent une image exacte de l'usage des langues sur l'Internet, même dans les pays couverts par l'enquête. Ce que je dis, c'est que c'est le type d'utilisation des langues par ces étudiants dans ces établissements d'enseignement supérieur de ces pays particuliers. Etant donné leur statut dans leurs pays d'origine et la probabilité qu'ils feront partie des élites, il est peut-être justifié d'extrapoler à partir de leurs comportements pour suggérer des tendances dans ces groupes.

## 1.2 Compétences linguistiques indiquées

Il était demandé aux participants quelles langues ils connaissaient suffisamment bien pour les utiliser sur l'Internet, et les résultats sont assez surprenants. J'examinerai d'abord les sous-échantillons pris individuellement avant d'essayer de faire des comparaisons portant sur l'ensemble de l'échantillon. Dans le groupe des étudiants italiens, 40 des 55 enquêtés ont indiqué qu'ils peuvent utiliser deux langues sur l'Internet. Ainsi, la majorité de ces étudiants (environ 72%) ont affirmé être des utilisateurs bilingues de l'Internet. De plus, un quart des étudiants italiens (13/55) ont indiqué une

troisième langue qu'ils pouvaient utiliser sur l'Internet, mais trois seulement pouvaient utiliser une quatrième langue. Les langues mentionnées sont indiquées dans la Figure 1 :

**Figure 1 :** Compétences linguistiques indiquées dans l'échantillon italien



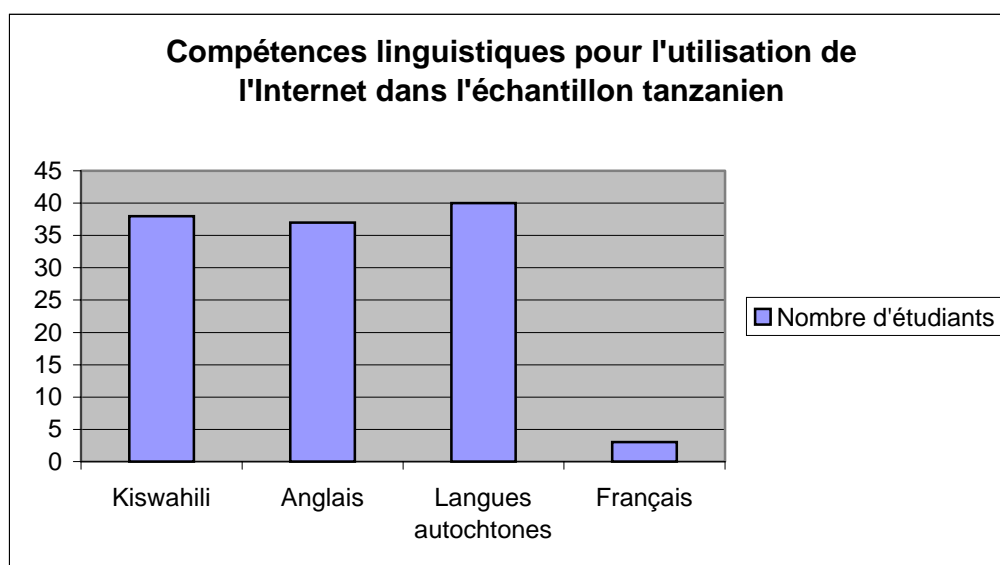
L'anglais est clairement la deuxième langue préférée pour l'utilisation sur l'Internet dans cet échantillon, 75% des étudiants l'indiquant comme leur deuxième langue principale à cet effet (30/40, soit 75%). Toutefois, si l'on considère que tous ces étudiants suivent des cours d'anglais à l'université, il est intéressant de noter que plus d'un tiers (20/55) soit ne se jugeaient pas suffisamment compétents pour utiliser l'anglais sur l'Internet soit ne manifestaient pas le désir ou le besoin de l'utiliser sur l'Internet. La troisième langue la plus importante pour l'utilisation sur l'Internet, le français, a été indiquée par 30% des étudiants (17/55).

Après avoir considéré l'Italie, pays relativement homogène sur le plan linguistique, j'examinerai maintenant la Tanzanie, où il y a environ 137 langues<sup>2</sup> dont 135 seraient effectivement en usage. Le kiswahili, langue nationale, est la langue de grande communication dans le pays lui-même et avec ses voisins d'Afrique de l'Est. Dans les zones rurales, de nombreuses langues autochtones locales coexistent avec le kiswahili dans une relation diglossique. L'anglais a été conservé comme la langue de l'enseignement secondaire et supérieur et elle est l'une des langues de communication internationale des Tanzaniens. Il n'est donc peut-être pas surprenant que l'anglais soit cité en premier sur la liste des langues qui ont des chances d'être utilisées sur l'Internet par la majorité des enquêtés tanzaniens (53% - 20/38). La deuxième langue la plus importante est le kiswahili, cité par près de 37% des étudiants (14/38). Il est intéressant de noter que la situation s'inverse pratiquement en ce qui concerne la deuxième langue préférée aux fins de l'utilisation sur l'Internet, 63% des étudiants indiquant le kiswahili et 32% l'anglais. Comme on pouvait s'y attendre dans une société multilingue, tous les étudiants se sentaient capables d'utiliser au moins trois langues sur l'Internet. Cependant, ce qui est intéressant, c'est que le domaine n'est pas considéré comme exclusif : ce ne sont pas seulement la langue nationale officielle (le kiswahili) ou la langue internationale que privilégie l'éducation

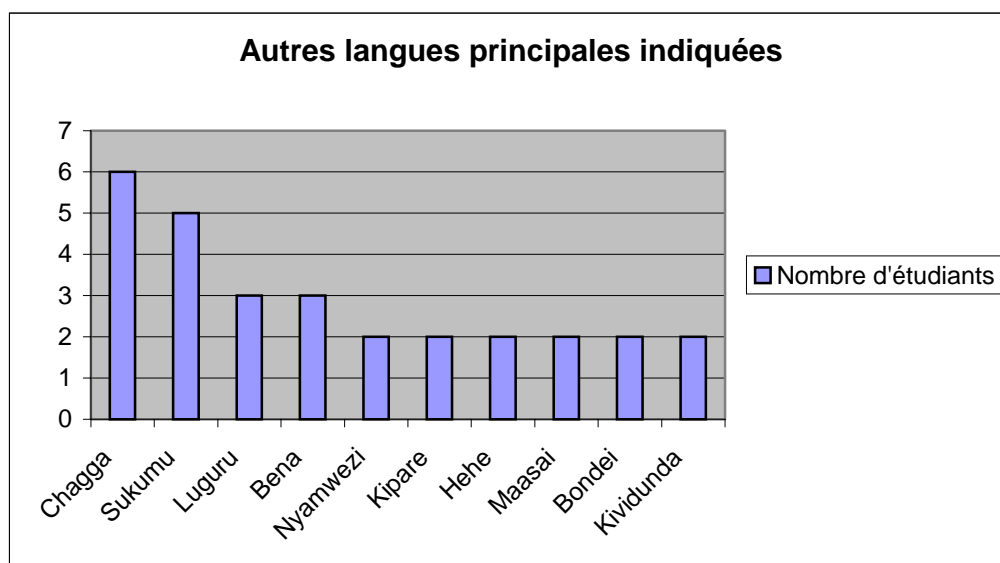
<sup>2</sup> Comme dans toutes les données de ce genre, il y a des discordances dues aux difficultés de définition des langues apparentées comme langues distinctes ou variétés dialectales.

(l'anglais) que les enquêtés affirment pouvoir utiliser disponibles sur l'Internet, mais aussi toute une série de langues locales, autochtones (indiquées dans la Figure 2). L'anglais est la langue dominante de compétence pour l'Internet. L'échantillon tanzanien était aussi plus divers en termes de disciplines étudiées par les enquêtés. Beaucoup étudiaient en vue des examens de fin du secondaire, tandis que d'autres étudiaient pour des diplômes d'agronomie et des matières connexes dans la principale université agronomique nationale.

**Figure 2 :** Compétences linguistiques indiquées par les enquêtés tanzaniens



**Figure 3 :** Autres langues principales indiquées par les enquêtés tanzaniens



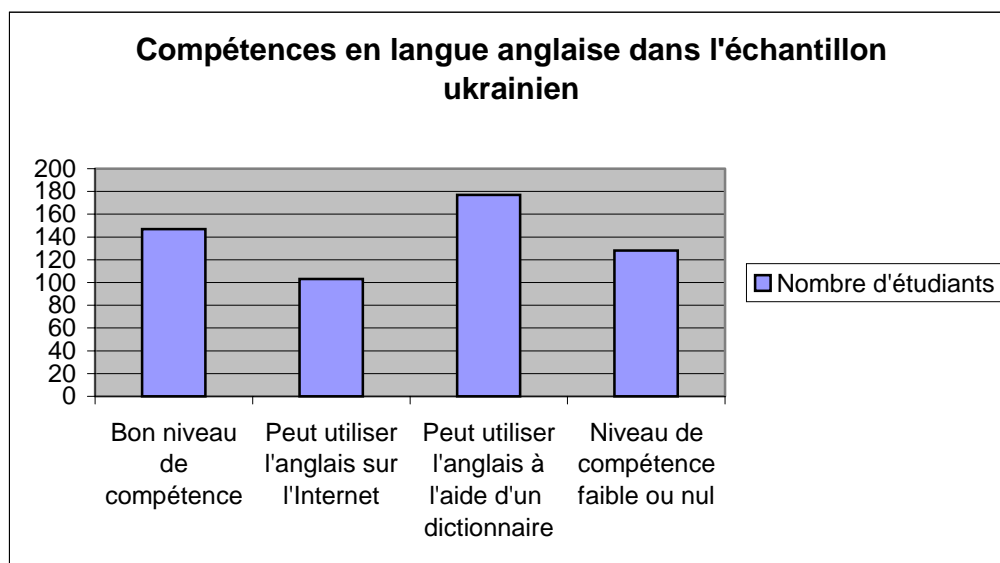
La Figure 3 donne le détail des autres langues principales indiquées par les enquêtés tanzaniens en réponse à cette question. Au total, les étudiants ont indiqué une compétence pour l'utilisation sur l'Internet dans 19 langues autochtones différentes, à l'exclusion du kiswahili. En l'occurrence, il était intéressant de voir comment cette compétence indiquée se compare à la pratique effective, puisque ces langues sont essentiellement utilisées pour la communication orale et certaines n'ont pas de forme écrite.

Dans l'échantillon omanais, tous les enquêtés ont indiqué l'arabe comme langue principale qu'ils se sentaient compétents pour utiliser sur l'Internet, tandis que la moitié ont indiqué l'anglais comme deuxième langue à cet effet (24/48). Aucune autre langue n'a été mentionnée comme pouvant être utilisée sur l'Internet. Tous les enquêtés de l'échantillon étudiaient diverses matières au niveau universitaire (par exemple les sciences, les arts, l'informatique). Les étudiants d'Oman étudient l'anglais durant environ 8 à 10 ans avant les études supérieures, mais ils sont généralement considérés comme ayant un niveau élémentaire faible, particulièrement à l'écrit. Cette situation est expliquée comme suit par la chargée de cours responsable de la distribution des questionnaires aux étudiants, Kathy O'Sullivan :

« L'anglais est censé être largement parlé, mais ce n'est pas la réalité. En dehors de Mascate, la capitale, très peu de gens sont capable de tenir une conversation. C'est une société conservatrice qui ne s'est ouverte à l'Internet que ces cinq dernières années. Les étudiants sont très réticents à utiliser l'anglais, sauf sur l'Internet. »

Les données ukrainiennes sur les compétences linguistiques pour l'utilisation de l'Internet ont été collectées différemment. Les étudiants ont été interrogés sur leur langue maternelle et sur leur aptitude en langue anglaise. 90% des étudiants de l'échantillon ukrainien ont indiqué l'ukrainien comme langue maternelle ; la deuxième langue la plus répandue était le russe (environ 5%), suivie du turkmène (environ 2%). Le faible niveau de compétence en russe indiqué par les locuteurs d'ukrainien est certainement intéressant, puisqu'il a été affirmé que « les Ukrainiens sont normalement plus ou moins bilingues » (Zhurzhenko, à paraître)<sup>3</sup>. L'échantillon ukrainien était aussi plus divers dans sa composition que les autres échantillons, comprenant des réponses d'un large éventail d'individus et de professions, dont des médecins, des artistes, des entrepreneurs, des juristes, des chômeurs et des personnes travaillant dans divers secteurs commerciaux, des employés des collectivités locales, des organisations non gouvernementales et des médias, ainsi que des étudiants. Cette diversité reflète peut-être le besoin que ressentent les Ukrainiens plus âgés d'acquérir une langue étrangère/langue de grande diffusion différente de celle qu'ils ont apprise à l'école. Les étudiants constituaient néanmoins le « groupe occupationnel » le plus important de l'échantillon (59%). Les autres groupes importants étaient les enseignants des écoles (13%), les universitaires (5%) et les bibliothécaires (4%). Les résultats de la Figure 4 ci-dessous montrent que 77% des membres de l'échantillon ukrainien estimaient avoir un niveau de compétence suffisant en anglais pour utiliser cette langue sur l'Internet, 26% estimant avoir un bon niveau de compétence.

<sup>3</sup> Zhurzhenko fait ensuite remarquer que le problème ici est que le fait d'affirmer parler le russe est considéré comme incompatible avec la revendication de la nationalité ukrainienne.

**Figure 4 :** Compétences en langue anglaise indiquées par les enquêtés ukrainiens

Il est important de noter que le groupe indonésien n'est peut-être pas représentatif. En Indonésie, les enfants sont éduqués en indonésien, et c'est le cas ici des enquêtés indonésiens. Tous les élèves du secondaire apprennent l'anglais dans un système très centralisé qui prescrit le même programme pour tous. L'échantillon était composé entièrement de lycéens qui apprennent tous l'anglais, comme on pouvait s'y attendre. Cependant, j'ai l'impression que les compétences et le niveau d'utilisation sur l'Internet qu'ils ont indiqués reflètent les efforts de leur enseignant enthousiaste plutôt que la situation type au Timor occidental, où ils vivent, ou celle qui prévaut dans la plupart des régions de l'Indonésie.

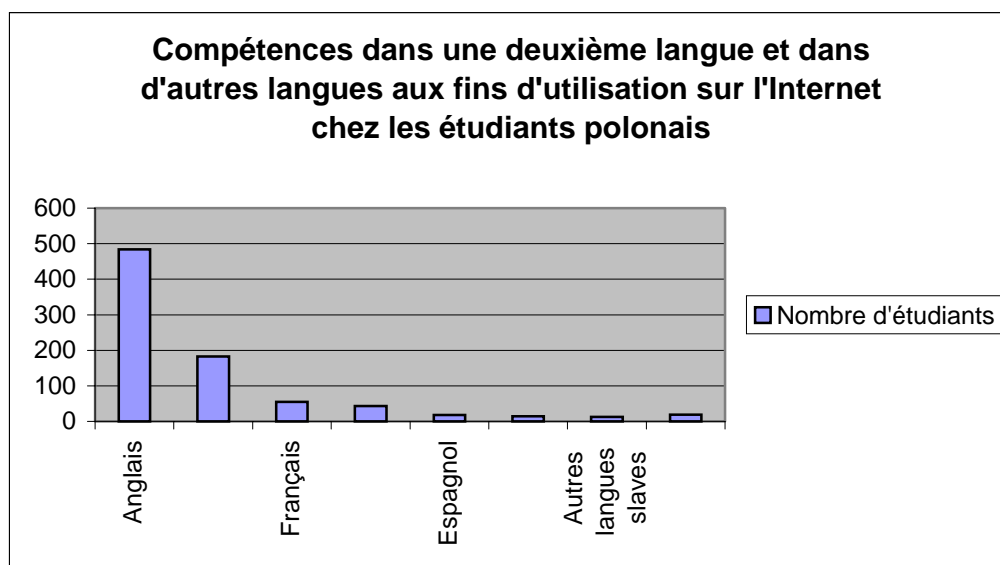
Tous les enquêtés ont indiqué le timorais comme leur première langue, l'indonésien comme leur deuxième langue et l'anglais comme leur troisième langue en termes de compétence aux fins de l'utilisation sur l'Internet. Cependant, comme dans le cas des enquêtés tanzaniens, il était intéressant d'observer l'utilisation effective des langues sur l'Internet, puisque la compétence en timorais ne signifie pas nécessairement l'aptitude à lire et écrire cette langue, et donc la possibilité de l'employer sur l'Internet.

Les enquêtés polonais étaient tous des étudiants de l'enseignement supérieur étudiant diverses disciplines, dont les principales étaient les langues appliquées (27%), la philologie anglaise (25%), les sciences de l'ingénieur (17%), la technologie de l'information (15%) et d'autres disciplines dont les transports maritimes, l'administration publique, l'éducation européenne et les transports. Comme on pouvait s'y attendre dans un pays très homogène sur le plan linguistique, 100% des étudiants ont indiqué le polonais comme leur première langue de compétence pour l'Internet. Près de 90% de ces étudiants ont affirmé être suffisamment compétents dans une deuxième langue pour pouvoir l'utiliser pour des recherches sur l'Internet et la rédaction de textes, et la langue dominante à cet effet était l'anglais, 88% des enquêtés le mentionnant comme leur deuxième langue de compétence pour l'Internet. La langue mentionnée le plus souvent parmi les autres langues était l'allemand, cité seulement par sept enquêtés, tandis que le russe, qui jusqu'à la fin des années 80 était la deuxième langue principale promue dans ce pays, n'était mentionné que par quatre enquêtés ! Également intéressante à cet égard est l'absence du français en tant que langue de compétence pour l'utilisation sur l'Internet, considérant les liens culturels étroits ayant existé entre les deux pays et la position particulière de la Pologne revendiquée par certains dans le mouvement de la francophonie. La

domination de l'anglais ici, au détriment des autres langues slaves et de langues internationales alternatives comme le français, est assez surprenante.

Près de la moitié (48%) des étudiants de l'échantillon polonais affirmaient être capables d'utiliser une troisième langue sur l'Internet, cette troisième langue étant le plus souvent l'allemand, choisi par 75% de ces étudiants. Le français vient ensuite, suivi du russe. Certains membres du groupe affichaient un cosmopolitisme d'Europe centrale, citant diverses langues comme deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième langues utilisables aux fins de l'Internet. Les détails sont fournis dans la Figure 5 ci-après :

**Figure 5 :** Compétences indiquées dans une deuxième langue et dans d'autres langues par les enquêtés polonais



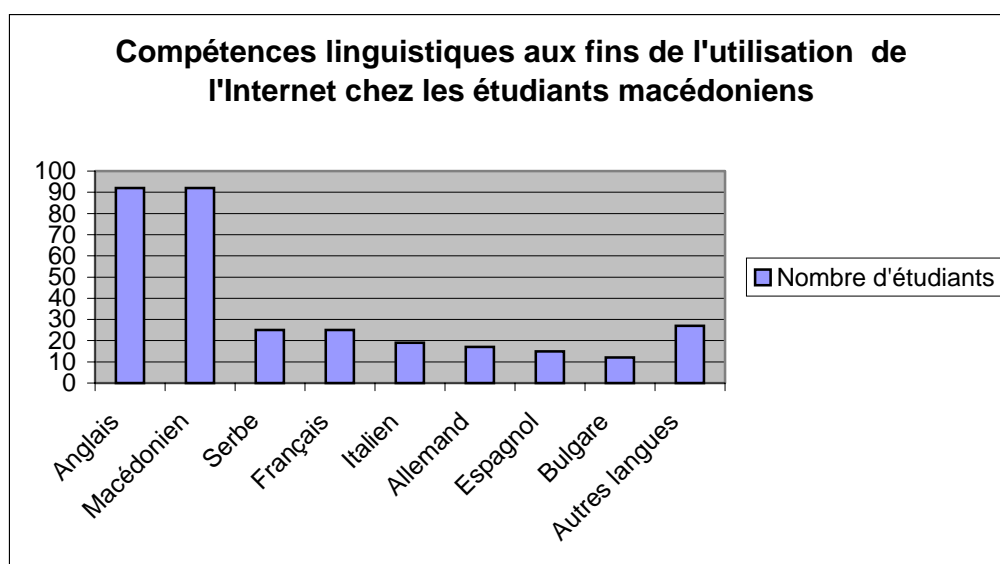
(sous la figure) Anglais Allemand Français Russe Espagnol Italien Autres langues slaves Autres langues

La langue officielle de la Macédoine est le macédonien, tandis que l'albanais est la deuxième langue officielle dans les régions où 20% ou plus de la population locale est d'origine ethnique albanaise. Les Turcs, les Rom et les Serbes constituent des groupes linguistiques minoritaires relativement importants dans le pays. Dona Kolar Panov, qui a collecté les données pour la Macédoine, indique que le fait de parler l'anglais comme deuxième langue est une caractéristique des jeunes.

L'échantillon macédonien comprenait des étudiants cherchant à obtenir des diplômes dans différentes disciplines telles que les sciences humaines (24%), les sciences (34%), l'économie/les affaires (15%), l'ingénierie (14%), la pharmacie (10%), entre autres. Il est intéressant de noter que 100% des étudiants interrogés ont indiqué l'anglais comme leur première langue de compétence aux fins de l'utilisation de l'Internet, lui attribuant un rang plus élevé qu'à leur propre langue maternelle dans ce domaine. Il convient de souligner qu'aucun des enquêtés macédoniens n'étudiait l'anglais comme matière principale ; l'anglais était pour tous une matière secondaire ou supplémentaire.

Une raison évidente de cette affirmation pourrait être le manque de sources en macédonien sur l'Internet, ou la situation socio-linguistique de la langue macédonienne, qui s'est vu assigner dans la société un rôle qui exclut le domaine de l'Internet. On pourrait donc voir se créer une situation dans laquelle l'anglais est la langue qu'utilisent les étudiants macédoniens lorsqu'ils sont en ligne, leur langue maternelle ou la langue officielle étant peut-être jugée moins utile à cet effet. Tous les étudiants disent bien qu'ils pourraient utiliser le macédonien sur l'Internet, mais cette langue est citée dans tous les cas après l'anglais ou une autre langue dominante d'Europe occidentale comme le français ou l'allemand, comme leur deuxième, troisième ou quatrième langue à cet effet. Cette impression est renforcée par les deuxième langues citées par les enquêtés. Ici, le français est important (cité par 26% des membres de l'échantillon), suivi de l'allemand (15%). A mesure que l'on lit la liste, on voit apparaître la complexité de la région, vu qu'un nombre important d'étudiants font état d'une compétence en serbe (27%) et en bulgare (13%). Le chiffre pour l'albanais était de 7% et pour le croate de 5%, le slovène et le bosniaque n'étant cités respectivement que par un seul étudiant. En dehors de son rôle en tant que langue de grande diffusion, l'italien est la langue d'un voisin important, et de fait 22% des membres de l'échantillon affirmaient pouvoir utiliser cette langue sur l'Internet. Les détails concernant toutes les langues mentionnées comme utilisées sur l'Internet sont fournis dans la Figure 6.

**Figure 6 :** Compétences linguistiques indiquées par les enquêtés macédoniens



Quatre-vingts pour cent des étudiants français ont mentionné le français comme leur principale langue de compétence pour l'utilisation de l'Internet, 17% mentionnant l'anglais. Ce résultat est peut-être dû au biais scientifique de l'échantillon (une grande école d'ingénieurs réputée), qui signifie que les étudiants pourraient considérer l'anglais comme une langue dont ils ont besoin sur l'Internet pour accéder à des textes et des données de pointe. Bien entendu, en l'absence d'entretiens supplémentaires, il ne s'agit que d'une simple supposition. Ce résultat peut aussi être dû au caractère international de l'école, qui accueille un grand nombre d'étudiants européens et d'étudiants bénéficiant d'échanges internationaux. Ou bien il peut refléter une plus grande disposition à utiliser l'anglais sur l'Internet chez les Français les plus jeunes que dans certains des segments plus âgés de la population ou dans les élites officielles qui opposent une résistance farouche à la diffusion de l'anglais<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Pour une analyse de la loi de 1994, voir Ager (1999) ; Wright (2003).

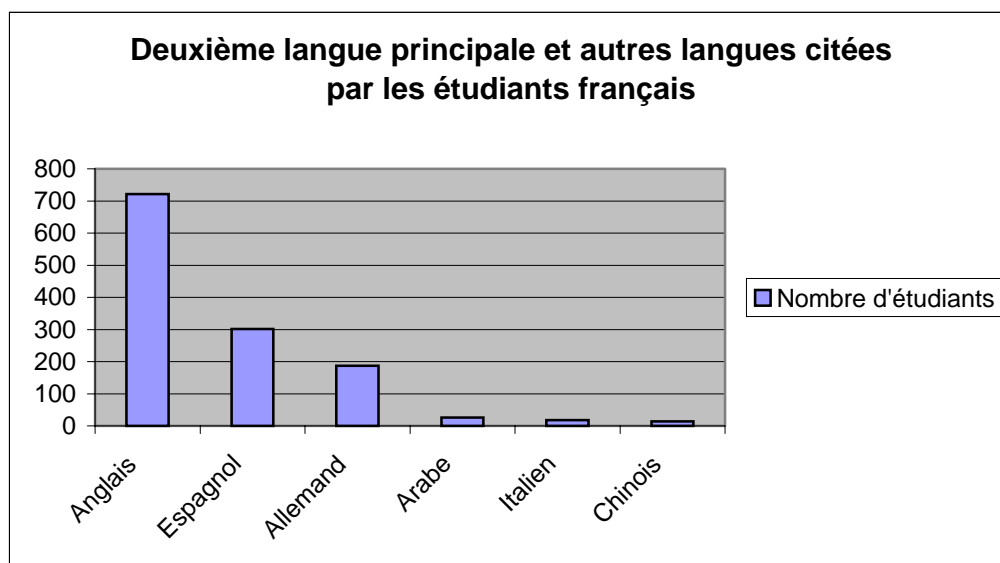
Les 3% restants de langues affirmées comme les mieux connues et utilisables sur l'Internet reflètent la réalité de la France en tant que pays multilingue d'immigration, ainsi que sa situation géographique en Europe. L'arabe, le chinois, le thaï, le vietnamien, le russe, l'espagnol et l'allemand ont tous été cités. La population étudiante de la France est loin d'être monolingue.

80% des membres de l'échantillon ont affirmé pouvoir utiliser une deuxième langue sur l'Internet. Il n'est sans doute pas surprenant que la principale langue citée ici ait été l'anglais, mentionné par 57% des membres de l'échantillon comme deuxième langue principale de compétence aux fins d'utilisation sur l'Internet. L'anglais est suivi de l'espagnol, mentionné par 11%, et de l'allemand, mentionné par 7% de ceux qui indiquent une deuxième langue utilisable sur l'Internet.

50% des étudiants français interrogés ont affirmé être capables d'utiliser convenablement une troisième langue pour des applications Internet. La troisième langue dominante citée était l'espagnol (cité par 46% de ceux indiquant une troisième langue), suivi de l'allemand (27%). Enfin, 52 enquêtés, soit 6% de l'échantillon, ont mentionné une compétence dans une quatrième langue qu'ils étaient capables d'utiliser sur l'Internet. Aucune langue n'était dominante à cet égard. Cependant, il est intéressant de noter que c'est la seule catégorie dans laquelle ont été mentionnées les langues régionales françaises (alsacien, basque et breton). Les langues autochtones régionales n'ont été mentionnées que par 6 enquêtés au total. Curieusement, aucun enquêté n'a cité l'occitan, bien que l'université se trouve au cœur de l'Occitanie.

L'héritage linguistique du colonialisme français est aussi mis en évidence par les résultats, 38 enquêtés mentionnant des compétences dans les langues des anciennes colonies aux fins d'utilisation sur l'Internet. La langue dominante ici est l'arabe, mais le vietnamien occupe aussi une place importante. Parmi les autres langues/dialectes figurent le malgache, le créole, le patois et le wolof. Les résultats d'ensemble pour les langues les plus fréquemment citées (autres que le français) sont donnés dans la Figure 7 ci-après :

**Figure 7 :** Compétences dans une deuxième langue principale et dans d'autres langues indiquées dans l'échantillon français

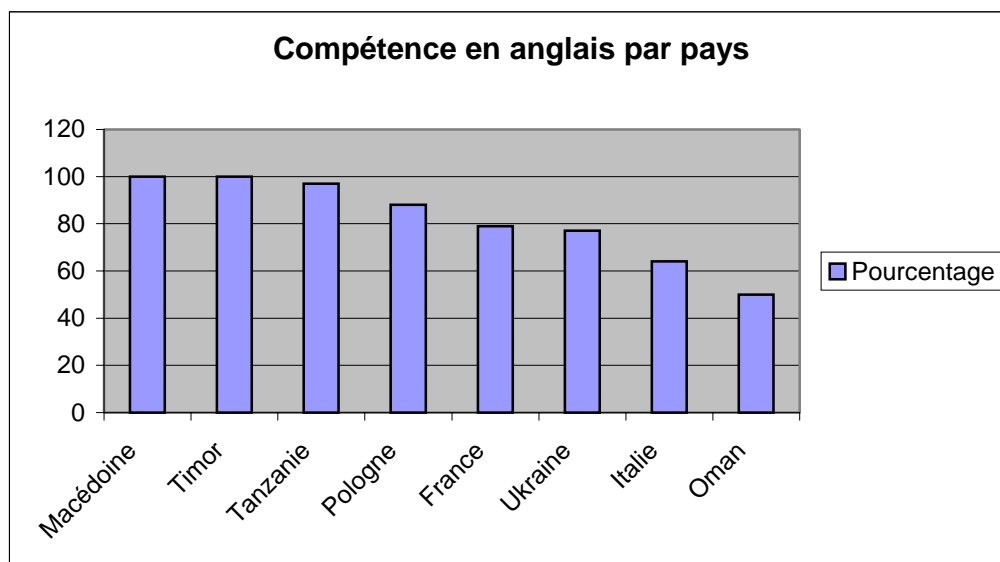




Si l'on considère maintenant l'ensemble de l'échantillon des 2267 questionnaires en ayant à l'esprit les mises en garde émises précédemment, les réponses à l'enquête révèlent que 85% des étudiants du secondaire et du supérieur interrogés dans huit pays de trois continents différents, dans aucun desquels l'anglais n'est la première langue de la population, affirment avoir une compétence suffisante en anglais pour l'utiliser sur l'Internet. Il semble que l'anglais reste une langue majeure de communication Internet, quoi qu'il arrive par ailleurs.

Une comparaison pays par pays fait apparaître un tableau intéressant (voir ci-après la Figure 8). Toutes les populations n'utilisent pas l'anglais dans les mêmes proportions. Le degré le plus bas de compétence indiquée en anglais aux fins d'utilisation sur l'Internet a été constaté dans l'échantillon omanais (50%). En revanche, tous les membres de l'échantillon macédonien estimaient avoir des compétences suffisantes en anglais pour pouvoir l'utiliser sur l'Internet. Il est intéressant de noter que les échantillons affichant la plus grande confiance en leur compétence en anglais se trouvent tous en Europe centrale ou du Sud-Est, en Afrique et en Asie, tandis que les deux populations d'Europe occidentale (en France et en Italie) indiquent des niveaux de compétence inférieurs. Cela reflète de nombreux facteurs, dont les plus importants sont le niveau des investissements dans les sites Web dans la langue du pays et le statut des langues. Les enquêtés français comme italiens ont grandi dans des sociétés qui ont une longue histoire de promotion des langues nationales dans le groupe, et de nombreux locuteurs répugnent à abandonner tout domaine important à une autre langue. De plus, le français a encore de l'importance hors de France et d'Europe et il peut exister des possibilités de l'utiliser comme *lingua franca* transnationale en tant qu'élément supplémentaire du mélange. Le prestige et le statut de *lingua franca* peuvent aussi expliquer le faible niveau de compétence de l'échantillon omanais, étant donné l'importance internationale de l'arabe. Bien entendu, une raison majeure de cette situation est le fait que les sources Internet sont plus aisément disponibles pour les « grandes » langues, tandis que les locuteurs appartenant à des groupes restreints (comme les Macédoniens) ou à des Etats pauvres (comme les Tanzaniens) doivent être prêts à se montrer plus flexibles sur le plan linguistique s'ils veulent exploiter pleinement l'Internet et ses applications.

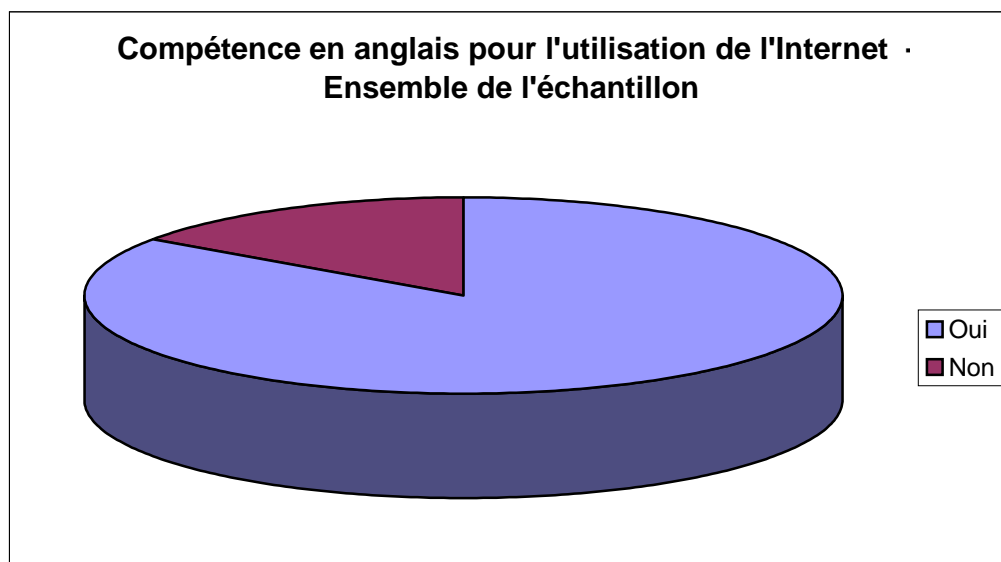
**Figure 8 :** Compétence indiquée en anglais par pays



Ce qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on évalue et compare la compétence en anglais aux fins de l'utilisation de l'Internet, c'est qu'il s'agit d'une compétence que s'attribuent les enquêtés. Le problème est donc qu'on s'appuie sur l'autoévaluation de l'enquêté, qui est fondée sur des facteurs individuels ainsi que sur des facteurs socialement et culturellement déterminés. Ainsi, les différences entre ceux qui s'attribuent une compétence minimale et ceux qui revendiquent de bonnes aptitudes

linguistiques peut être due simplement au fait que la personne qui s'attribue une compétence minimale est moins sûre d'elle ou utilise des critères plus rigoureux que la personne qui s'attribue des compétences linguistiques supérieures. De plus, s'agissant des facteurs culturels, il est juste de dire que différents locuteurs jugent différemment la compétence dans une autre langue. Les locuteurs des grandes langues ayant une forme prestigieuse standardisée peuvent avoir internalisé une attitude vis-à-vis de la langue, ce qui signifie qu'ils ne prétendent être compétents que s'ils ont parvenus à une maîtrise proche de celle des individus dont c'est la langue maternelle. En revanche, il se peut que des personnes venant d'un contexte multiculturel et multilingue fluide se disent plus aisément compétentes parce que c'est comme cela que fonctionne la société dans laquelle elles se trouvent (cf. Wright, 2003). Cela rend potentiellement très intéressante la partie suivante de l'analyse, en ce que les affirmations et les perceptions concernant la compétence linguistique sont corrélées avec les comportements dont il est rendu compte.

**Figure 9 :** Compétence indiquée en anglais pour tous les échantillons



### 1.3 Sessions Internet et langues utilisées

Il était demandé aux enquêtés de noter leur utilisation de l'Internet sur dix sessions, d'indiquer quelles avaient été leurs activités durant ces sessions et de dire quelle(s) langue(s) ils avaient employée(s) durant ces sessions.

Les membres de l'échantillon indonésien ont fait état de 113 sessions d'une durée de 15 à 180 minutes. La durée médiane d'une session était de 60 minutes et la moyenne simple par session était de 70 minutes. Le courrier électronique était la raison la plus courante d'une session Internet (44/113), suivi de la recherche d'informations sur l'actualité (24/113), des nouvelles sportives et des informations sur les loisirs (22/113). Sur les 113 sessions, 89 auraient été en anglais et 15 en

indonésien. Neuf sessions ont été qualifiées de « bilingues »<sup>5</sup>, à savoir cinq sessions principalement en anglais avec utilisation secondaire de l'indonésien – en relation avec la formation à l'Internet – et trois sessions principalement en indonésien avec utilisation secondaire de l'anglais dans deux cas et du japonais dans un cas – en relation avec le courrier électronique. Si l'on se rappelle que tous ces étudiants ont cité le timorais comme première langue de compétence pour l'utilisation de l'Internet, il est intéressant de noter qu'aucune des sessions indiquées ne s'est tenue dans cette langue, pas même pour les sessions de courrier électronique. Cependant, comme on l'a noté précédemment, le timorais est principalement une langue parlée pour ces étudiants et il est donc improbable qu'il soit utilisé dans un contexte Internet. Les affirmations des étudiants se rapportaient peut-être plus à la compétence linguistique globale qu'au domaine de l'Internet. Toutefois, les affirmations de compétence en anglais sont effectivement corrélées avec l'utilisation. L'anglais est ici très dominant dans pratiquement toutes les activités, et il est indiqué comme utilisé dans 84% des sessions (95/113), l'indonésien n'étant employé que pour certains courriels (quoique la majorité continuent d'être en anglais) et pour les informations sur le sport et les loisirs<sup>6</sup>. Cependant, lorsque les étudiants veulent s'informer sur l'actualité, ils utilisent exclusivement des sources en anglais. De fait, beaucoup ont évoqué une session durant laquelle ils ont cherché des informations sur les attentats de Bali, et dans chaque cas ils ont choisi une source en langue anglaise. Cela est intéressant car les étudiants appartiennent à un grand groupe linguistique, à savoir l'indonésien, qui compte plus de 200 millions de locuteurs et qui, à la lumière de ce que j'ai dit plus haut, devrait faire partie de la catégorie des « grandes » langues de plus en plus présentes sur l'Internet. Cependant, l'Indonésie en est encore aux premières phases de l'utilisation de la langue pour des sites Internet. A plus long terme, il sera peut-être moins besoin d'utiliser l'anglais, avec la multiplication des sites en indonésien/malais.

Les enquêtés macédoniens ont fait état de 302 sessions Internet. Nombre des sessions avaient plusieurs objets et elles ont donc été classées par objet principal. L'objet principal de 98 des sessions était la recherche à des fins académiques ; ensuite, le courrier électronique était indiqué comme activité principale de 78 sessions, tandis que dans 61 sessions le motif invoqué pour se mettre en ligne était lié aux loisirs. L'obtention d'informations (hors du domaine des études) était l'objectif principal de 52 sessions, tandis que le chat (dans le contexte de salons de discussion) était l'objet principal de 8 sessions seulement. Si l'on considère l'ensemble des objectifs, le courrier électronique est clairement l'utilisation dominante, indiqué dans 78% des sessions (235/302). Il est suivi par la recherche à des fins académiques, mentionnée dans 98 sessions sur 302 (lorsqu'elle était mentionnée, c'était toujours comme le motif principal de la session Internet). Ensuite, les autres motifs les plus courants de l'utilisation de l'Internet étaient liés aux loisirs (84/302 soit 28% des sessions), à la recherche de nouvelles et d'informations non académiques (75/302 soit 25% des sessions) et au chat (24/302 soit 8% des sessions). 176 soit 58% des sessions étaient en anglais seulement. Fait intéressant, ces sessions étaient majoritairement à plusieurs objets, et pas simplement liées aux intérêts académiques, incluant des objets aussi divers que le courrier électronique, le chat, les loisirs, l'obtention d'informations, etc. 80 autres sessions étaient bilingues ou multilingues, l'anglais étant indiqué comme la langue principale de la session. La combinaison la plus courante était une session associant l'anglais comme langue principale au macédonien comme deuxième langue (45/75 soit 60%). Les résultats présentaient aussi les combinaisons suivantes : anglais et serbe (7/75) ; anglais, macédonien et serbe (7/75) ; anglais, macédonien et albanais (3/75) ; anglais, macédonien et italien (3/75) ; anglais et italien (3/75). Sur le total des 302 sessions, 21 étaient uniquement en macédonien, tandis que dans 19 autres sessions bilingues ou multilingues le macédonien était indiqué comme la langue principale. Ici, les combinaisons les plus fréquentes étaient les suivantes : macédonien avec l'anglais comme langue subsidiaire (10/19) et macédonien comme langue principale avec l'anglais et l'allemand utilisés comme langues supplémentaires (6/19). Une session seulement s'est déroulée uniquement en serbe, tandis qu'il a été fait état de deux sessions en turc uniquement, et de quatre en allemand uniquement. La pratique enregistrée pour ce groupe semblerait confirmer les affirmations des enquêtés concernant

<sup>5</sup> J'utilise ce terme pour indiquer une session durant laquelle deux langues ont été utilisées.

<sup>6</sup> Dans chaque cas, le comportement en matière d'utilisation – en termes d'applications, de moment, de langue, etc. – a été indiqué comme dans la norme.

leurs compétences linguistiques : tous les enquêtés ont indiqué l'anglais comme leur principale langue de compétence aux fins de l'utilisation sur l'Internet – de préférence au macédonien – et l'anglais l'emporte effectivement sur le macédonien, étant utilisé dans 84 contre 13% des sessions Internet indiquées par cette cohorte.

Les enquêtés polonais ont fait état de 4265 sessions Internet d'une durée d'une minute à 1200 minutes et/ou ce qui était qualifié d'utilisation « non-stop » durant une journée entière. Cependant, la durée médiane d'une session était de 60 minutes, chiffre comparable à celui des autres échantillons. 742 sessions sur 4265, soit 17%, étaient exclusivement à des fins académiques, par exemple des recherches pour un exposé ou un projet. 701 (16%) étaient exclusivement à des fins de loisirs ; 223, soit 5%, servaient uniquement à obtenir des nouvelles et des informations non académiques ; 692, soit 16%, étaient consacrées exclusivement au courrier électronique ; 134, soit 3%, ne concernaient que des chats et des groupes de discussion, tandis que seulement 69 (environ 2%) avaient pour seul objectif des achats en ligne. Les 701 sessions restantes ont été indiquées comme à objectifs multiples.

351 sessions sur 4265, soit 8%, ont été indiquées comme trilingues, le polonais, l'anglais et l'allemand étant la combinaison la plus fréquente (mentionnée dans 170/351 soit 48% des sessions trilingues). D'autre part, 1365 sessions sur 4265, soit 32%, ont été indiquées comme bilingues, le polonais et l'anglais constituant de loin la combinaison la plus courante (mentionnée dans 1122/1365 soit 82% des sessions bilingues). Les 60% de sessions restantes étaient monolingues, dominées, ce qui n'est guère surprenant, par le polonais, mais pas de manière écrasante (mentionné dans 59% des sessions monolingues). L'anglais était la langue utilisée dans 538/3449 soit 16% de ces sessions monolingues, et il est intéressant de noter que ces sessions impliquaient toutes les activités principales sur l'Internet, y compris notamment le courrier électronique. En termes d'utilisation globale des langues sur l'Internet, le polonais domine, mentionné dans 3566/4265 soit 84% des sessions enregistrées, tandis que son rival le plus proche, l'anglais, a été utilisé dans 2080/4265 soit 49% des sessions. L'allemand est ensuite la langue la plus utilisée, mentionnée dans 8% des sessions, devançant le français qui n'était utilisé que dans 3% des sessions et devançant lui-même de peu le russe, précédemment la première langue étrangère en Pologne mais qui n'est présent que dans 2% des sessions notées. La corrélation de cette utilisation effective avec les compétences linguistiques indiquées par les enquêtés montre que les étudiants polonais n'utilisaient pas leur éventail de langues autant qu'on aurait pu le prévoir sur la base des compétences annoncées. Alors que 88% des étudiants polonais affirmaient connaître suffisamment bien l'anglais pour pouvoir l'utiliser sur l'Internet, cela n'est pas totalement reflété dans leurs pratiques, puisque 49% seulement des sessions notées utilisaient l'anglais. De même, alors que 33% des étudiants indiquaient une compétence en allemand, celui-ci n'était présent que dans 8% des sessions notées. Ainsi, dans le cas de la Pologne également, il semble qu'il y ait une disparité entre les langues apparemment utilisables sur l'Internet et la langue effectivement utilisée pour les recherches et l'interaction.

Dans l'échantillon italien, il a été fait état de 474 sessions Internet d'une durée de une ou deux minutes à 300 minutes. Cependant, la durée médiane, soit 25 minutes, était nettement plus courte que pour les échantillons polonais et macédonien, ce qui est confirmé par la moyenne simple de la durée des sessions Internet des étudiants italiens – 36 minutes. Comme les membres des autres échantillons, les enquêtés italiens avaient davantage tendance à utiliser l'Internet pour des travaux académiques comme la recherche et la préparation de cours et de dissertations. Tel était l'objet exclusif de 98 des 474 sessions (21%), mentionné en outre – généralement comme l'objet principal – dans 123 des sessions à objectifs multiples. Ainsi le travail académique est une motivation pour se mettre en ligne dans 47% des sessions notées par les enquêtés italiens. L'obtention de nouvelles et d'informations non liées aux études représentait 10% des sessions notées, tandis que les achats en ligne étaient la motivation exclusive dans seulement 7 sessions (1% des sessions) et une des motivations dans 15% des sessions à objectifs multiples. Au total, les membres de l'échantillon italien n'ont utilisé l'Internet à des fins de loisirs que dans 5% des sessions notées. Les autres échantillons ont fait état d'une plus grande

utilisation de l'Internet pour les loisirs et les informations sur les loisirs. Le courrier électronique était de loin l'activité dominante sur l'Internet – mentionné dans 90/474 soit 19% des sessions – et l'unique motivation pour se mettre en ligne dans 78/474 soit 16% des sessions. Seulement 4% des sessions, soit 20/474, étaient indiquées comme uniquement en anglais, tandis que le français, avec 22 sessions, représentait un nombre légèrement supérieur de sessions monolingues. L'italien est absolument dominant en tant que langue de l'Internet dans l'échantillon, avec 433 (soit 91%) des sessions totalement ou principalement en italien. 75 sessions (15%) étaient bilingues, la combinaison la plus fréquente étant l'italien et l'anglais (55/75), suivie de l'italien et l'albanais (10/75), tandis que huit sessions seulement (environ 2%) étaient trilingues, la combinaison de loin la plus fréquente ici étant l'italien, le français et l'anglais. L'anglais était la deuxième langue la plus souvent utilisée sur l'Internet, mentionnée dans 59/83 soit 71% des sessions bilingues ou trilingues. Tous les étudiants italiens ont fait observer que leur utilisation de l'Internet en termes de durée, d'applications, de langues, etc., était dans la norme. Si l'on compare la pratique effective aux compétences linguistiques annoncées, il semble qu'il n'y ait guère de corrélation entre les deux. Par exemple, dans le cas de l'anglais, alors que 70% des membres de l'échantillon (35/55) avaient indiqué connaître l'anglais, cette langue n'était utilisée que dans 17% des sessions notées. De même, alors qu'un tiers des enquêtés italiens affirmaient connaître le français, cette langue n'était présente que dans 5% des sessions notées par le groupe. La conclusion est donc que bien que la cohorte italienne ait fait état de compétences dans d'autres langues que l'italien, la langue préférée pour l'utilisation de l'Internet semblerait être avant tout l'italien.

La durée des sessions Internet des membres de l'échantillon omanais allait de 15 à 180 minutes, la durée médiane étant de 60 minutes et la moyenne simple de 84 minutes. Ainsi, les profils d'utilisation étaient comparables à ceux des étudiants polonais, macédoniens et indonésiens. L'arabe était indiqué comme la langue principale de toutes ces sessions et il était la seule langue utilisée dans 73% des cas (mentionné par 35 des 48 étudiants pour toutes leurs sessions Internet). Parmi les 27% de sessions bilingues, toutes sauf une consistaient en une combinaison d'arabe et d'anglais. Toutefois, malgré ces sessions en arabe et anglais, il était évident que l'anglais ne jouait qu'un rôle subsidiaire dans les utilisations de l'Internet par ces étudiants (il était employé par 25% des étudiants).

L'arabe prédomine dans tous les domaines d'utilisation de l'Internet. Toutes les sessions à l'exception de trois avaient des objectifs multiples, le courrier électronique étant la principale raison de se mettre en ligne, mentionnée par 80% des étudiants en relation avec leurs sessions en ligne (38 étudiants sur 48). Le deuxième objet le plus courant des sessions Internet était le travail académique, cité par 56% des étudiants (27/48), suivi de près par la catégorie des loisirs, citée par 52% des étudiants (25/48). L'obtention de nouvelles et d'informations était citée comme motif des sessions notées par 42% des étudiants (20/48), tandis que les sessions consacrées au chat et à la discussion étaient moins nombreuses (citées par 29% des étudiants, soit 13/48), et aucun enquêté omanais n'a indiqué les achats comme raison de se mettre en ligne.

Pour ce qui est de la corrélation entre la compétence en anglais annoncée et la pratique effective, nous pouvons constater qu'alors que 50% des étudiants affirmaient connaître suffisamment l'anglais pour pouvoir l'utiliser sur l'Internet, en pratique, seulement 25% des sessions notées pour cet échantillon impliquaient l'utilisation effective de l'anglais. Cependant, bien que nous puissions conclure qu'en termes de pratique de l'Internet, l'arabe est la langue préférée de ce groupe, il convient de noter qu'après les enquêtés tanzaniens, ce groupe est le plus bilingue dans ses pratiques Internet, avec 27% de sessions bilingues.

Comme il a déjà été dit, un des problèmes que pose une enquête internationale utilisant un échantillonnage de commodité est que les instructions sont souvent différentes. On en trouve un exemple dans le fait que les membres de l'échantillon ukrainien n'ont pas indiqué le nombre des

sessions, leur durée, leur objet ou la(les) langue(s) utilisée(s), de telle sorte qu'il n'est malheureusement pas possible de comparer les données sur ces points à partir de cet échantillon. Tous les enquêtés se sont contentés d'indiquer s'ils utilisaient l'Internet pour le courrier électronique, pour obtenir des informations et pour discuter.

Les enquêtés tanzaniens ont fait état de 381 sessions Internet, d'une durée de 15 à 180 minutes. La durée médiane d'une session était de 60 minutes et la moyenne simple de 56 minutes. Environ la moitié des sessions étaient consacrées à un objet unique tandis que les autres avaient plusieurs objectifs. Le courrier électronique représentait à lui seul 124 sessions sur 381 (32%) et il était mentionné dans toutes les sessions à plusieurs objectifs. Le courrier électronique est donc de loin l'application la plus habituelle, étant utilisé dans 84% des sessions notées par les membres de l'échantillon tanzanien. La deuxième application la plus fréquente était l'obtention de nouvelles et d'informations, qui faisait partie de 147 (39%) des 381 sessions notées, essentiellement dans le contexte de sessions à objectifs multiples. Le travail académique n'était pas une application Internet aussi importante pour cet échantillon que pour d'autres, ne faisant partie que de 74 sessions sur 381, soit 20%, et il n'était l'objet exclusif que de 16 sessions. Cette catégorie était suivie des loisirs, mentionnés dans 14% des sessions (54/381). Les chats et les groupes de discussion constituaient de loin la catégorie la plus restreinte, ne faisant partie que de 20 sessions sur 381, soit 5%, tandis que les achats en ligne ne figuraient pas dans ces données. L'anglais était indiqué comme la langue principale ou unique dans 90% des sessions Internet (342/381), les 10% restantes étant soit uniquement en kiswahili soit bilingues avec le kiswahili pour langue principale. La grande majorité des sessions dans lesquelles l'anglais était indiqué comme langue principale étaient bilingues, le kiswahili étant mentionné comme la deuxième langue utilisée dans 73% des sessions notées (278/381). L'anglais était cité dans 345 sessions sur 381, soit 90%, tandis que le kiswahili était cité dans 82% des sessions. Le comportement de ces enquêtés sur l'Internet peut donc être décrit comme bilingue ; cependant, le rôle de l'anglais dans toutes les applications de l'Internet, y compris le courrier électronique, paraît marginalement prédominant, les résultats montrant presque deux fois plus de sessions monolingues en anglais (67/381 soit 18%) que de sessions monolingues en kiswahili (34/381 soit 9%). Dans le cas de l'échantillon tanzanien, la compétence annoncée en anglais et en kiswahili est étroitement corrélée avec l'utilisation effective.

Pour l'échantillon français, 4806 sessions Internet ont été enregistrées, d'une durée d'une à 600 minutes. Chose intéressante, la durée médiane des sessions – 30 minutes – est comparable aux résultats du seul autre pays d'Europe occidentale couvert par l'enquête, l'Italie, et la moyenne simple de la durée d'une session – 41 minutes – était aussi plus proche que celle de l'Italie que de celles des autres pays de l'enquête, où les médianes et les moyennes simples étaient nettement plus élevées. 897, soit 19%, de ces sessions étaient bilingues, la combinaison la plus courante étant le français comme langue principale et l'anglais comme deuxième langue ou langue subsidiaire dans l'utilisation de l'Internet (665/897 soit 74%). La deuxième combinaison la plus fréquente était l'anglais comme langue principale et le français comme langue subsidiaire, ces sessions représentant 141 soit 16% des sessions bilingues. L'anglais était la deuxième langue principale utilisée dans les sessions bilingues, étant mentionné dans 678 sur 897 sessions bilingues, soit 76%. Le français est néanmoins encore dominant dans l'utilisation de l'Internet : il est la langue principale dans 4135 sessions, soit 86% du total, et il est la langue unique dans 3450 des sessions monolingues (72%). Son plus proche concurrent, l'anglais, était utilisé dans 1381 sessions, soit 29% du total. Les autres langues importantes en termes d'utilisation sur l'Internet étaient le chinois (68/4806 soit 1%), l'espagnol (73/406 soit 1,5%), le vietnamien, l'italien, l'arabe, le thaï, l'allemand, le néerlandais (toutes ces langues représentant moins de 1% des sessions). Presque tous les étudiants français ont fait observer que leur utilisation de l'Internet en termes de durée, d'applications, de langues, etc. était dans la norme. Lorsqu'on compare l'utilisation effective de l'Internet à la compétence annoncée par les enquêtés en anglais, il semble que l'aptitude à utiliser l'anglais ne signifie pas qu'il est effectivement utilisé par la cohorte française dans les sessions Internet. Alors que 80% des membres de l'échantillon français affirmaient connaître suffisamment l'anglais pour l'utiliser sur l'Internet, l'anglais n'était la langue

unique que de 29% des sessions Internet notées par l'échantillon. Par conséquent, soit les enquêtés peuvent employer l'anglais mais n'ont pas besoin de le faire ou choisissent de ne pas le faire, soit leur compétence est telle qu'ils préfèrent utiliser le français chaque fois qu'ils peuvent, car ils le manient plus facilement.

Si l'on prend l'ensemble de l'échantillon et que l'on considère l'utilisation effective des langues telle qu'elle a été indiquée par les enquêtés, là encore en ayant à l'esprit les mises en garde énoncées, il est possible de formuler les conclusions suivantes. La compétence revendiquée en anglais n'a pas vraiment de corrélation étroite avec l'utilisation effective de cette langue sur l'Internet, sauf dans les cas des cohortes tanzanienne, macédonienne et indonésienne, comme on peut le voir dans le Tableau 4.

**Tableau 4:** Comparaison entre la compétence revendiquée en anglais et l'utilisation effective de cette langue.

<b>Pays</b>	<b>Compétence revendiquée en anglais, en pourcentage de l'échantillon</b>	<b>Pourcentage de sessions notées en anglais</b>
France	80%	29%
Italie	70%	17%
Macédoine	100%	84%
Oman	50%	25%
Pologne	88%	49%
Tanzanie	97%	90%
Indonésie	100%	84%

Si l'on considère ensuite les langues nationales ou officielles de ces pays et leur utilisation indiquée sur l'Internet, en la comparant à celle de l'anglais, on peut constater le profil suivant :

**Tableau 5:** Utilisation indiquée de la langue nationale/officielle sur l'Internet.

<b>Pays</b>	<b>Pourcentage des sessions indiquées en langue nationale</b>	<b>Pourcentage des sessions indiquées en anglais</b>
France	86% (français)	29%
Italie	91% (italien)	17%
Macédoine	13% (macédonien)	84%
Oman	100% (arabe)	25%
Pologne	84% (polonais)	49%
Tanzanie	82% (kiswahili)	90%
Indonésie	19% (indonésien)	84%

Ce qui apparaît ici, c'est que l'affirmation selon laquelle l'anglais est la langue qui domine dans l'utilisation de l'Internet, à l'exclusion des autres langues, n'est pas confirmée dans tous les cas. Là où

les enquêtés faisaient partie de groupes linguistiques ayant un grand nombre de locuteurs et dont la langue est largement considérée comme prestigieuse, ils utilisaient davantage leur langue nationale que l'anglais. Cependant, dans le cas d'une « petite » langue nationale comme le macédonien, la « menace » de l'anglais est très claire. Il y a beaucoup plus d'activité sur l'Internet en anglais que dans la langue nationale, situation qui pourrait aisément se perpétuer. De même, en Tanzanie, l'anglais dépasse légèrement une langue internationale et de grande communication, le kiswahili. Commentant la domination de l'anglais dans l'éducation et sur l'Internet en Tanzanie, Safari Mafu, qui a collecté les données dans ce pays, a dit ceci :

L'utilisation de l'Internet donne à beaucoup de jeunes – en particulier aux élèves du secondaire et aux étudiants des établissements d'enseignement supérieur – un lieu où ils peuvent utiliser l'anglais qu'ils ont appris en classe.

On pourrait peut-être s'attendre, particulièrement pour les échantillons macédonien et tanzanien, à ce que l'anglais soit utilisé principalement pour la collecte d'informations, etc., tandis que les langues nationales seraient utilisées pour des types de communication plus familiers comme le courrier électronique. Si les données de l'échantillon tanzanien semblent indiquer qu'il en est bien ainsi, le kiswahili étant surtout utilisé pour le courrier électronique, les données ne paraissent pas le confirmer dans le cas de la Macédoine. Et même dans le cas de la Tanzanie, l'anglais est aussi utilisé dans les courriels. Si le cas de l'Indonésie est peut-être atypique, comme on l'a noté précédemment, la disposition de ce petit groupe à utiliser aussi largement l'anglais peut refléter le fait que l'indonésien est une seconde langue acquise dans le cadre scolaire et que la concurrence dans ce groupe est donc entre deux langues acquises, et non entre une seconde langue et la langue maternelle. C'est bien sûr le cas aussi pour de nombreux Tanzaniens.



## 2. Conclusions

Quelles conclusions provisoires peut-on tirer de ces données collectées auprès de 2267 personnes dans huit établissements d'enseignement supérieur de différents pays du monde entier ?

Premièrement, la compétence en anglais paraît certainement largement répandue. Même s'il y a quelque exagération dans cette affirmation, elle exprime une aspiration qui reflète le fait que les individus appartenant à ces échantillons considèrent comme importante la compétence en anglais. Toutefois, **l'anglais n'est pas dominant dans l'utilisation de l'Internet s'agissant des sessions dont il est rendu compte dans l'enquête**. La recherche a établi que pour une population multilingue ayant la capacité et la motivation nécessaires pour accéder aux sites en langue anglaise, la proportion dans laquelle les membres de cette population le font est inférieure à celle de leurs interactions et de leurs recherches sur le Web dans leurs langues nationales. Une première conclusion est donc que **la plupart des enquêtés utilisent moins l'anglais que leur langue nationale dans leurs utilisations de l'Internet**.

Les exceptions à cette conclusion étaient les enquêtés tanzaniens, macédoniens et indonésiens. Les Tanzaniens sont des utilisateurs véritablement bilingues qui emploient largement le kiswahili comme l'anglais. Leur double compétence est sans doute due aux vecteurs linguistiques de l'éducation en Tanzanie ainsi qu'au défaut d'investissements dans des sites en kiswahili. Il est intéressant de noter qu'il y a une certaine différenciation dans l'utilisation des deux langues, le kiswahili étant utilisé davantage pour la communication (courrier électronique) et l'anglais davantage pour la recherche (WWW). Les Macédoniens font aussi exception, ce qui peut être dû à la taille de leur groupe linguistique et au fait que la Macédoine n'a que récemment été constituée en Etats distinct ayant le macédonien pour langue officielle. Les Macédoniens sont donc bilingues en raison de leur ancien statut politique, parce qu'ils n'ont pas de longue tradition monolingue en matière de langue nationale et qu'en outre ils ne sont pas assez nombreux pour inciter le secteur privé à investir dans des sites dans leur langue. En conséquence, ils utilisent une série de langues pour lire comme pour écrire sur l'Internet. Les Indonésiens, qui font aussi partie de cette catégorie des exceptions sont, comme je l'ai mentionné plus haut, peut-être aussi une exception à la règle indonésienne et il serait hasardeux de tirer des conclusions de leur comportement tel qu'il a été indiqué. Si l'on rassemble ces observations, la seconde conclusion est que **bien que le WWW ne semble pas lui-même multilingue, en ce qu'il offre des sites et des pages dans des langues très diverses, son utilisation n'est multilingue que pour une minorité d'usagers**.

L'enquête a montré que ces enquêtés utilisent principalement l'Internet pour leur travail académique. C'est à quoi on pouvait s'attendre lorsqu'on a ciblé cet échantillon. Chose intéressante, le recours aux sites en langue anglaise sur le WWW n'a pas été aussi fréquent que prévu. En l'occurrence, l'anglais n'a pas été dominant en tant que langue des recherches sur le Web. Cela paraît dû au fait que les enquêtés dont la langue nationale est une « grande » langue prestigieuse (par exemple le français, l'arabe ou l'italien dans le cas de la présente enquête) tendaient à s'attribuer des niveaux de compétence plus faibles en anglais et tendaient à moins utiliser l'anglais sur l'Internet. La conclusion ici est qu'il est moins besoin à ces étudiants **d'être plus flexibles sur le plan linguistique, puisqu'ils disposent de ressources Internet dans leurs propres langues**. Cela est confirmé par le fait que la conclusion inverse tend à s'appliquer aux « petites » langues.

Cependant, il y avait aussi ce qui semblait à première vue être une conclusion légèrement contradictoire dans le fait que dans les échantillons où l'anglais est le moins utilisé (échantillons français, italien, polonais), il sert principalement à obtenir des informations et à effectuer des travaux académiques. En revanche, dans les échantillons où il est le plus utilisé (échantillons macédonien, tanzanien, indonésien), l'anglais n'était dominant dans aucun domaine particulier et était utilisé à la

fois pour lire et pour écrire. A la réflexion, cette contradiction n'en est pas une, car il faut en induire que **là où l'utilisation de l'anglais progresse, l'utilisateur tend à employer cette langue tant à des fins de compréhension passive qu'à des fins de communication active**. Cela a bien entendu des incidences sur les pratiques d'alphabétisme dans ces contextes et peut contribuer au changement de langue.

Les langues qui ne sont pas présentes dans les sessions Internet enregistrées ici sont les langues minoritaires et autochtones signalées comme faisant partie des répertoires des étudiants. C'est là qu'il y a la plus grande disparité entre l'indication de compétences dans ces langues et leur utilisation sur l'Internet, bien que les chiffres absolus soient faibles. Une raison majeure pour laquelle ces langues peuvent ne pas être utilisées est qu'elles n'ont peut-être pas de forme écrite, ou que les étudiants ne savent peut-être pas lire et écrire dans ces langues. Lorsqu'elles sont utilisées, elles tendent à être reléguées dans des domaines informels comme le courrier électronique, et elles sont toujours mentionnées après les langues nationales et internationales prestigieuses. Etant donné que l'Internet relève de la communication écrite, il est difficile de concevoir comment ces langues peuvent être utilisées là où l'alphabétisme est nécessaire et là où il faut une norme écrite quelconque. Ainsi, une conclusion provisoire de cette enquête serait que **contrairement à certaines attentes, l'Internet pourrait marginaliser encore davantage certaines langues moins répandues**.

En résumé, l'utilisation de l'anglais sur l'Internet paraît coexister assez confortablement avec l'utilisation d'une des grandes langues nationales. Les bilingues dont le répertoire comprend l'anglais et une langue nationale prestigieuse s'appuyant sur un grand nombre de locuteurs et sur une économie capable de soutenir et de promouvoir cette langue sur l'Internet ne semblent pas passer massivement à l'anglais sur l'Internet. Dans ces pays, même si l'anglais est parfois employé, il semble improbable qu'il contribuera à l'abandon de la langue nationale. Cette probabilité diminuera encore à mesure que les grands groupes linguistiques continueront de domestiquer les sources afin qu'elles soient dans leur propre langue et s'inscrivent dans leurs propres traditions textuelles. L'utilisation de l'anglais sur l'Internet peut néanmoins contribuer au changement de langue chez ceux dont les langues n'ont pas beaucoup de locuteurs ou là où la communauté linguistique n'a pas les ressources économiques nécessaires pour financer des sites dans sa langue. La flexibilité et les compétences des bilingues dans ces contextes semblent contribuer à ce changement. Ces conclusions ne sont pas surprenantes. Elles sont aussi plus nuancées que l'assertion générale selon laquelle l'anglais est dominant sur l'Internet. La pratique effective ici montre que cela n'est vrai que pour certains groupes et dans certaines situations.

## Références

- Ager, D. 1999. Identity, Insecurity and Image: France and Language. Clevedon, Multilingual Matters.
- Babbie, E. 2001. The Practice of Social Research. 9<sup>e</sup> édition. Belmont CA., Wadsworth Thomson Learning.
- Bourque, L. B. et E. P. Felder 1995. How to Conduct Self-Administered and Mail Surveys: The Survey Kit 3. Thousands Oaks CA, Sage.
- Henry, G. T. 1990. Practical Sampling. Newbury Park CA., Sage.
- Wright, S. 2003. Language Planning and Language Policy: from nationalism to globalisation. Londres, Palgrave.
- Zhurzhenko, T. (à paraître) "Language, ethnicity and cultural boundaries in Ukraine". Dans B. Busch et H. Kelly-Holmes (dir. publ.) Language Discourse and Borders in the Yugoslav Successor States. Clevedon, Royaume-Uni, Multilingual Matters.

## Au sujet de l'auteur

Helen Kelly-Holmes est chercheuse à l'Université de Limerick, Irlande; adresse électronique : [Helen.Kelly.Holmes@ul.ie](mailto:Helen.Kelly.Holmes@ul.ie)

# From the Oral Tradition to the Information Era: The Case of Tanzania

SAFARI MAFU  
*Sokoine University, Tanzania*

*Internet use is spreading among Tanzanians, as government institutions use it for the dissemination of information, as universities set up projects for distance learning and, as cybercafés become a commonplace in major towns and cities. However, it is necessary to remember that the phenomenon only touches a minority of the community. In a situation where the electricity grid does not cover the whole country, where the service providers are still experiencing difficulties and where there is a large group with no surplus revenue whatsoever, not only unable to afford to purchase the necessary hardware but also without the means to afford the comparatively modest charges of the cybercafé, Internet use will remain a minority and elite activity. This limitation is underscored by the language of the Internet. With few sites in Kiswahili, those Tanzanians who surf the WWW mostly do so in English. The Internet thus is one more domain where English has become the language of the Tanzanian elite.*

**I**n the span of just less than a century and a half, Tanzania has witnessed a rapid transition from oral means of gathering and disseminating information and knowledge to transmission through the printed word to electronic means of information collection, storage and retrieval. This rapid development of means of transmission has also meant a change in the medium of transmission, with both beneficial and detrimental effects for the mass of Tanzanians. This evolution from an oral tradition to the literacy practices of the Internet has been neither culturally nor linguistically neutral, and one aim of this paper will be to comment on the language effect of recent changes. I base my analysis on the findings of the Initiative B@bel for which I was the Tanzanian researcher and on further research I carried out to understand the setting for these findings. As in the other papers in this collection, one of the issues I wanted to address was the question of whether the English language is spreading in tandem with the adoption of information technology and, in particular, with increased use of the Internet.

## 1. The Oral Tradition

Before the arrival of Europeans in sub-Saharan Africa, literacy and written culture were to be found in very few centres.<sup>1</sup> (See also 2 below). In African society, knowledge and values were transmitted from one generation to the next through the oral tradition. Folklore was used to entertain and educate. The knowledge necessary for agriculture and crafts was also transmitted orally as the younger generation served apprenticeship with older members of the group. For these farming and the pastoralist communities, learning took place with practice. The work was generally divided by gender and young boys would work side by side with older men cultivating and tending the crops. Young girls would work side by side with their mothers or elder sisters doing household chores. In pastoralist communities, the young boys (and sometimes girls) would look after calves around the homesteads, while older boys and elders took the animals farther afield to graze.

One important feature of the education of young people from the pastoralist and agro-pastoralist communities, such as the Maasai and the Iraqws, was their training in skills for warfare. War games were organised and managed by older boys to ensure that the mock fighting did not result in serious injury.<sup>2</sup>

Tribal values and traditions were transmitted formally during initiation and circumcision ceremonies. For example, among the Maasai, the Iraqw and the Wayao<sup>3</sup>, young boys and girls at puberty were taken into the custody of same sex elders to be trained for the responsibilities of parenthood. In the case of the Iraqws, girls used to stay indoors with the elderly ladies for up to two or more years. During the entire period of initiation they were not supposed to be seen by other people, particularly men.

In each clan, designated individuals specialised in healing. The role was often assigned to the blacksmith, goldsmith etc. Rulers and chiefs were entrusted with the welfare of the society in general. These dignitaries handed the knowledge and skills involved in their role to the next generation, often in secret rituals. Certain clans were held to be endowed with supernatural powers and here too the transmission of the knowledge needed to exercise these powers was always by face-to-face communication. The secrets were not written down.

Entertainment, education, initiation, government, welfare and religion were thus carried out through personal contact and in the language of the group. As in all face to face communication, the language of the exchanges was always *parole*, the dialect particular to the small group. There was no concept of standard language, except in the few places in contact with the Muslim world where the classical

---

<sup>1</sup> For example along the East African coastal towns of Bagamoyo, Kilwa Kisiwani, Malindi and Mombasa where Arabs had settled as early as 950 AD and where literacy was acquired for religious purposes.

<sup>2</sup> See, for example, Camara Laye's *The African Child*, or Ole Kulet's *Is it Possible?*

<sup>3</sup> As an example. Many other groups did the same.

Arabic of the Koran might be known. Language was an important variable in group identity and, by their language usage, groups could define themselves as different from speakers further along the dialect continuum or from different language phyla.

## **2. Education and the Literate Society**

In the territory of present day Tanzania, the inhabitants began to have contact with the outside world from around 950AD when the Arabs from Oman settled on Kilwa Kisiwani Island. The Arabs introduced Islam and educated young men in madrassa schools, which taught Islamic religion and culture.<sup>4</sup> Madrassa students had to learn Arabic script, usually through rote learning in order to read the Koran. It is important to remember that Arabic influence was of limited effect and confined to the coastal strip and the islands. Later on however, as the slave trade gained momentum, Arabs slave traders began to travel into the hinterland and established centres such as Morogoro, Dodoma, Tabora and Kigoma. Some traders settled in these stations and introduced madrassa and the Islamic religion.

In the 16th century, the Portuguese arrived and settled along the coast in towns such as Kilwa, Zanzibar and Mombasa, where they established ports of call. The traffic along the spice route to the Indian sub-continent and the Indonesian archipelago was regular and sometimes moderately heavy. The Portuguese, however, had very little impact on the local communities as far as literacy was concerned. Nevertheless, although the Arabs later drove the Portuguese from these towns, the Europeans were in the area long enough to contribute to the lexical elaboration of Kiswahili, the indigenous language of the coastal plain. Kiswahili borrowed extensively from both Arabic and Portuguese (and subsequently of course from many other foreign languages such as Hindi and English). The early Arabic influence and Koranic study meant that, when Kiswahili was first written down, Arabic was the script.

Formal education and literacy for the interior and for a wider social group came after the arrival of European missionaries and colonial governments. The Germans were the first colonial empire in the area, from 1884. After the German defeat in the First World War, the British took over the administration of Tanganyika.

The missionaries came from a variety of different European countries and Christian denominations and had distinct spheres of influence. The Roman Catholics especially Missionaries of the Order of Saint Benedictine from Germany had mission stations in southern Tanzania – from Nyangao and Ndanda in Lindi/Mtwara Regions to Peramiho in Ruvuma Region. Irish Catholic orders had major mission centres at Kipalapala in Tabora, and Kilema in Moshi. Lutherans (mainly from Norway) occupied the northern zone; the Moravian Church occupied the

---

<sup>4</sup> These continue to the present day.

Southern Highlands and the Anglican Church the Central zone and Zanzibar. Of course, no particular denomination dominated a particular area entirely.

In all these centres, formal education organised by Christian sects gradually replaced the indigenous traditions for educating and training young people. The missionaries, and later the state in the form of the colonial government, dislocated traditional education. This was sometimes overt as in the prohibition or discouragement of some traditional practices thought to be wrong, such as the practice of witchcraft and circumcision of girls. The dislocation was not total, however, as in some cases, the Christian church incorporated initiations and circumcisions into the church rituals, although the convergence was largely unacknowledged.

One change that was very noticeable was the spread of the printed word within the region. The advent of the printing press to the area had the profound effects that Benedict Anderson (1983) noted within Western societies. It encouraged the standardisation of the languages adopted for use as the medium of local administration and education, and added another tier to the hierarchy of imperial and indigenous languages. Standardisation of local languages came about principally as various Christian denominations attempted to translate their scriptures into the local languages. The missionaries were among the first to write Kiswahili grammar books Bishop Steere of the Anglican Church wrote a Kiswahili grammar book in (1870) while Krapf compiled a dictionary of Kiswahili in 1882.<sup>5</sup> The Lutherans were particularly energetic translators, and in addition to the Christian sacred books also recorded local folklore in the language of the respective group – for example much folklore of the Iraqw was written in Iraqw. The preservation of culture from the African oral tradition was, however, quite a rare event and there was much that was not written down.

Among the first printing presses in the country to meet the demand for books and materials for schools and for religious literature for the church were the Vuga Printing Press in Lushoto, Ndanda Mission Press in Masasi, Peramiho Mission Press in Songea, and Tabora Mission Press in Tabora. The existence of the printing press within Tanzania greatly improved the spread of literacy since written books made practice available to those who had received a basic education. Both the Missionaries and the colonial government established more schools for the indigenous people in different parts of the country. Sometimes, young men and girls were taken by force to attend such schools.<sup>6</sup>

The introduction of Western education was of course a threat to the training methods of the indigenous societies. One of the greatest effects was the language

---

<sup>5</sup> Ludwig Krapf, and Johannes Rebmann were the first Europeans to see snow-capped Mt. Kilimanjaro in 1848. Krapf compiled A Dictionary of Suahili, which was originally published in 1882. It was reprinted in 1969 by Negro Universities Press, New York, ISBN 8371-1276-1

<sup>6</sup> The author of this paper is a case in point. He was forcefully taken to school by the colonial government in 1958. The author's parents were threatened with prison should they fail to make sure that their son attend school regularly.

shift that it caused. Emphasis on the knowledge of the book and information transmitted by the written word meant that those who were educated mostly acquired Kiswahili. Religious institutions used it as the medium for primary education. This was true both of the Christians and the mission schools and the Moslems and their madrassa classes. As the missionaries and the imams converted indigenous people into Christianity and Islam respectively, they were instrumental in spreading literacy and Kiswahili. There were some exceptions to this as some of the other indigenous vernaculars were employed in church services and parts of the Bible were translated into these languages. For example, languages of the Sukuma<sup>7</sup>, Nyakyusa, Makua, Haya and the Chagga tribes were employed. However, this practice has not survived to the present day and Kiswahili is used throughout the Christian community for church service. This, as we shall see, followed the general spread of Kiswahili in a number of domains, to the detriment of other indigenous languages.

### *2.1 Languages of the Colonial Administration*

The lingua franca for administrative purpose was Kiswahili. Only official government documents were in German (during German rule) and English (under British rule). During German rule, the medium of education for the indigenous population was Kiswahili. During British rule, a tripartite education system was introduced, differentiating provision for the three races that made up the population resident in Tanzania: the Africans, the Europeans and the Asians. Kiswahili was used as the medium of instruction in African schools while English was taught as a subject. English was the medium of the European and Asian schools.<sup>8</sup>

Kiswahili was used throughout the colonial administration to allow contact between ruler and ruled. This role, together with its use in education and religion, meant that the language was beginning to attain the status of lingua franca in Tanzania by the mid 20<sup>th</sup> century. Thus, when TANU (the Tanganyika African National Union) began to fight for Tanganyika's independence in 1954, Kiswahili was adopted as the language of political association. If Tanzania was to keep the borders designated by the colonial treaties (and this is what the Organisation of African Unity (OAU) Charter had decided in 1963<sup>9</sup>), there was a need for a language, which allowed communication among the many linguistically disparate groups in Tanzania.

Kiswahili was thought to be a more unifying language than English, the language of the colonial masters. Nyerere called it the 'language of Africa', because of the lingua franca role that it had already played among the populations of the east coast. After independence it was an important tool in nation building and

---

<sup>7</sup> The Sukuma are more than 5m people today – hence the largest ethnic group in Tanzania

<sup>8</sup> Tripartite education system was abolished on 1.1.1962 just after attaining independence.

<sup>9</sup> OAU was established on 25th May 1963 at a meeting of 24 Head of Independent African States at that time who signed the OAU Charter. Today all African states are independent and OAU has been renamed the African Union (AU) as of July 2002.



promoting national cohesion. Two social processes aided the language shift to Kiswahili. In Nyerere's social experiment, the Ujamaa policy of 1967, rural people were moved to settle in Ujamaa villages to collectivise agricultural production. Tanzania's urban population also grew as people came to the towns in search of work in the limited industrialisation that was also then taking place. Both these phenomena brought about contact among linguistic groups that then had a need for a communal language. Language shift was also promoted since the government was actively discouraging the use of indigenous languages in education and administration, to promote national cohesion. It was generally hoped that they would wither and die a natural death. Likewise, regionalism in Tanzania was discouraged. Today, Tanzanian central government continues to be unenthusiastic about promoting indigenous languages (which amount to about 130 altogether).

After independence national education in the national language was seen as the key to the success of the Tanzanian state. A number of policies were elaborated and introduced to make the language of education Kiswahili. This was only partially successful. Kiswahili was the language of the primary sector, as it had been for most of the population even before independence. Secondary education, however, was in English, and has remained so despite a number of attempts to change the medium to Kiswahili. The reasons for this are numerous, and there is not space here to discuss the failure of the policies.<sup>10</sup> However, among them was the availability of English language medium texts for secondary and higher education, which was of immense importance. Tanzania's financial priorities in the 1960s and 1970s and financial difficulties in the 1980s and 1990s meant that the funding for translation of work into Kiswahili was not always available.

Before ending this section, it is important to point out here the difficulties of storage of the printed word in the tropics. The life span of books in the libraries and schools of Tanzania is seriously affected by hot humid weather, insect infestation and vermin. This is a common problem for centres of learning in such climates. In the hundred years or so of the printed word that Tanzania has experienced, no easy and cheap solution to this problem has been developed. If, as seems probable, there is a withering reading culture among Tanzanians, we should perhaps look to this reason as contributory alongside the more usual reasons that are given, such as the growth of audio-visual media and the decline of the idealism of the liberation period.

### **3. From Books to Electronic Media**

Recent changes in how communication and information flow take place are now causing the same kind of seismic shift that occurred in the early colonial period. Information technology in general and the Internet in particular are causing great change in scholarship, literacy practices and communication. The very language of exchange has once again shifted. This third section to the paper, which presents the

---

<sup>10</sup> But see Mafu 2000 for discussion of the issues.

research I undertook in Tanzania in 2002 and 2003, will address the issue of language and information technologies policy, new patterns of research and interaction caused by new technologies, the barriers to the general extension of practices to the general public, the ideological framework of the new practice and end with an assessment of the undoubted benefits that these technologies have brought to Tanzania.

### *3.1 Tanzanian policies on Information and Communication Technology*

Tanzania's Information and Communication Technology (ICT) policy is still at the draft stage as I write. This is understandable. For a poor country like Tanzania there must be a hierarchy of needs. Basic needs must be satisfied before computers can be procured to give access to the Internet to all students at institutions of higher learning, let alone pupils at primary and secondary school.

The Tanzanian authorities have been working with international organisations to bring information technologies and in particular the Internet to as many centres as it can. The International Telecommunication Union (ITU) has been developing multipurpose community telecentre (MCT) projects to bring telephone, fax, Internet, photo-copying, computers, Internet (both WWW and e-mail) and, in some cases, distance learning and telemedicine to remote villages around the world since 1998. Tanzania is one of the five 'least developed' African countries in this project.<sup>11</sup> The Tanzanian centre in Sengerema, Mwanza, was officially inaugurated in April 2003. MCTs aim to provide communication and information facilities for a wide range of community uses, including the improvement of governance and public services. The Tanzanian project is supported by a number of donor agencies, among them UNESCO, whose theme is to promote telematics and learning without frontiers programmes world-wide. Other agencies include DANIDA, International Development Research Centre (IDRC) and ITU. Other partners include the British Council and international agencies such as the FAO, UNDP and WHO. The NGOs are also the source of some of the information technology hardware that has recently been installed in the universities and I shall discuss this further below.

Apart from the need to plan to acquire hardware, there is also a need to create the technical infrastructure. This has been slow in coming and existing telecommunication policies and the state Telco monopoly are both undermining the development of the Internet in Tanzania. There is an urgent need for the government of Tanzania to create a framework for compatible services. The lack of ICT policy means that there is no appropriate legal and regulatory environment to stimulate ICT development. Thus there are obstacles to Tanzanians fostering regional co-operation to harmonize regulation and rationalize usage of scarce bandwidth to the better good.

---

<sup>11</sup> Other African countries are Benin, Mali, Mozambique and Uganda.

### 3.1.1 Use of the Internet in the Ministries

Despite the evident problems (of which more below) there has been a modest move towards use of the Internet in government offices. The development is very recent. For example, on 31 March 2003, the Ministry of Transport and Communication advised civil servants to visit the Internet to get information and news from different parts of the world to improve their competence and efficiency by applying recent knowledge, information and innovation. On 8 April 2003, the Zanzibar Government<sup>12</sup> announced that it had received funds from donors to install Internet services in its offices to the same end. Similarly, the African Medical Research Fund (AMREF), which incorporates several African countries, recently encouraged nurses to visit its web site to find out about development in a number of nursing domains, including handling HIV/AIDS patients in their respective countries. In another example, Tanzanian midwives are also being exhorted to acquire IT skills.<sup>13</sup> These modest moves are, however, hampered not only by all the technical problems inherent in Internet use in Tanzania, but also by the fact that most of this information is in major European languages, such as English, French, and German. Kiswahili, the national language of Tanzania, though spoken in other countries in eastern, central and southern Africa is not yet common on the Internet. The Internet user has to be someone who is literate in English.

There has been a modest move by the United Republic of Tanzania to promote use of Kiswahili. The government website is in both English and Kiswahili for external and internal use respectively. This is in accordance with Tanzanian commitment to the symbolic use of Kiswahili as national language in all situations possible. Alongside this is the recognition of the need to make information on the country available in the most widely used lingua franca at the current time and thus there has been an acceptance of the need to publish in English. Curiously, however, the Tanzanian High Commission and embassies abroad have web sites solely in English and this neglect of Kiswahili in its symbolic role is somewhat surprising.

The Tanzanian government has always produced clearly articulated language policy. In the aftermath of independence the aim was to promote the national language and in the decades since independence this policy direction has remained constant (even though the implementation has not always been successful – as in the attempt to move to Kiswahili in secondary education). However, up to the time of writing there has been no measure to promote the use of Kiswahili on the Internet. There is policy to promote Internet use but the medium is not mentioned. Currently, therefore, English is the main language used for accessing information since there is no systematic translation of sources into Kiswahili.

---

<sup>12</sup> Zanzibar government forms part of the Union government of the United Republic of Tanzania.

<sup>13</sup> The advice came from an official of the Africa Midwives Research Network (AMRN) and was reported in the Tanzania Sunday Observer April 6, 2003

### 3.1.2 Use of the Internet in the Universities

Prior to 1996, computers were mainly used for word processing in Tanzania. Even in the institutions of higher learning, the most the computers could be used for was data analysis using specific software. Those who were familiar with such programmes were regarded as computer wizards. Computers were not linked to networks. Thus, in order to make our learning institutions part of the electronic era, the universities galvanised themselves. The Council of Sokoine University of Agriculture (my home institution) directed in July 1997 that by December 2001 the University should have an ICT policy in place. The Computer Centre (CC) has been established and an ICT Policy now exists. Since the establishment of the centre, the number of individual users (staff and students) and volume of electronic information circulating within SUA and to the outside has increased tremendously, enabled by a LAN (Local Area Network) connection. The main goal is to promote ICT in the implementation of the University mission.<sup>14</sup> Currently 300 PCs are connected to a LAN at SUA.<sup>15</sup>

This number of computers however, is too small compared to the total student population of over 2500 and over 250 members of academic staff. Thus, the demand for computers to access the Internet is so great that today University computing centres at SUA, UDSM and Mzumbe cannot meet demand of their users (students and staff) to use the facility for academic literature search, entertainment and/or sending email. This fact makes the need for Internet cafés more pressing in major towns such as Dar es Salaam and Morogoro.

### 3.1.3 Recent IT initiatives

Currently the University of Dar es Salaam (UDSM) is undertaking an Institutional Transformation Programme (ITP) to integrate Information Communication Technology (ICT) into all its main activities. This will include teaching and learning as well as research and community services in order to enhance the quality of education delivery and also to expand enrolment through distance learning. On 9 June 2003<sup>16</sup>, its Faculty of Education, the main institution that trains graduate teachers in the country, announced that it would convert some of its programmes for delivery through *e-learning*. This is because the conventional system to increase intake of students cannot match the demand for secondary school teachers. It was this need that had decided UDSM to go on-line. When faculties convert their programmes for e-delivery the venture will revolutionise teaching in the institutions of higher learning in Tanzania.

<sup>14</sup> SUA Information and Communication Technology Policy and Guidelines 2002:iii

<sup>15</sup> LAN at SUA was made possible through generous support of NORAD and VLIR. Most of the computers at SUA were acquired through donor funding agencies such as NORAD, DANIDA, British Council (ODA), VLIR, USAID, Ford Foundation and similar agencies, without which SUA would not have been of the electronic age as it is now. The case is also true of the other institutions of higher learning in Tanzania

<sup>16</sup> As reported in the Guardian Newspaper (Tanzania) and a follow-up made to interview some of the Faculty members in Dar es Salaam.

The University has already installed a Very Small Aperture Terminal (VSAT) satellite which links UDSM to the computer centres of the Southern African Region (Kenya, Uganda, and Mauritius) and the rest of the world. The Faculty of Education collaborates with the *eDegree* Company of South Africa to implement its *e-learning* project. It is expected that the Faculty of will get support from other institutions such as the Virtual African University (AVU) and the Tanzania Global Development Learning Centre (TGDLC).

The challenges for this e-education project are many. They include the poor infrastructure and the lack of ICT facilities that I will discuss below. And not least among the challenges is the fact that, because of the nature of the programme and collaborating agencies, the language of interaction/instruction of the on-line programme will be English.<sup>17</sup>

Initiatives in other sectors include a computer studies sponsorship programme for secondary school leavers. The sponsorship programme run by the New Horizons Computer Learning Centres (NHCLC) in Dar es Salaam aims to accelerate Tanzania's human resource capacity building in computer education. The programme is run in partnership with the head office of New Horizons in the United States. The move will help students to study computer through sponsorship programme to achieve greater efficiency and competitive advantage in their respective jobs, careers and professions. The language of interaction/instruction will be English.

It is also encouraging to report here that, through assistance from the World Bank Institute in Washington DC, Tanzania has established a Global Development Learning Centre (TGDLC) in Dar es Salaam. Among other things, the Centre has a teleconferencing facility linked to several African countries such as Ghana, Uganda, and Ethiopia and the World Bank Institute in Washington DC. The Centre has its own web site and is in English. Currently some World Bank meetings involving the African Zone can be carried out without travelling to Washington DC – thus reducing heavy costs in foreign exchange that are incurred to send public servants abroad for meetings, training and conferences. The Centre offers training programmes in many spheres – including ICT at affordable costs in equipping public servants and individuals with required skills. TGDLC in collaboration with other GDLCs worldwide is gradually transforming modern technology into a catalyst for dispersing knowledge worldwide. The Centre has so far conducted programmes such as leadership and development, good governance and public/private partnership in project management, HIV/AIDS prevention and many more. Although this is yet another example of the optimistic 'global village' vision of the future, it is, of course, another setting in which the new technologies and the new networks mean that Tanzanians have to speak English.

---

<sup>17</sup> English is the medium of higher education in Tanzania, and it is one hurdle in the expansion of the sector.

### 3.2 *New patterns of information retrieval and interaction caused by new technologies*

#### 3.2.1 The Initiative B@bel

It was to research this fast developing sector with its apparent promotion of English use that I undertook the survey on Internet use. In late 2002 and early 2003 I looked at the habits and practices of Internet users. Some of the subjects were secondary school students and some university undergraduates, professionals (mainly university lecturers) and businessmen (mainly people of Indian origin<sup>18</sup>). As in all the other centres the respondents were asked to report on their last ten sessions on the Internet, reporting what kind of activity this represented and in what language they did it. The survey was conducted in the major towns of Tanzania (Dar es Salaam, Arusha, Dodoma and Morogoro).

The fieldwork revealed that the main purposes for using the Internet in Tanzania are as follows: university students and their lecturers mainly used the Internet for literature searches for academic purposes; secondary school students mainly used the Internet for sending and receiving emails and pursuing their leisure/interests (mainly listening/downloading/copying music).<sup>19</sup> Both high school and university students indicated that they used the Internet to search for news/information, for places at universities abroad or to look for possible sponsors to fund their education abroad. Longer sessions that included chat rooms and discussion groups were mainly recorded by adults with the financial resources to do this, because the Internet cafés charge by the hour and are rather expensive for ordinary people.

In the survey, no one indicated *e-shopping*. This is because currently there are very few big shopping complexes (super markets) with their own web sites. Secondly, even the financial institutions to handle *e-shopping* transactions are not in place. Thus *e-shopping* is yet to start within Tanzania and even for external business transaction is not possible because not many ordinary Tanzanians have internationally recognised banking credit cards to enable them purchase items transnationally.

Tables 1 and 2 show the languages in which Internet use takes place. We see that the pattern of language use divides quite clearly: secondary school students use Kiswahili when sending/reading e-mails. The same students indicated that they use English when listening/downloading/copying music from the Internet. This is inevitable given that the Internet is dominated by Western pop/rap music, and autochthonous East African music is less likely to be available. The widespread nature of the practice of downloading music and thus its cheap availability is one

---

<sup>18</sup> Mainly to send e-mails to business counterpart parts abroad as this is cheaper than making phone calls abroad.

<sup>19</sup> However, on several visits to the Internet cafés in Morogoro Municipality and Dare es Salaam, it was established that people downloaded all sort of staff – including pornographic materials – although notices on the doors categorically state that watching/downloading of pornographic material is prohibited.

more pressure that feeds into the change in the pattern of entertainment noted earlier – from indigenous folklore and traditional dances to modern western music.

University students and lecturers, on the other hand, report using the Internet primarily for literature searches and then sending emails. For the first of these activities they reported using English and for the second both English and Kiswahili, depending on the recipient. This is probably due to their level of competence in English. University students use English when searching for academic materials because most of the literature they want is published in English, and secondly, as the medium of instruction at the University is English, they are mostly competent to do so.

It is important to report here that many undergraduate students who were asked to fill in the questionnaires did not become part of the sample because as they pointed out they were computer illiterate and did not use the medium. Many do not have email accounts/addresses and many do not know to search information on the Internet.<sup>20</sup> This is not surprising when we consider the numerous blocks to using the Internet for ordinary Tanzanians (that I shall discuss in detail below).

**Table 1:** Pattern of language use on the Internet in Tanzania

S/N	User	No. of Respondents	Purpose	Language
1	Professionals	30	Literature Search, Emails, Information for Business or Entertainment	English for Literature Search Both English and Kiswahili

<sup>20</sup> This has prompted me to conduct another study on the state of undergraduate awareness on the use of the Internet for various purposes. Those who filled the questionnaire clearly pointed out that that gained computer skills including the use of Internet not from IT classes as undergraduate students but from elsewhere before even joining university education. One interesting finding is that those who are not conversant with computers depend on their peers to search for information or even write emails for them.

2	University Students	100	Literature Search, Emails, Entertainment	for Emails English for Literature Search  Both English and Kiswahili for Emails
3	Secondary School Students	80	Down Loading Music, (Entertainment) Emails	Music in English  Emails mainly in Kiswahili
4	Business Community	30	Business Contacts both External and Internal	Mainly in English

### 3.2.2 Tanzania Business Times Project

A similar research project was recently carried out by *Tanzania Business Times* newspaper. The newspaper reported that thousands of people flock into Internet cafés in Dar es Salaam everyday to surf the net and read their e-mails. It further reported that many people are communicating through the Internet. As a result of the growing demand for these services many Internet cafés have been opened. According to the Paper (and also my personal survey) there are more than 20 cafés in Dar es Salaam's central business district.

*Tanzania Business Times* also found that most clients were young people, business people, office workers, students, and academics. E-mail services were the most popular activity at the Internet cafés, followed by general WWW surfing.

From information I gathered from the Internet Service Providers (ISP) in late 2002, I calculate that there are between 7,000- 10,000 Tanzanians with ISP accounts and a further 50,000 – 100,000 on e-mail. This figure is surprisingly high because most Internet users register online with ISP such *yahoo.com* and *hotmail.com* who register customers free of charge.

The number of people transacting serious *e-commerce*, *e-business*, *e-health* and *e-law* was also reported as very low in the *Times* survey. The mismatch between this finding and the previous one is perhaps explained by the fact that the Internet using



population is still university undergraduates and schools students, most of whom do not own e-mail accounts, let alone visit different web sites for non-academic purposes.

### *3.3 Limitations on Internet use in Tanzania: the barriers to the general extension of practices to the general public*

I would now like to provide readers of this paper, who may not know the situation in Tanzania, with the background information which will allow them to understand the constraints on developments in this sector.

#### 3.3.1 The Electricity grid

Tanzania has an area of 960,000 km<sup>2</sup> and a population of 34.5 million (2002 census). The vast majority of these people live in the country and only 20% are in urban centres. Only 10% of the country is connected to the electric grid, mainly in major towns (TANESCO *Basic Facts 2002*).<sup>21</sup> This first basic fact explains why access to the Internet is not within the reach of all.

#### 3.3.2 The cost of hardware

Another major handicap for the spread of computer ownership is that computers are prohibitively expensive for most Tanzanians, even those who belong to the professional middle class (civil servants or even university lecturers). In a country where the average yearly income is USD 100<sup>22</sup> it is not surprising that there are so few privately owned computers.

The public sector relies heavily on donor support to acquire computers. In the higher education sector this may come under the aegis of institutional capacity building or the funding may come for specific projects. For example, at Sokoine University most of the computers were acquired through governmental and non-governmental funding agencies based in Scandinavia, Belgium, Japan, United States and Britain.

That the computers are donated to the universities brings with it its own problems, since it is acquired in a piecemeal way. In the survey for this study, it was established that majority of the old generation of University professors are not computer literate. For example, at one university surveyed almost every academic and administrator had access to a computer, but not all staff used the computers

---

<sup>21</sup> TANESCO depends on Hydro Electric power stations. The power supply is not reliable during years of severe drought).

<sup>22</sup> According to Basic Fact about Tanzania as reported in [www.internationalvoting.com/tanzania/facts.html](http://www.internationalvoting.com/tanzania/facts.html) (2003). About 80% of the population live in rural areas characterised by abject poverty where there is insufficient food supply, poor health services, lack of clean and safe water and poor educational facilities.

because they lacked basic computer skills. The majority of older professors employed secretaries for all secretarial work. They were not accustomed to searching for literature in their speciality subjects or to publishing their research activities on the Internet. In discussions with the older professors, it became apparent that most thought they were past learning the computer. But honest professors did point out that they felt ashamed to be taught by young people who did not even have a first degree. There is therefore apathy among the older generation about the use of computers. On the other hand, there are also those who have learnt to use computers in a tactful manner by asking junior members of staff rather than computer technicians. In general however, older professors are left behind in the new ICT era. This means that some of the scarce hardware is underused since it is assigned by status rather than likelihood of use.

Because the universities and the schools cannot provide access for all students, Internet cafés provide entrée to the network. Because these are commercial operations this limits the numbers of those who would like to use them.

Because of the need to have access to the electricity grid, almost all Internet cafés are found in major towns. Recent growth in urban areas has been rapid. For example there was no Internet café in Morogoro in 2000 but now there are six and the demand is high and the market far from saturated. Likewise, in Dar es Salaam and many other major towns Internet cafés are mushrooming and seem to be a lucrative business.<sup>23</sup>

An interesting feature is the inclusion of head sets to all computers. On enquiring the need/use for such gadgets, it was reported that many young people visit music sites on which they listen to and/or download music. To copy the music however, most owners of the cafés have set aside specific computers from which copying could be done at a cost. This provision supports the findings that much access is used to download or listen to international pop music.

Internet cafés are places which have a certain social cachet. They are where young urban and educated sophisticates go. They are air-conditioned. There is a social cachet to using them. They are not in the poorest areas. To start an Internet business, one must have capital.

At the same time, in the Tanzanian context and level of economic and social development, Internet cafés can potentially help break down some of the major development barriers to development that are presently faced by those on low income. Some of the people who cannot afford to buy computers for personal use or get connected to the Internet services because of exorbitant telephone connection charges can afford an occasional session in the Internet café. However, for many Tanzanians even the relative cheapness of the Internet café does not

---

<sup>23</sup> Most recently established Internet cafés are equipped with some latest gadgets such as head phones, microphones and minute video cameras for Internet users to record themselves

provide them with the opportunity of accessing the web. The price of 30 minutes connection is still outside their budget.

### 3.3.3 Technical problems with access

With the growth of the Internet cafés over the past two years, Tanzania's Internet user group is growing very fast. Most of the café PCs are connected via highspeed Ethernet link to the ISPs. Currently, full Internet access is provided by Internet Service Providers (ISPs) such as *Cats-Net Ltd*, *Wilken Afsat Tanzania Ltd*, *Intafrcia*, *Jambonet*, *raha.com*, *africaonline.com*, *Tanzania Telecommunication Company Ltd (TTCL)* and the *Computing Centre of the University of Dar es Salaam*<sup>24</sup>. The University of Dar es Salaam has also an international data licence. However, this is for a close user-group comprising the University community. Sokoine University, on the other hand, is in the process of becoming an Internet provider through its wireless system to the residence of Morogoro Municipality. It already provides such a service to its second campus at Solomon Mahlangu (about 10 km away from the main campus).

The first Internet service provider in Tanzania was *Twiga.com*, which came into service in 1996.<sup>25</sup> Almost all Internet service providers offer the following services to their customers: Internet access services, web design, web hosting and training (as shown in the Home page of each of the providers). Their main customers are higher learning institutions, commercial institutions (communicating mainly with the outside world), NGOs, government and then the community in general. The current Internet concentration however, is limited to major towns such as Dar es Salaam, Arusha, Mwanza, Morogoro, and Dodoma. There is some radio-based email transmission in some rural parts of the country and most of this is religious institutions such as dioceses offices.

Recent improvements to the Tanzanian telephone network (TTCL)<sup>26</sup> have allowed users in distant towns such as Mtwara, Songea, Kigoma, Bukoba and Dodoma to link to the Internet. In the survey of this study, it was also established that mobile phone companies such as *Vodacom*, *Mobitel* and *Celtel* have facilities for accessing the Internet. However, at the time of the survey for this report, it was found that no customer had yet registered for the service.

However, the initiatives have not been without difficulties and hiccups. For example, due to the government's under-funding of institutions of higher learning, these institutions have sometimes failed to pay their local area network (LAN) providers on time, and as a result, have been cut off from the service. Another problem derives from the servers purchased by public institutions. Most of them

<sup>24</sup> UDSM Computing Centre has opened Internet cafés in several major towns such as Dodoma, Arusha and within Dar es Salaam itself.

<sup>25</sup> From the introduction in the Home page of Twiga.com

<sup>26</sup> TTCL has about 250,000 landlines throughout Tanzania. It is also one of the Internet service providers in the country.

are either out of date or too small to cater for increasing demand. For example, at Sokoine University there are more than 250 members of academic staff, about 2500 students and more than 400 computers. However, the capacity of the server at present is only 250 lines. This makes the server very slow and it is sometimes very difficult to access a site. I, like other members of staff, often have to resort to a visit to the local Internet café to carry out my duties.

The computer centres of other institutions contacted during the survey reported similar difficulties. During the survey for this study, most visitors to the Internet cafés in Dar es Salaam and Morogoro were found to be university students and lecturers especially when the university servers were not operating for various reasons, including non-payment of fees to service providers.

All the major users of the Internet in Tanzania (institutions of higher learning and some private English-medium primary/secondary schools, the professional classes, the business community and the public Internet café report continuing problems with access to the Internet.<sup>27</sup> However, one can be optimistic here since there has been much progress in capacity in a very short space of time. However, the difficulties make the realisation of the project difficult and even in the matter of email addresses Tanzanians are confronted with the fact that they are not in the forefront of the information revolution.

#### 3.3.4 The language barrier

In addition to the cost of using the services and the fact that access is not national, the language that dominates the Internet also blocks access. Among the general population the level of English proficiency is rather low. This derives from the fact that although about 800,000 pupils are enrolled in the first year of primary education each year, only about 350,000 complete the full seven years of this first level of education. Only about 7% of these join secondary education and finally only about 10,000 are enrolled for secondary higher education (A-level studies).<sup>28</sup> The total annual university intake for the ten universities (5 public and 5 private) is about 5,000 (Basic Educational Statistics in Education in Tanzania, BEST 2002). Thus with this small number of secondary school graduates only a small proportion of the population is likely to have even intermediate English proficiency.<sup>29</sup> Moreover, even secondary school graduates may have quite limited English

---

<sup>27</sup> It is also revealing to note in this respect here that other Internet users register on-line with free websites such as yahoo.com and hotmail.com). Apparently, it is very difficult to register with the yahoo.com on-line because Tanzania does not appear on the list of the countries as provided in the on-line registration form found on the yahoo.com web site. Thus, when Tanzanians want to register on-line with yahoo.com, they do not show Tanzania but other countries such as South Africa or even UK – in order to be registered, hence they have their e-mail address as yahoo.co.uk.

<sup>28</sup> For example, this year (2003) only 10,158 have been selected to join A-level studies (Source: Ministry of Education and Culture, as reported in the Daily News, 25 April 2003)

<sup>29</sup> It is in secondary education that English becomes the medium of instruction.

skills.<sup>30</sup> Tanzanians are therefore often hampered if the main sources of information that they require are available only in English.

Thus it is clear that much of the information published on the WWW from Tanzanian sources is not directed primarily at Tanzanians. For example information on hotels, hostels, flights, car rentals festivals and other events in Arusha and Moshi towns is not in Kiswahili but in English and clearly directed at the tourist not the resident.

At the present time, access to the Internet has become a matter of class privilege. It is mostly the affluent class who have access to the service. And a further division arises in this area between public and private educational provision. For example, while the nine universities in the country grapple with basic needs for their staff and students, some of the private English-medium primary schools already have web sites or at least e-mail addresses. These schools are very expensive and out of reach of the average Tanzanian parent. IT and English competence are thus both seen as cultural capital and necessary for social promotion. These considerations cause Tanzanians to accept English in a way that was not so prevalent in the early days of independence. Once again, as with the printed book, change is coming from outside.

### 3.4 *The Ideological Framework of the New Technology*

#### 3.4.1 e-business in Tanzania

On 31 March 2003, the Computing Centre of the University of Dar es Salaam announced that it has advanced further and can construct web sites for the business community to become *e-business*.<sup>31</sup> They defined *e-business* as business transactions which involve ordering/purchasing and effecting payments for the goods / services by electronic means. They warned, however, that there are several problems currently facing this particular service in Tanzania. Among these is the fact that no businesses are yet linked to the banking facility. There are currently no electronic banking cards such as American Visa Card or similar cards for on-line purchases and payment. Furthermore, at this stage, security cannot be guaranteed. They also pointed out the problem of delivery of goods purchased.

The chaotic nature of the sector is clear from the lack of information on some commercial websites. Some web addresses do not give plot numbers or even names of streets. This would definitely **make e-business open to abuse if and when such companies move towards it. The e-businesses identified were in sectors such as**

<sup>30</sup> For example academic staff in the institutions of higher learning always complain about the competence of English language of the undergraduate students in the Tanzanian universities. See Mafu (2000).

<sup>31</sup> As announced in the Nipashe newspaper (a Kiswahili daily paper) of 31 March 2003 page 3.

**tourism, hotels, air transport, law firms (advocates/lawyers)** and financial institutions.

There have been some actual advances too. I can report here that the CRDB Bank (1997) has introduced *Tembo Card* with which customers could buy and pay for the goods from specific supermarkets. This service is currently limited to Dar es Salaam and Arusha. These are perhaps the first modest moves towards *e-business* in Tanzania.

During the survey for this study, *Yellow Pages* were examined to identify major companies, business and organisations with own web sites and/or e-mail addresses. The list was encouragingly long. However, on further scrutiny it became clear that not all those that advertise web sites and/or e-mail addresses could actually be accessed. There are not a large number of Tanzanian web sites yet and few reported sites in Kiswahili. One site identified in the UNESCO top 50 African sites is <http://www.newafrica.com>.<sup>32</sup> There is thus an aspirational nature in some email/web address claiming.

Almost all businesses identified in the *Yellow Pages* with web sites and/or e-mail addresses indicate that these web sites are in English. This clearly shows that the intended customers are in most cases from outside Tanzania and that the web is being used to allow access to Tanzania from outside, rather than promoting business within the country. This is particularly so in the tourism industry.

There is one outstanding group of companies with extensive use of the Internet facility I would like to report here. This is the *ippmedia.com*. The companies in this group range from manufacturing, mining, and news media (i.e. radio stations one for the entire East African Region, TV stations – three channels – one for the whole of Africa and daily newspapers – the *Guardian/The Sunday Observer Tanzania* (in English), *Nipashe* and *Alasiri* (in Kiswahili). One of its TV stations has its own web site – <http://www.itv.co.tz>. In general most of the activities of different group of this particular group with a conglomerate of companies can be accessed on the Internet. For example these newspapers are found on the Internet and are normally out by mid-midnight local time. Here, unusually, Kiswahili features on websites destined for Tanzanian users.

Almost all the web sites visited do not have on-line facility at the moment. This currently makes most of the web sites in Tanzania limited in use.

From an ideological point of view it is clear that the pattern of Western business and information exchange is being seen as a model for the Tanzanian economy and there is currently a concerted attempt to be part of global flows and interaction.

---

<sup>32</sup> [www.newafrica.com](http://www.newafrica.com) com is managed and produced out of Dar es Salaam, Tanzania. It contains thousands of pages of travel information, hiking, diving, bird watching, beaches, hotels and business. Other information include agriculture, education, business, economics, investments, mining and industry sector.

What seems clear from all the various initiatives and notice of initiatives is that some parts of Tanzanian society are embracing the market aspect of the new technologies. It is interesting to see how often this is aspirational rather than actual at the present time.

### 3.5 *An assessment of the benefits that these technologies have brought to Tanzania*

It would be too negative to record only the disadvantages suffered by Tanzanians with regard to the new technologies. There are too many discernible benefits.

#### 3.5.1 A new era of information storage and retrieval.

There is now a general shift of literature presentation and preservation from printed hard materials to electronic media worldwide. The Internet has become one of the major sources of electronic media for the preservation and presentation of literature today. For example, at Sokoine University, the second public university in Tanzania, as well as in the Sokoine National Agricultural Library, the use of CD-ROM databases for the storage and retrieval of research findings and reports is now widespread. This is of immense value in the tropical environment, where as I mentioned above the actual physical conservation of printed material is a major problem. Data on disk or on the WWW is much more Tropics-friendly. Thus, since books are expensive, hard to procure in any but the major centres and difficult to protect and store in a tropical climate, it is clear that expanding the computer centres and making them more reliable must be a priority in order to facilitate university education and research.

#### 3.5.2 Part of a global scientific community

The benefits to an institution of being able to present and promote itself on a global stage are indisputable. There is a discernible effort for integration in the information society within the institutions of higher learning in Tanzania. In a survey of ICT facilities in the nine Universities, I have established that all of them have either constructed their web sites which are fully operational or have web sites under construction (Winter 2002-2003).

These websites are always in English since the intended audience is the international scientific community as much as the prospective student.

Although there are ICT policies for all the Universities mentioned above, it has to be admitted that there is as yet a gap between intention and delivery. However, there is reason to be optimistic that the use of the Internet will become increasingly common and easy. Even within institutions of higher learning, some faculties/institutes are more advanced down this road than others and have

developed their own web pages, which present their respective specific activities and link them to the international research community.<sup>33</sup>

**Table 2:** Tanzania's Universities: The state of web sites

S/N	Name of Institution	Status of Website	Language
1	Sokoine University of Agriculture (SUA)*	Construction complete for most Faculties	English
2	University of Dar Es Salaam (UDSM)*	Construction complete. Computer Centre well advanced	English
3	Mzumbe University (MU) (Established 2002)*	Website in place	English
4	Open University of Tanzania (OUT)*	No Website so far. Has Teleconferencing Facility	English
5	St Augustine University (2 Campuses: Nyegezi Campus (General Education), and Bugando College of Health Sciences	Construction complete	English

<sup>33</sup> For example at SUA the following have own web pages: <http://www.scsrd.org>, <http://www.suanet.ac.tz/tarpII> and <http://www.suanet.ac.tz/drpgs>. These institutes/directorates have a strong foreign funding component or are business oriented as in the case of the Computing Centre of the University of Dar es Salaam.



	(Medicine)+		
6	Tumaini College (three Campuses: Iringa (General Education), Makumira Campus (Theology) and KCMC Moshi (Medicine)+	Construction completed	English
7	Bukoba University (BU)+	Website under construction	English
8	International Medical and Technological University (IMTU)+ <sup>34</sup>	Construction completed	English
9	Zanzibar University*	Construction completed	English
10	Hubert Kauriku Medical University (HKMU)+	Construction completed	English

\* *Public* + *Private*

### 3.6 Solutions

Slowly solutions are being found to the problems I have catalogued. For example, Multipurpose Community Telecentres (MCT) projects are opening up the country to new technology. The MCT project at Sengerema has been made possible by improvements in the Tanzania Telecommunications Company Limited (TTCL). According to TTCL, the company has now a reliable tele-network. This means that about 60% of the country should be able to get an Internet connection when the project is completed.

One major advantage of MCTs is that they make it possible for rural dwellers, particularly the younger generation to learn how to use computers and the Internet. It is hoped that students and teachers can run educational software on personal computers, in telecentres or obtain access to world leading online libraries and distant instructors through the Internet. This is the optimistic 'global village' view of the Internet.

## 4. Conclusions

In conclusion we can say that Internet use in Tanzania has grown tremendously over the last five years or so. Tanzania has experienced a very rapid growth in

<sup>34</sup> The Higher Learning Institutions Accreditation Council on grounds of not adhering to the set standards has now temporarily closed IMTU for three years effective April 2003.

cybercafés in the last two years particularly in major towns. Unfortunately, Government policy has been slow with further investment as shown in this paper under ICT investment in the public schools and in the institutions of higher learning.

Currently, the Internet can only be accessed in urban areas although as we have seen there are some indications that this may be changing with the advent of MCTs. However, the basic requirement for electricity means that the Internet will be a minority activity well into the future.

Internet use is limited to a limited number of uses such as receiving and sending emails. There is no *e-business* use yet on the Internet in Tanzania although there is clearly an aspiration in some sectors to be part of this development.

As far as language use on the Internet is concerned, the Government seems to be unconcerned that currently the main language used is English. Although the Government web site is both in English and Kiswahili, web sites for Tanzanian Embassies/High Commission abroad are solely in English.

The Internet is likely to contribute to the spread of English in Tanzania. Almost all useful available information to Tanzanians is found in English. However, since the level of English of most Tanzanians does not allow them to benefit from the information available on the Internet, language is one further barrier to use.

The respondents in the study indicated that they were familiar with at least three languages, which are their L1, Kiswahili and English. On the language use on the Internet however, they indicated Kiswahili as the preferred language for sending emails and English for academic matters and other uses such as interest/leisure (including listening to music) or for information/news from abroad.

As yet the many local languages of Tanzania have not become a medium for Internet use and it does not at present seem that it could play a role in their revitalisation or maintenance. However, as with so many other aspects of this new technology things could change. The developments have been at breathtaking speed so far and even during the research for the project some of the data needed to be updated as the expansion continued. Thus one can come to no definite conclusion. However, one can imagine that the effect of the computer on Tanzanian society will be at least as revolutionary as that of literacy and the book.

## References

- ABDULAZIZ, M. H. 1980. "The Ecology of Tanzania National Language" in C. P. Hill and E. C. Polome (Eds.) *Language in Tanzania*: 139 – 175. London: OUP
- ALTMAN, G. 1997. *The Ascent of Babel: An exploration of language, mind and understanding*. Oxford: OUP

- ANDERSON, B. 1983. *Imagined Communities: reflection on the origin and spread of nationalism*. New York: Verso
- Asia Development Bank 2001. *Toward E-Development in Asia and the Pacific. A Strategic Approach for Information and Communication Technology*.
- BARRET, J. 1994. "Why is English still the medium of education in Tanzanian secondary schools?" in C. M. Rubagumya (Ed.) *Teaching and Researching in African Classrooms*: 3 – 16. Clevedon: Multilingual Matters
- BENJAMIN, P. 2000. *Does Telecentre mean the centre is far away? Telecentre development in South Africa and around the World*. South Africa: LINK Centre
- CAMERON, J. and W. A. DODD 1970. *Society, Schools and Progress in Tanzania*. New York: Pergamon Press
- CLARKE, P. C. 1959. *A Short History of Tanzania*. Oxford: OUP
- COSTECH 2002. *Preliminary Results of Internet Café Survey in Tanzania*. Dar es Salaam: Info Dev
- eSecretariat 2001. *Proposal for Tanzania's ICT Formulation Framework. Final Version*
- eThinkTank 2002. *Comments on the 1<sup>st</sup> Order Draft of National ICT Policy*
- Ethnologue 2000. *Areas: Africa*
- GAILLARD H. and A.DALL 2000. *Technology and innovations in global perspectives*. Eindhoven: University of Technology
- Government of Tanganyika 1961. *An ordinance to make provision for a single system of education in the territory*. Dar es Salaam: National Assembly
- HILL, C. P. and E. C. POLOME 1980. *Language in Tanzania*. London: OUP
- KATIGULA, B. A. J. 1987. *Factors Affecting the Achievement or Non-Achievement of the Objectives of the National and Mother Tongue Policies and Teaching Programmes in Africa: The Case of Tanzania*. Dakar, Senegal: UNESCO
- KRAPF, L. 1882. *A dictionary of Swahili language*: Compiled by L. Krapf. Reprinted in 1969 by Negro Universities Press: New York
- LAMTRAC 2001. *Survey of the need for a vocational training programme for ICT professionals in Tanzania*.
- MCLAUGHLIN, A. 2002. *Internet Exchange Points, their importance to the development of the Internet and strategies for their deployment – the African Example*. Harvard: Berkman Centre for Internet and Society at Harvard Law School
- MAFU, S. T. A. 2001. *The Role of the English Language in the Context of National Development Vision 2025 with specific reference to Agriculture in Tanzania*. (Unpublished PhD Thesis) Birmingham, UK: Aston University
- MAZRUI, A. A. and P. ZIRIMU 1978. "Church, State and Marketplace in the spread of Swahili" in *Case Studies in Bilingual Education* by B. Polsky and R. Cooper (Eds.) Rowley, Mass.: Newbury House
- MASSAMBA, D. P. B. 1992. "Thirty Years of Kiswahili development in Tanzania" in *African Urban Studies* 2: 55 –76
- MECKACHA, R. D. K. 1993. *The Sociolinguistic Impact of Kiswahili on Ethnic Community Languages in Tanzania: A Case Study of Ekinata*. Bayreuth: Bayreuth University
- Miller, Esselaar & Associates 2001. *A Country ICT Survey for Tanzania, Final Report*.
- Ministry of Education and Culture 2000. *Basic Educational Statistics in Tanzania (BEST)*. Dar es Salaam: Government Printers
- MONGELLA, C. M. 1990. "Language Problems in Secondary Education in Tanzania's Education System" in *Journal of Linguistics and Language in Education*. Dar es Salaam: UDSM
- MULOKOLOZI, M. M. 1990. "English Vs Kiswahili in Tanzania" in J. Blommaert (Ed) *Swahili Studies*. Ghent: Academic Press
- NAFFIE, I. 2002. "Internet Cafés in Dar es Salaam: Problems and Opportunities. Recommendations for e-Think Tank Tanzania". *Master of Science Thesis*. Eindhoven: University of Technology
- NURSE, D. and T. SPEAR 1985: *The Swahili: Reconstructing the History and Language of*

- an African Society, 800 – 1500*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- OECD 2001. *Understanding the Digital Divide*.
- PHILLIPSON, R. 1992. *Linguistic Imperialism*. Oxford: OUP
- ROY-CAMPBELL, Z. M. and M. A. S. QORRO 1997. *Language Crisis in Tanzania: The Myth of English Language Vs Kiswahili*. Dar es Salaam: Mkuki na Nyota Publishers
- SCHMIED, J. 1985. "Attitudes towards English in Tanzania" in *English World Wide* 6/12
- SCHMIED, J. 1986. "English in Tanzanian Education" in *Bayreuth African Studies Series* 5
- Sokoine University of Agriculture 2002. *Information and Communication Technology: Policy and Guidelines*. Mzumbe, Tanzania: Mzumbe Book Project
- United Republic of Tanzania 2002. *National ICT Policy of Tanzania: First Order Policy Draft*. Dar es Salaam: Government Printers
- YAHYA-OTHTMAN, S. 1990. "When International Languages Clash: possible detrimental effects on development of the conflict between English and Kiswahili in Tanzania" in *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 10/4: 279 - 296
- ZEF Bonn ([www.zef.de](http://www.zef.de)) 2002. *Information and Communication Technologies for development, present situation in, perspective and potential areas of German technical cooperation in Peru, Lao, PDR Vietnam, Tanzania and Uganda*

## Internet sources

- [www.africaonline.com](http://www.africaonline.com) Internet Service Provider in Tanzania
- [www.afrol.com](http://www.afrol.com)
- [www.ethink.tz.com](http://www.ethink.tz.com) Tanzanian Government web site
- [www.Newafrica.com](http://www.Newafrica.com) *History of the East African Coast: 950 AD - 1700 AD.*
- [www.raha.com](http://www.raha.com) Internet Service Provider in Tanzania
- [www.Intafrica.com](http://www.Intafrica.com) Internet Service Provider in Tanzania
- [www.internationalvoting.com](http://www.internationalvoting.com)
- [www.Jambonet.com](http://www.Jambonet.com) Internet Service Provide in Tanzania
- [www.cats-net.com](http://www.cats-net.com) Internet Service Provider in Tanzania
- [www.suanet.ac.tz](http://www.suanet.ac.tz) Sokoine University of Agriculture
- [www.ucc.co.tz](http://www.ucc.co.tz) University of Dar es Salaam Computing Centre.
- [www.udsm.ac.tz](http://www.udsm.ac.tz) University of Dar es Salaam
- [www.wherethebeach.com](http://www.wherethebeach.com)
- [www.gdln.org](http://www.gdln.org) Tanzania Global Development Learning Centre
- [www.wilkensafsat.com](http://www.wilkensafsat.com)
- [www.tanzania.go.tz/national\\_websitef.html](http://www.tanzania.go.tz/national_websitef.html) Tanzania National Website
- [www.tanzania.go.tz/vision.htm](http://www.tanzania.go.tz/vision.htm) Tanzania National Development Vision 2025

[www.tue.nl](http://www.tue.nl) Eindhoven University of Technology, Netherlands.

[www.itu.int/itu-news/issue/2002/05/sengerema.html](http://www.itu.int/itu-news/issue/2002/05/sengerema.html) International Telecommunication Union

### **About the Author**

Safari Mafu is Head of Humanities at Sokoine University, Morogoro, Tanzania;  
email: s\_mafu@yahoo.co.uk

# **De la tradition orale à l'ère de l'information : le cas de la Tanzanie**

SAFARI MAFU  
*Université de Sokoine, Tanzanie*

*L'utilisation de l'Internet se répand chez les Tanzaniens, étant donné que les institutions gouvernementales l'utilisent pour diffuser les informations, que les universités mettent en place des projets d'apprentissage à distance et que les cybercafés deviennent chose courante dans les grandes villes. Cependant, il est nécessaire de garder à l'esprit que le phénomène ne touche qu'une minorité de la communauté. Dans un pays où le réseau de distribution de l'électricité ne couvre pas l'ensemble du pays, où les fournisseurs de services connaissent encore des difficultés et où beaucoup de gens n'ont aucun revenu excédentaire, non seulement incapables d'acheter le matériel nécessaire mais aussi dépourvus des moyens d'acquitter les frais relativement modestes du cybercafé, l'utilisation de l'Internet restera une activité réservée à une minorité et à une élite. Cette limitation est accentuée par la langue de l'Internet. Etant donné le petit nombre de sites en kiswahili, les Tanzaniens qui surfent sur le WWW le font essentiellement en anglais. L'Internet est donc un domaine de plus dans lequel l'anglais est devenu la langue de l'élite tanzanienne.*

En à peine moins d'un siècle et demi, la Tanzanie a connu une transition rapide des moyens oraux de collecte et de diffusion des informations et des connaissances à la transmission par l'imprimé et aux moyens électroniques de collecte, de stockage et de recherche de l'information. Ce développement rapide des moyens de transmission a aussi impliqué un changement dans le vecteur de transmission, avec à la fois des effets positifs et des effets négatifs pour la masse des Tanzaniens. Cette évolution d'une tradition orale aux pratiques d'alphabétisme de l'Internet n'a été neutre ni culturellement ni linguistiquement, et un des objectifs de mon article sera de commenter l'effet linguistique des récents changements. Je fonde mon analyse sur les conclusions du projet B@bel de MOST, pour lequel j'étais le chercheur tanzanien, et sur de nouvelles recherches que j'ai menées en vue de comprendre le contexte de ces conclusions. Comme dans les autres articles de ce numéro, une des questions que je voulais poser était celle de savoir si la langue anglaise se diffuse en tandem avec l'adoption de la technologie de l'information et, en particulier, avec une utilisation accrue de l'Internet.

## 1. La tradition orale

Avant l'arrivée des Européens en Afrique subsaharienne, on ne trouvait d'alphabétisme et de culture écrite que dans très peu de centres<sup>1</sup> (voir aussi la section 2 ci-dessous). Dans la société africaine, les connaissances et les valeurs étaient transmises d'une génération à l'autre par la tradition orale. Le folklore servait à divertir et à éduquer. Les connaissances nécessaires à l'agriculture et à l'artisanat étaient aussi transmises oralement, les jeunes générations faisant leur apprentissage auprès de membres plus âgés du groupe. Pour ces communautés d'agriculteurs et de pasteurs, l'apprentissage se faisait par la pratique. Le travail était généralement divisé par sexe et les jeunes garçons travaillaient aux côtés d'hommes plus âgés pour cultiver les plantes et en prendre soin. Les jeunes filles travaillaient avec leur mère ou leurs sœurs plus âgées aux besognes domestiques. Dans les communautés pastorales, les jeunes garçons (et parfois les filles) surveillaient les veaux autour de la maison tandis que les garçons plus âgés et les aînés menaient les bêtes paître plus loin.

Un trait important de l'éducation des jeunes des communautés pastorales ou agro-pastorales, comme les Masaï et les Iraqws était leur formation aux métiers de la guerre. Des jeux guerriers étaient organisés et dirigés par les garçons plus âgés pour faire en sorte que les combats fictifs ne causent pas de blessures graves<sup>2</sup>.

Les valeurs et traditions tribales étaient transmises formellement à l'occasion des cérémonies d'initiation et de circoncision. Par exemple, chez les Masaï, les Iraqws et les Wayao<sup>3</sup>, les jeunes garçons et filles étaient confiés à des aînés du même sexe pour être formés aux devoirs des parents. Dans le cas des Iraqws, les filles restaient généralement à l'intérieur avec les femmes plus âgées pendant une période pouvant aller jusqu'à deux ans voire plus longtemps. Pendant toute la période d'initiation, elles n'étaient pas censées être vues par d'autres personnes, en particulier les hommes.

Dans chaque clan, des individus spécialement désignés se spécialisaient dans les guérisons. Ce rôle était souvent assigné au forgeron, à l'orfèvre, etc. Les dirigeants et les chefs étaient chargés du bien-être de la société en général. Ces dignitaires transmettaient les connaissances et les compétences qu'impliquait leur rôle à la génération suivante, souvent dans le cadre de rites secrets. Certains clans étaient considérés comme doués de pouvoirs surnaturels et là aussi la transmission des connaissances nécessaires pour exercer ces pouvoirs se faisait toujours par communication directe. Les secrets n'étaient pas consignés par écrit.

Divertissement, éducation, initiation, gouvernement, bien-être et religion passaient donc par les contacts personnels et dans la langue du groupe. Comme dans toute communication directe, la langue des échanges était toujours *parole*, le dialecte particulier du petit groupe. Il n'y avait pas de notion de langue standard, sauf dans les quelques lieux en contact avec le monde musulman où l'arabe classique du Coran pouvait être connu. La langue était une variable importante de l'identité du groupe et, par leur usage de la langue, les groupes pouvaient se définir comme différents des locuteurs se trouvant à un autre point du continuum des dialectes ou de différentes phyla linguistiques.

## 2. L'éducation et la société alphabète

Sur le territoire de la Tanzanie d'aujourd'hui, les autochtones ont commencé à avoir des contacts avec le monde extérieur à partir de 950 environ, lorsque des Arabes d'Oman se sont établis sur l'île de Kilwa Kisiwani. Les Arabes ont introduit l'Islam et formé les jeunes hommes dans les *madrasas*, qui

---

<sup>1</sup> Par exemple dans les villes côtières de l'Afrique de l'Est – Bagamoyo, Kilwa Kisiwani, Malindi et Mombasa – où les Arabes s'étaient établis dès 950 et où l'alphabétisme était acquis à des fins religieuses.

<sup>2</sup> Voir par exemple *L'enfant noir* de Camara Laye ou *Is it possible ?* d'Ole Kulet.

<sup>3</sup> Beaucoup d'autres groupes procédaient de même.

enseignaient la religion et la culture islamiques<sup>4</sup>. Les élèves des *madrasas* devaient apprendre les caractères arabes, généralement par cœur, pour lire le Coran. Il importe de garder à l'esprit que l'influence arabe a été réduite dans ses effets et limitée à la bande côtière et aux îles. Cependant, par la suite, à mesure que la traite des esclaves a pris de l'ampleur, les marchands arabes d'esclaves ont commencé à pénétrer dans l'intérieur et établi des centres comme Morogoro, Dodoma, Tabora et Kigoma. Certains se sont établis dans ces comptoirs et y ont introduit les *madrasas* et la religion islamique.

Au 16<sup>e</sup> siècle, les Portugais sont arrivés et se sont établis le long des côtes dans des villes comme Kilwa, Zanzibar et Mombasa, où ils ont créé des escales. Le commerce le long de la route des épices vers le sous-continent indien et l'archipel indonésien était constant et parfois assez animé. Les Portugais ont néanmoins eu très peu d'impact sur les communautés locales du point de vue de l'alphabétisation. Pourtant, bien que les Arabes aient ensuite chassé les Portugais de ces villes, les Européens étaient restés suffisamment longtemps dans la région pour contribuer à l'élaboration lexicale du kiswahili, la langue autochtone de la plaine côtière. Le kiswahili a beaucoup emprunté tant à l'arabe qu'au portugais (et par la suite, bien entendu, à de nombreuses autres langues étrangères comme le hindi et l'anglais). L'influence arabe initiale et l'étude du Coran ont eu pour conséquence que lorsque le kiswahili a reçu sa première forme écrite, les caractères utilisés étaient les caractères arabes.

L'éducation formelle et l'alphabétisation de l'intérieur et d'un groupe social plus large sont venues après l'arrivée des missionnaires européens et des gouvernements coloniaux. Les Allemands ont constitué le premier empire colonial dans la région, à partir de 1884. Après la défaite allemande à l'issue de la Première Guerre mondiale, les Britanniques ont administré le Tanganyika.

Les missionnaires venaient de différents pays européens et de différentes dénominations chrétiennes et avaient des sphères d'influence distinctes. Les catholiques, en particuliers les bénédictins allemands, avaient des missions dans le Sud de la Tanzanie – de Nyangao et Ndanda dans les régions de Lindi/Mtwara à Peramiho dans la région de Ruvuma. Les congrégations catholiques irlandaises avaient leurs principales missions à Kipalapala dans le Tabora et à Kilema dans le Moshi. Les luthériens (principalement norvégiens) occupaient la zone Nord, l'Eglise morave les zones montagneuses du Sud et l'Eglise anglicane la zone centrale et Zanzibar. Il est vrai qu'aucune dénomination n'était hégémonique dans une zone particulière.

Dans tous ces centres, l'éducation formelle organisée par les missions chrétiennes a peu à peu remplacé les traditions autochtones en matière d'éducation et de formation des jeunes. Les missionnaires, et ensuite l'Etat sous la forme du gouvernement colonial, ont démantelé l'éducation traditionnelle. Cette destruction était parfois délibérée, comme dans le cas de l'interdiction ou de la dissuasion de certaines pratiques traditionnelles comme la sorcellerie ou l'excision. Le démantèlement n'a cependant pas été total, étant donné que dans certains cas l'église chrétienne a intégré initiations et circoncisions dans le rituel, encore que la convergence soit largement inavouée.

Un changement qui a été très visible a été la diffusion de l'imprimé dans la région. L'arrivée de la presse à imprimer y a produit les profonds effets que Benedict Anderson (1983) a noté dans les sociétés occidentales. Elle a encouragé la standardisation des langues adoptées pour servir de vecteur de l'administration et de l'éducation locales, et elle a ajouté un niveau supplémentaire à la hiérarchie des langues impériales et autochtones. La standardisation des langues locales a principalement été due au fait que les diverses églises chrétiennes ont voulu traduire leurs textes sacrés dans les langues locales. Les missionnaires ont été parmi les premiers à rédiger des grammaires du kiswahili : l'évêque Steere, de l'Eglise anglicane, a rédigé une grammaire du kiswahili en 1870 tandis que Krapf a produit un dictionnaire du kiswahili en 1882<sup>5</sup>. Les luthériens étaient des traducteurs particulièrement actifs et,

<sup>4</sup> C'est encore le cas aujourd'hui.

<sup>5</sup> Ludwig Krapf et Johannes Rebmann ont été les premiers Européens à voir le sommet enneigé du Kilimandjaro, en 1848. Krapf a écrit *A Dictionary of Suahili*, publié initialement en 1882. Ce dictionnaire a été réédité en 1969 par Negro Universities Press, New York, ISBN 8371-1276-1.



outre les textes sacrés chrétiens, ils ont aussi publié le folklore local dans les langues des différents groupes – par exemple une grande partie du folklore des Iraqws a été transcrite en iraqw. La préservation de la culture de la tradition orale africaine était cependant un événement rare et une grande partie de cette tradition n'a pas été consignée par écrit.

Parmi les premières presses à imprimer du pays qui ont répondu à la demande de livres et de matériels pour les écoles et de textes religieux pour les églises figuraient la Vuga Printing Press à Lushoto, la Ndanda Printing Press à Masasi, la Peramiho Mission Press à Songea et la Tabora Mission Press à Tabora. L'existence de presses à imprimer en Tanzanie a considérablement amélioré la diffusion de l'alphabétisme vu que les livres permettaient à ceux qui avaient reçu une éducation de base de mettre en pratique leurs connaissances. Tant les missionnaires que le gouvernement colonial ont créé davantage d'écoles pour les autochtones dans différentes régions du pays. Il arrivait que les jeunes hommes et filles soient amenés de force dans ces écoles<sup>6</sup>.

L'introduction de l'éducation occidentale était assurément une menace pour les méthodes de formation des sociétés autochtones. Un de ses effets les plus notables a été le changement de langue qu'elle a causé. L'accent mis sur la connaissance livresque et les informations transmises par l'écrit signifiait que ceux qui recevaient une éducation apprenaient principalement le kiswahili. Les établissements religieux l'utilisaient comme vecteur de l'enseignement primaire. Cela était vrai des chrétiens et des écoles des missions comme des musulmans et de leurs *madrasas*. Etant donné que les missionnaires et les imams convertissaient les autochtones respectivement au christianisme et à l'islam, ils contribuaient à diffuser l'alphabétisme et le kiswahili. Il y avait bien quelques exceptions à cette évolution dans la mesure où certaines des autres langues vernaculaires autochtones étaient utilisées dans les offices religieux et certaines parties de la Bible traduites dans ces langues. Par exemple, les langues des Sukumas<sup>7</sup>, des Nyakyusas, des Makuas, des Hayas et des Chagas étaient utilisées. Toutefois, cette pratique n'a pas survécu et le kiswahili est utilisé dans toute la communauté chrétienne pour les offices religieux. Cela, comme nous le verrons, a suivi la diffusion générale du kiswahili dans un certain nombre de domaines, au détriment des autres langues autochtones.

## 2.1 Les langues de l'administration coloniale

La *lingua franca* administrative était le kiswahili. Seuls les documents gouvernementaux officiels étaient en allemand (sous la colonisation allemande) et en anglais (sous la colonisation britannique). A l'époque allemande, la langue d'instruction de la population autochtone était le kiswahili. A l'époque britannique, un système d'éducation tripartite a été institué, différenciant les services éducatifs selon les trois races qui composaient la population résidant en Tanzanie : les Africains, les Européens et les Asiatiques. Le kiswahili était utilisé comme langue d'instruction dans les écoles africaines tandis que l'anglais était enseigné comme matière distincte. L'anglais était la langue d'instruction dans les écoles pour les Européens et les Asiatiques<sup>8</sup>.

Le kiswahili était utilisé dans toute l'administration coloniale pour permettre les contacts entre gouvernants et gouvernés. Ce rôle, ainsi que son utilisation dans l'éducation et la religion, signifiait que cette langue commençait, au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, à accéder au statut de *lingua franca* en Tanzanie. Aussi, lorsque la TANU (Tanganyika African National Union) a commencé à lutter pour l'indépendance du Tanganyika en 1954, le kiswahili a été adopté comme la langue de l'association politique. Si la Tanzanie devait conserver les frontières fixées par les traités coloniaux (et c'est ce que la

---

<sup>6</sup> L'auteur de cet article en est un exemple. Il a été amené de force à l'école par le gouvernement colonial en 1958. Ses parents ont été menacés d'emprisonnement au cas où ils ne feraient pas le nécessaire pour que leur fils fréquente régulièrement l'école.

<sup>7</sup> Les Sukumas sont aujourd'hui plus de 5 millions, ce qui en fait le groupe ethnique le plus nombreux de Tanzanie.

<sup>8</sup> Le système tripartite a été aboli le 1<sup>er</sup> janvier 1962, immédiatement après l'accession à l'indépendance.

Charte de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) avait décidé en 1963<sup>9</sup>), il était besoin d'une langue qui permette aux nombreux groupes linguistiquement disparates de la Tanzanie de communiquer.

Le kiswahili était considéré comme une langue plus unificatrice que l'anglais, langue de la puissance coloniale. Nyerere l'appelait la « langue de l'Afrique » en raison du rôle de *lingua franca* qu'elle avait déjà joué entre les populations de la côte orientale de l'Afrique. Après l'indépendance, elle a constitué un instrument important de l'édification de la nation et de la promotion de la cohésion nationale. Deux processus sociaux ont facilité l'adoption du kiswahili. Dans l'expérience sociale de Nyerere, la politique d'Ujamaa de 1967, les ruraux étaient transférés dans des villages Ujamaa dans le but de collectiviser la production agricole. La population urbaine de la Tanzanie a aussi augmenté, les ruraux venant y chercher du travail dans le petit secteur industriel qui se mettait aussi en place. Ces deux phénomènes entraînaient des contacts entre groupes linguistiques qui ont eu alors besoin d'une langue commune. Le changement de langue était aussi favorisé par le fait que le gouvernement cherchait à décourager l'emploi des langues autochtones dans l'éducation et l'administration, afin de promouvoir la cohésion nationale. On espérait généralement qu'elles dépériraient et mourraient de mort naturelle. De même, le régionalisme était découragé en Tanzanie. Aujourd'hui, le gouvernement central tanzanien continue de faire preuve de peu d'enthousiasme pour la promotion des langues autochtones (dont le nombre se situe autour de 130).

Après l'indépendance, l'éducation nationale dans la langue nationale était considérée comme la clé de la réussite de l'Etat tanzanien. Un certain nombre de politiques nationales ont été élaborées et adoptées pour faire du kiswahili la langue d'instruction. Ces politiques n'ont été qu'en partie couronnées de succès. Le kiswahili était la langue d'instruction de l'enseignement primaire, comme il l'était déjà avant l'indépendance pour la majorité de la population. Cependant, l'enseignement secondaire est resté en anglais malgré diverses tentatives pour adopter le kiswahili. Les raisons de cet échec sont nombreuses et la place manque ici pour les analyser<sup>10</sup>. On notera toutefois que parmi ces raisons il y avait la disponibilité de manuels en anglais pour l'enseignement secondaire et supérieur, qui revêtait une énorme importance. Les priorités financières de la Tanzanie dans les années 60 et 70 et les difficultés financières rencontrées dans les années 80 et 90 signifiaient qu'il n'était pas toujours possible de financer la traduction des ouvrages en kiswahili.

Avant de conclure cette section, il est important de signaler ici les difficultés soulevées par le stockage des imprimés sous les tropiques. La durée de vie des livres dans les bibliothèques et les écoles de Tanzanie est sérieusement compromise par le climat chaud et humide et les dégâts causés par les insectes et les vers. C'est là un problème que rencontrent toutes les institutions éducatives dans ces régions. Au cours des cent et quelques années d'existence de l'imprimé en Tanzanie, aucune solution pratique et peu coûteuse de ce problème n'a pu être trouvée. Si, comme il paraît probable, la culture de la lecture dépérit chez les Tanzaniens, il faut peut-être y voir une des causes de cette situation, à côté des raisons généralement invoquées, comme la croissance des médias audiovisuels et le déclin de l'idéalisme de la période de la libération.

### 3. Des livres aux médias électroniques

Les récents changements des modes de communication et d'information causent actuellement le même genre de bouleversement sismique qu'au début de la période coloniale. La technologie de l'information en général et l'Internet en particulier sont à l'origine de grands changements dans le savoir, les pratiques d'alphabétisme et la communication. La langue même des échanges a une fois de plus changé. Cette troisième section de l'article, qui présente la recherche que j'ai menée en Tanzanie en 2002 et 2003, traitera de la question de la langue et de la politique des technologies de l'information, des

<sup>9</sup> L'OUA a été créée le 25 mai 1963 lors d'une réunion de 24 chefs d'Etats africains indépendants à l'époque, qui ont signé la Charte de l'OUA. Aujourd'hui, tous les Etats africains sont indépendants et l'OUA a pris le nom d'Union africaine (UA) à compter de juillet 2002.

<sup>10</sup> Mais voir Mafu (2000) pour une analyse de ces questions.

nouveaux modes de recherche et d'interaction induits par les nouvelles technologies, des obstacles à l'extension générale des pratiques au grand public et du cadre idéologique des nouvelles pratiques, et elle se terminera sur une évaluation des bénéfices incontestables que ces technologies ont apportés à la Tanzanie.

### *3.1 Les politiques tanzaniennes en matière de technologies de l'information et de la communication*

La politique de la Tanzanie en matière de technologies de l'information et de la communication (TIC) en est encore, à ce jour, au stade de l'élaboration. Cela est compréhensible. Pour un pays pauvre comme la Tanzanie, il est nécessaire de hiérarchiser les besoins. Il faut répondre aux besoins fondamentaux avant de pouvoir acheter des ordinateurs pour donner accès à l'Internet à tous les étudiants des établissements d'enseignement supérieur, sans parler des élèves des écoles primaires et secondaires.

Les autorités tanzaniennes collaborent avec les organisations internationales pour apporter les technologies de l'information et en particulier l'Internet au plus grand nombre possible de centres. L'Union internationale des télécommunications (UIT) a mis en place des projets de télécentres communautaires polyvalents (TCP) pour apporter le téléphone, le fax, la photocopie, les ordinateurs, l'Internet (WWW et courrier électronique) et, dans certains cas, l'apprentissage à distance et la télémédecine à des villages isolés dans le monde entier depuis 1998. La Tanzanie est un des cinq pays africains « les moins avancés » couverts par ce projet<sup>11</sup>. Le centre tanzanien de Sengerema, Mwanza, a été inauguré officiellement en avril 2003. Les TCP visent à fournir des moyens de communication et d'information pour un large éventail d'utilisations communautaires, dont l'amélioration de la gouvernance et des services publics. Le projet tanzanien est financé par un certain nombre d'organismes bailleurs de fonds, dont l'UNESCO, qui entend promouvoir des programmes de télématique et d'apprentissage sans frontières à travers le monde. Les autres organismes incluent la DANIDA, le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) et l'UIT. Parmi les autres partenaires figurent le British Council et des institutions internationales comme la FAO, le PNUD et l'OMS. Les ONG sont aussi la source de certains des matériels de technologie de l'information qui ont été récemment installés dans les universités et sur lesquels je reviendrai plus loin.

En dehors de la nécessité de planifier l'acquisition des matériels, il faut aussi créer l'infrastructure technique. Ce processus a été lent à démarrer et les politiques des télécommunications existantes, de même que le monopole d'Etat Telco, entravent le développement de l'Internet en Tanzanie. Il est urgent que le gouvernement tanzanien crée un cadre de services compatibles. L'absence de politique des TIC signifie qu'il n'existe pas d'environnement juridique et réglementaire approprié pour stimuler le développement des TIC. Il y a donc des obstacles qui empêchent les Tanzaniens d'encourager la coopération régionale en vue d'harmoniser les réglementations et de rationaliser l'utilisation optimale d'une bande passante limitée.

#### 3.1.1 L'utilisation de l'Internet dans les ministères

Malgré des problèmes évidents (dont il sera question plus en détail plus loin), les services gouvernementaux commencent à utiliser un peu l'Internet. Cette évolution est très récente. Par exemple, le 31 mars 2003, le Ministère des transports et des communications a conseillé aux fonctionnaires de visiter l'Internet pour obtenir des informations de diverses régions du monde afin d'améliorer leur compétence et leur efficacité en appliquant les connaissances, informations et innovations récentes. Le 8 avril 2003, le gouvernement de Zanzibar<sup>12</sup> a annoncé qu'il avait reçu des fonds de donateurs pour installer des services Internet dans ses bureaux aux mêmes fins. De même, l'African Medical Research Fund (AMREF), qui regroupe plusieurs pays africains, a récemment encouragé les infirmières à visiter

<sup>11</sup> Les autres pays africains sont le Bénin, le Mali, le Mozambique et l'Ouganda.

<sup>12</sup> Le gouvernement de Zanzibar fait partie du gouvernement d'union de la République-Unie de Tanzanie.

son site Web pour s'informer des faits nouveaux dans un certain nombre de domaines de leur profession, notamment les soins aux patients atteints du VIH/sida dans leurs pays respectifs. D'autre part, les sages-femmes tanzaniennes sont également exhortées à acquérir des compétences en matière de TI<sup>13</sup>. Ces modestes évolutions sont cependant contrariées non seulement par tous les problèmes techniques associés à l'utilisation de l'Internet en Tanzanie, mais aussi par le fait que la plupart de ces informations sont dans les grandes langues européennes comme l'anglais, le français et l'allemand. La langue nationale de la Tanzanie, le kiswahili, bien que parlée dans d'autres pays d'Afrique orientale, centrale et australe, n'est pas encore une langue courante sur l'Internet. L'internaute doit être quelqu'un qui est alphabète en anglais.

Une modeste initiative a été prise en République-Unie de Tanzanie pour promouvoir l'utilisation du kiswahili. Le site Web du gouvernement est à la fois en anglais et en kiswahili pour les utilisateurs extérieurs et intérieurs respectivement. Cela est conforme à l'engagement tanzanien en faveur de l'utilisation symbolique du kiswahili comme langue nationale dans toutes les situations possibles. D'autre part, il y a la reconnaissance du besoin de rendre l'information sur le pays accessible dans la *lingua franca* la plus largement employée à l'heure actuelle, et on a donc accepté la nécessité de publier en anglais. Cependant, curieusement, la Tanzanian High Commission et les ambassades à l'étranger ont des sites Web qui sont uniquement en anglais et cette indifférence au kiswahili dans son rôle symbolique est quelque peu surprenante.

Le gouvernement tanzanien a toujours eu une politique linguistique claire. Au lendemain de l'indépendance, le but était de promouvoir la langue nationale et durant les décennies qui se sont écoulées depuis, cette orientation est restée constante (même si la mise en œuvre n'a pas toujours été une réussite – comme en témoignent les efforts pour faire du kiswahili la langue d'instruction de l'enseignement secondaire). Toutefois, à l'heure où ces lignes sont écrites, aucune mesure n'a encore été prise pour promouvoir l'utilisation du kiswahili sur l'Internet. Il y a bien une politique de promotion de l'utilisation de l'Internet mais la langue n'est pas mentionnée. En conséquence, aujourd'hui, l'anglais est la principale langue employée pour accéder à l'information puisqu'il n'y a pas de traduction systématique des sources en kiswahili.

### 3.1.2 L'utilisation de l'Internet dans les universités

Avant 1996, en Tanzanie, les ordinateurs servaient principalement au traitement de texte. Même dans les établissements d'enseignement supérieur, on se servait tout au plus des ordinateurs pour analyser des données à l'aide de logiciels spécifiques. Ceux qui connaissaient ces programmes étaient considérés comme des magiciens de l'informatique. Les ordinateurs n'étaient pas reliés à des réseaux. Aussi, pour faire entrer nos établissements d'enseignement supérieur dans l'ère électronique, les universités se sont galvanisées. Le Conseil de l'Université d'agronomie de Sokoine (SUA) (mon université d'origine) a décidé en 1997 que l'Université devrait mettre en place au plus tard en décembre 2001 une politique en matière de TIC. Le Centre d'informatique est maintenant établi et il existe une politique en matière de TIC. Depuis la création du Centre, le nombre d'utilisateurs individuels (enseignants et étudiants) et le volume des informations électroniques circulant à l'intérieur de la SUA et vers l'extérieur ont énormément augmenté, grâce à une connexion de réseau local (Local Area Network – LAN). L'objectif majeur est de promouvoir les TIC dans l'accomplissement de la mission de l'Université<sup>14</sup>. Aujourd'hui, 300 micro-ordinateurs sont reliés à un réseau local à la SUA<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Ces conseils ont été donnés par un représentant de l'Africa Midwives Research Network (AMRN) et ont été rapportés dans le Tanzania Sunday Observer du 6 avril 2003.

<sup>14</sup> SUA Information and Communication Technology Policy and Guidelines, 2002, p. iii.

<sup>15</sup> Le réseau local de la SUA a pu être mis en place grâce au généreux soutien de la NORAD et du VLIR. La plupart des ordinateurs ont été achetés par l'intermédiaire d'organismes bailleurs de fonds tels que la NORAD, la DANIDA, le British Council (ODA), le VLIR, l'USAID, la Fondation Ford et organismes similaires, sans lesquels la SUA n'aurait pas pu entrer dans l'ère électronique. C'est également le cas des autres établissements d'enseignement supérieur en Tanzanie.

Cependant, les ordinateurs sont en trop petit nombre par rapport à une population de plus de 2500 étudiants et plus de 250 enseignants. La demande d'ordinateurs pour accéder à l'Internet est si forte qu'aujourd'hui les centres informatiques universitaires de la SUA, de l'UDSM et de Mzumbe ne peuvent satisfaire les demandes de leurs utilisateurs (étudiants et enseignants) qui veulent profiter de leurs services pour leurs recherches académiques, leurs loisirs et/ou l'envoi de courriels. Ce fait rend la nécessité de cybercafés encore plus urgente dans des grandes villes comme Dar es Salaam et Morogoro.

### 3.1.3 Initiatives récentes en matière de TI

L'Université de Dar es Salaam (UDSM) entreprend actuellement un Programme de transformation institutionnelle (ITP) en vue d'intégrer les technologies de l'information et de la communication (TIC) dans toutes ses principales activités. Ce programme comprendra des activités d'enseignement et d'apprentissage ainsi que des recherches et des services communautaires afin d'améliorer la qualité des services éducatifs et aussi d'accroître la scolarisation au moyen de l'apprentissage à distance. Le 9 juin 2003<sup>16</sup>, sa Faculté d'éducation, principal établissement qui forme les enseignants diplômés dans le pays, a annoncé qu'elle adapterait certains de ses programmes pour les transmettre dans le cadre de l'**apprentissage électronique**. La raison en est que le système conventionnel visant à accroître le nombre de ses étudiants ne réussit pas à répondre à la demande d'enseignants du secondaire. C'est ce besoin qui a décidé l'UDSM à se mettre en ligne. Lorsque les facultés adapteront leurs programmes à l'apprentissage électronique, cette entreprise révolutionnera l'enseignement dans les établissements d'enseignement supérieur en Tanzanie.

L'Université a déjà installé un satellite VSAT (Very Small Aperture Terminal) qui la relie aux centres d'informatique de la région d'Afrique australe (Kenya, Ouganda et Maurice) et du reste du monde. La Faculté d'éducation collabore avec la société sud-africaine *eDegree* pour mettre en œuvre son projet d'apprentissage électronique. Il est escompté qu'elle bénéficiera du soutien d'autres institutions telles que l'Université virtuelle africaine (UVA) et le Tanzania Global Development Learning Centre (TGDLIC).

Les défis que doit relever ce projet d'apprentissage électronique sont multiples. Ils comprennent la médiocrité de l'infrastructure et le manque de moyens de TIC dont je traiterai plus loin. Et le moindre de ces défis n'est pas le fait qu'en raison de la nature du programme et des organismes qui y collaborent, la langue d'interaction/instruction du programme en ligne sera l'anglais<sup>17</sup>.

Les initiatives prises dans d'autres secteurs comprennent un programme de bourses d'études d'informatique pour les diplômés de l'enseignement secondaire. Le programme de bourses administré par les New Horizons Computer Learning Centres (NHCLC) à Dar es Salaam vise à accélérer le renforcement des capacités en ressources humaines de la Tanzanie dans le domaine de l'éducation à l'informatique. Le programme est conduit en partenariat avec le bureau principal de New Horizons aux Etats-Unis. Cette initiative aidera les étudiants à étudier l'informatique, par le biais du programme de bourses, afin d'acquérir une plus grande efficacité et un avantage comparatif dans leurs emplois, carrières et professions respectifs. La langue d'interaction/instruction sera l'anglais.

Il est aussi encourageant de signaler ici que grâce à l'assistance de l'Institut de la Banque mondiale à Washington DC, la Tanzanie a créé un Global Development Learning Centre (TGDLIC) à Dar es Salaam. Le Centre est équipé entre autres d'un dispositif de téléconférence relié à plusieurs pays africains comme le Ghana, l'Ouganda et l'Ethiopie ainsi qu'à l'Institut de la Banque mondiale à Washington DC. Le Centre a son propre site Web qui est en anglais. Aujourd'hui, certaines réunions de

---

<sup>16</sup> Comme rapporté dans le journal Guardian (Tanzanie) et, ensuite, dans des entretiens avec certains membres du corps enseignant à l'Université de Dar es Salaam.

<sup>17</sup> L'anglais est la langue de l'enseignement supérieur en Tanzanie, et c'est là un des obstacles au développement de ce secteur.

la Banque mondiale concernant la Zone Afrique peuvent avoir lieu sans qu'il soit besoin de se rendre à Washington, ce qui réduit les lourdes charges que représentent les dépenses en devises encourues pour envoyer des fonctionnaires à l'étranger pour des réunions, des formations et des conférences. Le Centre offre des programmes de formation dans de nombreux domaines – dont les TIC – à des coûts raisonnables qui permettent de doter les fonctionnaires et les particuliers des compétences requises. En collaboration avec d'autres GDLC dans le monde entier, le TGDLC transforme peu à peu la technologie moderne en un catalyseur de la diffusion des connaissances à travers le monde. Le Centre a jusqu'ici conduit des programmes de leadership et de développement, de bonne gouvernance et de partenariat public/privé dans la gestion des projets, de prévention du VIH/sida et de nombreux autres programmes. Bien qu'il s'agisse d'un exemple parmi d'autres de la vision optimiste du « village planétaire » de l'avenir, c'est aussi, bien sûr, un cadre dans lequel les nouvelles technologies et les nouveaux réseaux signifient que les Tanzaniens doivent parler l'anglais.

### *3.2 Nouveaux modes de recherche de l'information et d'interaction dus aux nouvelles technologies*

#### 3.2.1 Le projet B@bel de MOST

C'est pour étudier ce secteur en développement rapide avec son apparente promotion de l'utilisation de l'anglais que j'ai entrepris l'enquête sur l'utilisation de l'Internet. A la fin de 2002 et au début de 2003, j'ai examiné les habitudes et les pratiques des usagers de l'Internet. Certains des sujets étaient des élèves du secondaire et quelques étudiants du premier cycle universitaire, des professionnels (principalement des enseignants universitaires) et des hommes d'affaires (principalement des personnes d'origine indienne<sup>18</sup>). Comme dans tous les autres centres, il était demandé aux enquêtés de rendre compte de leur dix dernières sessions Internet, en indiquant quel type d'activité elles représentaient et quelle langue ils employaient. L'enquête a été réalisée dans les grandes villes de Tanzanie (Dar es Salaam, Arusha, Dodoma et Morogoro).

L'enquête a révélé que les principaux objets de l'utilisation de l'Internet en Tanzanie étaient les suivants : les étudiants et leurs enseignants utilisaient principalement l'Internet pour des recherches documentaires à des fins académiques ; les élèves du secondaire utilisaient principalement l'Internet pour envoyer et recevoir des courriels et à des fins de loisirs (surtout pour écouter/télécharger/copier de la musique)<sup>19</sup>. Tant les élèves du secondaire que les étudiants ont indiqué qu'ils utilisaient l'Internet pour rechercher des informations, explorer les possibilités d'inscription dans des universités à l'étranger ou chercher d'éventuelles sources de financement pour poursuivre leurs études à l'étranger. Les sessions les plus longues, comprenant des salons et des groupes de discussion, étaient surtout le fait d'adultes ayant les ressources financières nécessaires, car les cybercafés font payer à l'heure et sont assez chers pour les personnes ordinaires.

Dans l'enquête, personne n'a mentionné les achats en ligne. La raison en est qu'il n'y a actuellement que très peu de grands complexes commerciaux (supermarchés) qui aient leurs propres sites Web. En second lieu, même les institutions financières nécessaires pour traiter les transactions afférentes aux achats en ligne font défaut. Les achats en ligne appartiennent donc encore au futur en Tanzanie, et même les transactions commerciales extérieures ne sont pas possibles vu que les Tanzaniens ordinaires sont peu nombreux à posséder des cartes bancaires internationalement reconnues leur permettant de faire des achats transnationaux.

<sup>18</sup> Ceux-ci se servent de l'Internet essentiellement pour envoyer des courriels à leurs partenaires commerciaux à l'étranger car cela leur coûte moins cher que de téléphoner.

<sup>19</sup> Cependant, à l'occasion de plusieurs visites à des cybercafés de Morogoro et de Dar es Salaam, il a été établi que les gens téléchargeaient toutes sortes de choses – y compris de la pornographie – bien que les avis affichés sur les portes interdisent catégoriquement la visualisation ou le téléchargement de matériels pornographiques.

Les tableaux 1 et 2 ci-dessous montrent les langues utilisées par les internautes. Nous constatons que le profil d'utilisation des langues est très clair : les élèves du secondaire utilisent le kiswahili pour envoyer ou lire leurs courriels. Les mêmes élèves indiquent utiliser l'anglais lorsqu'ils écoutent, téléchargent ou copient de la musique sur l'Internet. Cela est inévitable vu que l'Internet est dominé par la musique pop/rap occidentale, et que la musique autochtone de l'Afrique de l'Est a moins de chances d'être disponible. La généralisation de la pratique consistant à télécharger de la musique et donc sa disponibilité à peu de frais est une pression supplémentaire qui favorise le changement de profil des loisirs noté précédemment – du folklore autochtone et des danses traditionnelles à la musique moderne occidentale.

Les étudiants et enseignants universitaires, d'autre part, indiquent utiliser l'Internet principalement pour des recherches documentaires et ensuite pour l'envoi de courriels. Pour la première de ces activités, ils disent se servir de l'anglais et pour la seconde se servir à la fois de l'anglais et du kiswahili, en fonction du destinataire. Cela est probablement dû à leur niveau de compétence en anglais. Les étudiants utilisent l'anglais dans leurs recherches de matériels académiques parce que la plupart des textes dont ils ont besoin sont publiés en anglais et aussi parce que, la langue d'instruction à l'université étant l'anglais, ils possèdent pour l'essentiel la compétence requise.

Il importe de noter ici que nombre d'étudiants du premier cycle universitaire auxquels il avait été demandé de remplir les questionnaires de MOST n'ont pas participé à l'enquête parce qu'ils ont signalé qu'ils ne savaient pas se servir de l'ordinateur et n'utilisaient donc pas l'Internet. Beaucoup n'ont pas de compte/adresse électronique et beaucoup ne savent pas chercher des informations sur l'Internet<sup>20</sup>. Cela n'est pas étonnant si l'on considère les nombreux obstacles qui s'opposent à l'utilisation de l'Internet par les Tanzaniens ordinaires (obstacles dont je traiterai en détail plus loin).

---

<sup>20</sup> Cela m'a conduit à faire une autre étude sur la mesure dans laquelle les étudiants ont conscience des diverses utilisations de l'Internet. Ceux qui ont rempli le questionnaire ont clairement indiqué qu'ils avaient acquis leurs compétences en informatique, y compris l'utilisation de l'Internet, non pas à l'occasion des cours de TI qu'ils suivaient à l'université, mais avant leur admission à l'université. Une constatation intéressante est que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les ordinateurs dépendent de leurs condisciples pour la recherche d'informations ou même l'envoi de courriels.

**Tableau 1:** Profil de l'utilisation des langues sur l'Internet en Tanzanie

S/N	Utilisateur	Nombre d'enquêtés	Objet	Langue
1	Professionnels	30	Recherche de documentation, Courriels, Informations pour les affaires ou les loisirs	Anglais pour la recherche de documentation Anglais et kiswahili pour les courriels
2	Etudiants	100	Recherche documentaire, Courriels, Loisirs	Anglais pour la recherche de documentation Anglais et kiswahili pour les courriels
3	Elèves du secondaire	80	Téléchargement de musique, (Loisirs) Courriels	Musique en anglais Courriels principalement en kiswahili
4	Communauté des affaires	30	Contrats commerciaux extérieurs et intérieurs	Principalement en anglais

### 3.2.2 Le projet du Tanzania Business Times

Un projet de recherche similaire a récemment été conduit par le journal *Tanzania Business Times*. Le journal a relaté que des milliers de gens affluent dans les cybercafés de Dar es Salaam chaque jour pour surfer sur le net et lire leurs courriels. Il a aussi indiqué que beaucoup de gens communiquent par l'Internet. Sous la pression de la demande croissante de ces services, de nombreux cybercafés ont ouvert. Selon le journal (et aussi selon mon enquête personnelle) il y a plus de 20 cafés de ce genre dans le quartier des affaires de Dar es Salaam.

Le *Tanzania Business Times* a aussi constaté que la plupart des clients étaient des jeunes, des hommes d'affaires, des employés de bureau, des étudiants et des universitaires. Les services de courrier électronique étaient l'activité la plus populaire dans les cybercafés, suivis du surf général sur le WWW.

A partir des informations que j'ai obtenues des fournisseurs de services Internet (ISP) fin 2002, j'ai calculé qu'il y a de 7 000 à 10 000 Tanzaniens qui ont des comptes ISP et 50 000 à 100 000 autres qui utilisent le courrier électronique. Ce chiffre est étonnamment élevé du fait que la plupart des usagers de l'Internet s'inscrivent en ligne auprès d'ISP comme *yahoo.com* et *hotmail.com* qui inscrivent gratuitement les clients.



Le nombre de personnes qui font des transactions sérieuses en ligne dans les domaines du commerce, des affaires, de la santé et du droit a aussi été indiqué comme très faible dans l'enquête du *Times*. La discordance entre cette constatation et la précédente s'explique peut-être par le fait que la population qui utilise l'Internet est encore constituée d'étudiants du premier cycle universitaire et d'élèves du secondaire dont la plupart n'ont pas de compte de courrier électronique et ne visitent pas non plus différents sites Web à des fins autres qu'académiques.

### 3.3 *Obstacles à l'usage de l'Internet en Tanzanie : les entraves à la généralisation des pratiques au grand public*

Je voudrais maintenant fournir aux lecteurs de cet article, qui ne connaissent peut-être pas la situation en Tanzanie, les informations de base qui leur permettront de comprendre les contraintes qui pèsent sur le développement de ce secteur.

#### 3.3.1 Le réseau de distribution d'électricité

La Tanzanie a une superficie de 960 000 km<sup>2</sup> et une population de 34,5 millions d'habitants (recensement de 2002). La très grande majorité de ces habitants vivent dans les zones rurales et seulement 20% dans les centres urbains. Seulement 10% du pays est connecté au réseau de distribution d'électricité, principalement les grandes villes (TANESCO, *Basic Facts 2002*)<sup>21</sup>. Ce premier fait essentiel explique pourquoi l'accès à l'Internet n'est pas à la portée de tous.

#### 3.3.2 Le coût de l'équipement

Un autre handicap majeur auquel est confrontée la diffusion de la possession d'ordinateurs est que le prix des ordinateurs est beaucoup trop élevé pour la plupart des Tanzaniens, y compris ceux qui appartiennent à la classe moyenne des professionnels (fonctionnaires ou même enseignants universitaires). Dans un pays où le revenu annuel moyen est de 100 dollars EU<sup>22</sup>, il n'est pas étonnant qu'il y ait si peu d'ordinateurs chez les particuliers.

Le secteur public a dans une large mesure besoin du soutien des bailleurs de fonds pour acquérir des ordinateurs. Dans le secteur de l'enseignement supérieur, ce soutien peut être fourni au titre du renforcement des capacités institutionnelles, ou être apporté au titre de projets spécifiques. A l'Université de Sokoine, par exemple, la plupart des ordinateurs ont été acquis par l'intermédiaire d'organismes de financement gouvernementaux et non gouvernementaux basés en Scandinavie, en Belgique, au Japon, aux Etats-Unis et au Royaume-Uni.

Le fait que les ordinateurs sont fournis aux universités à titre de dons pose des problèmes étant donné qu'ils sont acquis de manière ponctuelle. Dans l'enquête effectuée pour la présente étude, il a été établi que la majorité des professeurs d'université de la vieille génération ne savent pas se servir de l'ordinateur. Ainsi, dans une université enquêtée, presque tous les enseignants et administrateurs avaient accès à un ordinateur, mais ils n'utilisaient pas tous les ordinateurs mis à leur disposition parce qu'ils n'avaient pas les compétences de base requises. La majorité des professeurs les plus âgés employaient des secrétaires pour tous les travaux de secrétariat. Ils n'étaient pas habitués à rechercher de la documentation dans leurs spécialités ou à publier leurs activités de recherche sur l'Internet. En discutant avec eux, il est apparu que la plupart estimaient qu'il était trop tard pour qu'ils apprennent à

<sup>21</sup> La TANESCO dépend des centrales hydroélectriques. L'approvisionnement en énergie n'est pas fiable durant les périodes de grande sécheresse.

<sup>22</sup> Selon Basic Fact about Tanzania, sur [www.internationalvoting.com/tanzania/facts.html](http://www.internationalvoting.com/tanzania/facts.html) (2003). Environ 80% de la population vit dans des zones rurales caractérisées par une extrême pauvreté, s'accompagnant de la malnutrition, de services sanitaires médiocres, de l'absence d'eau salubre et d'installations scolaires insuffisantes.

se servir de l'ordinateur. Ceux qui étaient honnêtes avec eux-mêmes faisaient remarquer qu'ils ressentent de la honte à recevoir des leçons de jeunes qui n'avaient même pas un premier grade universitaire. Il y a donc dans la vieille génération une certaine apathie devant l'ordinateur. En revanche, il y en a qui ont appris à se servir de l'ordinateur avec tact, en interrogeant leurs collègues plus jeunes plutôt que les informaticiens. Cependant, d'une manière générale, les professeurs les plus âgés sont dépassés à l'ère des nouvelles TIC. Cela signifie que certains des rares équipements disponibles sont sous-employés étant donné qu'ils sont attribués en fonction du statut et non de la probabilité d'utilisation.

Comme les universités et les écoles ne peuvent permettre à tous leurs étudiants et élèves d'accéder à l'Internet, ce sont les cybercafés qui donnent accès au réseau. Du fait que ce sont des opérations commerciales, cela limite le nombre de ceux qui voudraient les utiliser.

En raison de la nécessité d'avoir accès au réseau de distribution d'électricité, presque tous les cybercafés se trouvent dans les grandes villes. Leur développement récent dans les zones urbaines a été rapide. Il n'y avait par exemple pas de cybercafé à Morogoro en 2000 mais aujourd'hui il y en a six et la demande est forte et le marché loin d'être saturé. De même, à Dar es Salaam et dans beaucoup d'autres grandes villes les cybercafés se multiplient et semblent être un commerce lucratif<sup>23</sup>.

Une caractéristique intéressante est l'ajout à tous les ordinateurs de casques d'écoute. Quant à la question de savoir à quoi servaient ces gadgets, il a été indiqué que beaucoup de jeunes visitent les sites musicaux sur lesquels ils écoutent et/ou téléchargent de la musique. Toutefois, pour la copie, la plupart des propriétaires de cafés ont réservé des ordinateurs spécifiques sur lesquels il est possible de copier de la musique en payant. Ce dispositif confirme la constatation selon laquelle l'accès à l'Internet sert en grande partie à télécharger ou écouter de la musique pop internationale.

Les cybercafés sont des lieux qui ont un certain cachet social. C'est là que vont les jeunes branchés des villes. Ils sont climatisés. Les fréquenter confère un cachet social. On ne les trouve pas dans les quartiers les plus pauvres. Pour ouvrir un cybercafé, il faut des capitaux.

Cependant, dans le contexte tanzanien et étant donné le niveau de développement économique et social du pays, les cybercafés peuvent aider à réduire certains des principaux obstacles au développement auxquels sont confrontés les groupes à faible revenu. Certaines des personnes qui ne peuvent se permettre d'acheter des ordinateurs pour leur usage personnel ou de se connecter à l'Internet en raison du coût exorbitant des communications téléphoniques peuvent à l'occasion s'offrir une session Internet dans un cybercafé. Toutefois, même le coût relativement modique des cybercafés ne leur donne pas la possibilité d'accéder au Web. Le prix d'une connexion de 30 minutes est encore trop cher pour leur budget.

### 3.3.3 Problèmes techniques posés par l'accès

Avec la multiplication des cybercafés ces deux dernières années, le groupe des usagers de l'Internet s'accroît très vite en Tanzanie. La plupart des micro-ordinateurs des cybercafés sont connectés aux ISP via un lien Ethernet à haut débit. Actuellement, un accès complet à l'Internet est fourni par des fournisseurs de services Internet (ISP) comme *Cats-Net Ltd*, *Wilfen Afsat Tanzania Ltd*, *Intafrika*, *Jambonet*, *raha.com*, *africaonline.com*, *Tanzania Telecommunication Company Ltd (TTCL)* et le *Centre d'informatique de l'Université de Dar es Salaam*<sup>24</sup>. L'Université de Dar es Salaam a aussi une licence de données internationale, mais pour un groupe d'usagers restreint comprenant la communauté universitaire. Pour sa part, l'Université de Sokoine est en train de devenir un fournisseur de services

<sup>23</sup> La plupart des cybercafés ouverts récemment sont équipés de certains des derniers gadgets tels que des casques d'écoute, des microphones et des minicaméras vidéo permettant aux utilisateurs de l'Internet de s'enregistrer.

<sup>24</sup> Le Centre d'informatique de l'UDSM a ouvert des cybercafés dans plusieurs grandes villes comme Dodoma ou Arusha ainsi qu'à Dar es Salaam même.

Internet par l'intermédiaire de son système sans fil à la Mairie de Morogoro. Elle fournit déjà de tels services à son deuxième campus, à Solomon Mahlangu (à une dizaine de kilomètres du campus principal).

Le premier fournisseur de services Internet en Tanzanie a été *Twiga.com*, qui a commencé à fonctionner en 1996<sup>25</sup>. Presque tous les fournisseurs de services Internet offrent les services suivants à leurs clients : services d'accès à l'Internet, conception de sites Web, hébergement de sites Web et formation (comme indiqué sur la page d'accueil de chacun des fournisseurs). Leurs principaux clients sont des établissements d'enseignement supérieur, des établissements commerciaux (qui communiquent surtout avec le monde extérieur), des ONG, le gouvernement et, enfin, la communauté en général. La concentration actuelle de l'Internet est néanmoins limitée aux grandes villes comme Dar es Salaam, Arusha, Mwanza, Morogoro et Dodoma. Il y a un peu de transmission de courriels à l'aide de la radio dans certaines zones rurales du pays, mais c'est surtout le fait d'institutions religieuses comme les bureaux diocésains.

Les récentes améliorations apportées au réseau téléphonique tanzanien (TTCL)<sup>26</sup> ont permis aux usagers de villes éloignées comme Mtwara, Songea, Kigoma, Bukoba et Dodoma de se connecter à l'Internet. Dans l'enquête pour cette étude, il a été établi que les entreprises de téléphone mobile comme *Vodacom*, *Mobitel* et *Celtel* disposent de moyens pour accéder à l'Internet. Cependant, à la date de l'enquête, il a été constaté qu'aucun client ne s'est encore inscrit pour bénéficier de ce service.

Toutefois, les initiatives n'ont pas été préservées des difficultés et des incidents de parcours. Par exemple, du fait de l'insuffisance du financement public des établissements d'enseignement supérieur, ces établissements ont parfois omis de payer à temps leurs fournisseurs de réseau local (LAN) et, en conséquence, ils ont été privés d'accès aux services. Un autre problème est dû aux serveurs achetés par les établissements publics. La plupart d'entre eux sont périmés ou trop petits pour faire face à une demande croissante. A l'Université de Sokoine, par exemple, il y a plus de 250 enseignants, environ 2 500 étudiants et plus de 400 ordinateurs. Toutefois, la capacité du serveur n'est actuellement que de 250 lignes. Cela fait que le serveur est très lent et qu'il est parfois difficile d'accéder à un site. Comme d'autres enseignants, je dois souvent me rendre dans le cybercafé local pour m'acquitter de mes fonctions.

Les centres d'informatique des autres établissements contactés durant l'enquête ont fait état de difficultés similaires. Durant cette enquête, il a été constaté que la plupart des visiteurs des cybercafés de Dar es Salaam et Morogoro étaient des étudiants et des enseignants, en particulier lorsque les serveurs des universités ne fonctionnaient pas pour diverses raisons, dont le défaut de paiement des abonnements aux fournisseurs de services.

Tous les principaux usagers de l'Internet en Tanzanie (les établissements d'enseignement supérieur et certaines écoles primaires/secondaires privées dont la langue d'instruction est l'anglais, les professionnels, la communauté des affaires et le cybercafé public) font état de problèmes constants d'accès à l'Internet<sup>27</sup>. Cependant, il est permis de faire preuve d'optimisme sur ce point étant donné que la capacité a beaucoup progressé en très peu de temps. Les difficultés rencontrées rendent pourtant problématique la réalisation du projet, et même s'agissant de la question des adresses électroniques, les Tanzaniens sont confrontés au fait qu'ils ne sont pas aux avant-postes de la révolution de l'information.

---

<sup>25</sup> Renseignement provenant de l'introduction de la page d'accueil de *Twiga.com*.

<sup>26</sup> La TTCL a environ 250 000 lignes terrestres en Tanzanie. Elle est aussi un des fournisseurs de services Internet dans le pays.

<sup>27</sup> Il est aussi révélateur de noter à cet égard que d'autres usagers de l'Internet s'inscrivent en ligne sur des sites Web gratuits tels que *yahoo.com* et *hotmail.com*. Apparemment, il est très difficile de s'inscrire en ligne sur *yahoo.com* parce que la Tanzanie ne figure pas sur la liste des pays mentionnés dans le formulaire d'inscription en ligne qu'on trouve sur le site Web *yahoo.com*. Aussi, quand des Tanzaniens veulent s'inscrire en ligne sur *yahoo.com*, ils ne mentionnent pas la Tanzanie mais d'autres pays comme l'Afrique du Sud ou même le Royaume-Uni, et en conséquence, ils ont des adresses électroniques telles que *yahoo.co.uk*.

### 3.3.4 La barrière linguistique

Outre le coût des services et le fait que l'accès n'est pas national, la langue qui domine l'Internet bloque aussi l'accès. Dans l'ensemble de la population, le niveau en anglais est assez faible. Cela est dû au fait que bien que quelque 800 000 élèves soient scolarisés en première année de l'enseignement primaire chaque année, environ 350 000 seulement parviennent au terme des sept années de ce premier niveau d'éducation. Environ 7% seulement de ces derniers font des études secondaires et, enfin, environ 10 000 seulement sont scolarisés dans le deuxième cycle de l'enseignement secondaire<sup>28</sup>. Le nombre total des étudiants admis dans les dix universités (5 publiques et 5 privées) est d'environ 5 000 (Basic Educational Statistics in Education in Tanzania, BEST 2002). Etant donné le petit nombre de diplômés de l'école secondaire, seule une petite proportion de la population est susceptible d'avoir un niveau même intermédiaire en anglais<sup>29</sup>. De plus, même les diplômés du secondaire ont souvent un niveau assez limité en anglais<sup>30</sup>. Les Tanzaniens sont donc souvent handicapés si les principales sources des informations dont ils ont besoin ne sont qu'en anglais.

Il est donc clair qu'une grande partie des informations publiées sur le WWW par des sources tanzaniennes ne sont pas destinées principalement aux Tanzaniens. Par exemple, les informations sur les hôtels, les auberges, les vols, les locations de voitures, les fêtes et autres événements dans les villes d'Arusha et de Moshi ne sont pas en kiswahili mais en anglais et manifestement destinées au touriste et non au résident.

Au stade actuel, l'accès à l'Internet est devenu une question de privilège social. C'est avant tout la classe aisée qui a accès aux services. De plus, il existe un autre clivage dans ce domaine entre les services éducatifs publics et les services privés. Par exemple, alors que les neuf universités du pays tentent de répondre aux besoins de base de leurs enseignants et de leurs étudiants, certaines écoles primaires privées dont l'anglais est la langue d'instruction ont déjà des sites Web ou au moins des adresses électroniques. Ces écoles sont très chères et hors de portée pour les parents tanzaniens moyens. Les TI et la compétence en anglais sont donc considérées à la fois comme un capital culturel et comme nécessaires à la promotion sociale. Ces considérations conduisent les Tanzaniens à accepter l'anglais comme ils ne le faisaient pas aux débuts de l'indépendance. Une fois encore, comme pour l'imprimé, le changement vient de l'extérieur.

## 3.4 Le cadre idéologique de la nouvelle technologie

### 3.4.1 Le commerce électronique en Tanzanie

Le 31 mars 2003, le Centre d'informatique de l'Université de Dar es Salaam a annoncé qu'il était désormais en mesure de construire des sites Web pour que la communauté des affaires puisse entrer dans le *commerce électronique*<sup>31</sup>. Le Centre définissait le *commerce électronique* comme des transactions commerciales impliquant la commande/l'achat et le paiement de marchandises/services par des moyens électroniques. Il signalait cependant que ce service particulier pose plusieurs problèmes en Tanzanie pour le moment. Parmi ces problèmes figure le fait qu'aucune entreprise n'est encore reliée au système bancaire. Il n'existe pas au stade actuel de cartes bancaires électroniques comme la carte Visa ou des cartes similaires pour les achats et les paiements en ligne. En outre, à ce stade, la sécurité des transactions ne peut pas être garantie. Le Centre signalait aussi le problème de la livraison des produits achetés.

<sup>28</sup> Cette année (2003), par exemple, seulement 10 158 élèves ont été sélectionnés pour le deuxième cycle du secondaire (Source : Ministère de l'éducation et de la culture, voir le Daily News du 25 avril 2003).

<sup>29</sup> C'est dans le secondaire que l'anglais devient la langue d'instruction.

<sup>30</sup> Par exemple, les enseignants des établissements d'enseignement supérieur se plaignent constamment du niveau en anglais des étudiants du premier cycle dans les universités tanzaniennes. Voir Mafu (2000).

<sup>31</sup> Comme annoncé dans le journal Nipashe (quotidien en kiswahili) du 31 mars 2003, page 3.

Le caractère chaotique du secteur ressort clairement de l'absence d'informations sur certains sites Web commerciaux. Certaines adresses Web ne donnent pas de numéro de lot ou même de nom de rue. Cela risque de rendre le commerce électronique vulnérable aux abus si et quand ces entreprises l'adoptent. Les commerces électroniques identifiés opéraient dans des secteurs comme le tourisme, l'hôtellerie, les transports aériens, les firmes de juristes (avocats) et les établissements financiers.

Il y a eu aussi quelques progrès réels. Je peux indiquer ici que la Banque CRDB (1997) a lancé la *Tembo Card* avec laquelle les clients pouvaient acheter et payer les articles de certains supermarchés. Ce service est pour l'instant limité à Dar es Salaam et Arusha. Ce sont peut-être les premiers signes modestes de l'évolution vers le commerce électronique en Tanzanie.

Durant l'enquête pour la présente étude, les *Yellow Pages* ont été examinées pour identifier les grandes entreprises et organisations ayant leur propre site Web et/ou une adresse électronique. La liste était heureusement longue. Cependant, à y regarder de plus près, il est apparu clairement qu'il n'est pas possible d'accéder à toutes celles qui indiquent un site Web et/ou une adresse électronique. Il n'y a pas encore beaucoup de sites Web tanzaniens et il y a peu de sites en kiswahili. Un site qu'on trouve dans la liste établie par l'UNESCO des 50 principaux sites africains est <http://www.newafrica.com><sup>32</sup>. Il y a donc un caractère aspirationnel dans certaines affirmations concernant les sites Web et les adresses électroniques.

Presque toutes les entreprises identifiées dans les *Yellow Pages* comme possédant un site Web et/ou une adresse électronique indiquent que ces sites Web sont en anglais. Cela montre clairement que les clients recherchés sont dans la plupart des cas des non Tanzaniens et que le Web est utilisé pour permettre d'accéder à la Tanzanie de l'extérieur du pays et non pour promouvoir les affaires à l'intérieur du pays. C'est particulièrement le cas dans le secteur du tourisme.

Il y a un groupe remarquable d'entreprises utilisant largement l'Internet que je voudrais évoquer ici. Il s'agit de *ippmedia.com*. Les entreprises de ce groupe appartiennent aux secteurs des industries de transformation, de l'industrie minière et des médias, à savoir des stations de radio, dont une couvre toute la région de l'Afrique de l'Est, des stations de télévision – trois chaînes – le *Guardian/the Sunday Observer Tanzania* (en anglais), *Nipashe* et *Alasiri* (en kiswahili). Une de ses stations de télévision a son propre site Web – <http://itv.co.tz>. En général, il est possible d'accéder à la plupart des activités des membres de ce groupe sur l'Internet. On trouve par exemple les trois journaux du groupe sur l'Internet où ils sont publiés normalement à minuit heure locale. Ici, de manière inhabituelle, le kiswahili est présent sur les sites Web destinés aux usagers tanzaniens.

Presque tous les sites Web visités n'offrent pas de services en ligne pour l'instant. Cela fait que l'utilisation des sites Web tanzaniens est encore limitée.

Du point de vue idéologique, il est clair que le système occidental de commerce et d'échange d'information est considéré comme un modèle pour l'économie tanzanienne et il y a actuellement un effort concerté pour faire partie des flux et des interactions à l'échelle mondiale. Ce qui ressort de toutes les diverses initiatives et annonces d'initiatives, c'est que certains secteurs de la société tanzanienne adoptent l'aspect marché des nouvelles technologies. Il est intéressant de constater que souvent il s'agit d'une aspiration plutôt que d'une réalité au stade actuel.

---

<sup>32</sup> [www.newafrica.com](http://www.newafrica.com) est géré et produit à Dar es Salaam, Tanzanie. Ce site contient des milliers de pages d'informations sur les voyages, la randonnée, la plongée, l'observation des oiseaux, les plages, les hôtels et les commerces. On y trouve aussi des informations sur les secteurs de l'agriculture, de l'éducation, du commerce, de l'économie, des investissements, de l'extraction minière et de l'industrie.

### 3.5 Evaluation des bénéfices que ces technologies ont apportés à la Tanzanie

Il serait trop négatif de ne rappeler que les inconvénients subis par les Tanzaniens en ce qui concerne les nouvelles technologies. Il y a aussi beaucoup de bénéfices visibles.

#### 3.5.1 Une nouvelle ère pour le stockage et la recherche de l'information

Il y a maintenant une évolution générale de la présentation et de la préservation de la documentation, qui est passée des matériels imprimés aux médias électroniques dans le monde entier. L'Internet est devenu une des sources majeures des médias électroniques pour la préservation et la présentation de la documentation aujourd'hui. A l'Université de Sokoine, par exemple, qui est la deuxième université publique de Tanzanie, ainsi qu'à la Bibliothèque agronomique nationale de Sokoine, l'utilisation de bases de données sur CD-ROM pour le stockage et la recherche des résultats et rapports de recherche est maintenant courante. Cela présente un très grand intérêt dans l'environnement tropical, dans lequel, comme je l'ai mentionné plus haut, la conservation physique des matériels imprimés est un problème majeur. Les données sur disquette ou sur le WWW sont bien mieux adaptées à cet environnement. Ainsi, comme les livres sont chers, difficiles à se procurer partout sauf dans les grands centres et difficiles à protéger et à entreposer dans un climat tropical, il est clair que le développement des centres d'informatique et l'amélioration de leur fiabilité doivent être une priorité afin de faciliter l'enseignement et la recherche universitaires.

#### 3.5.2 L'appartenance à une communauté scientifique mondiale

Les bénéfices que procure à un établissement le fait de pouvoir se présenter et se faire connaître sur la scène mondiale sont incontestables. Il y a un effort visible d'intégration dans la société de l'information au sein des établissements d'enseignement supérieur tanzaniens. Dans une enquête sur les ressources de TIC dans les neuf universités du pays, j'ai établi que toutes ont construit leurs sites Web qui sont entièrement opérationnels ou sont en train de mettre en place leurs sites (hiver 2002-2003).

Ces sites Web sont tous en anglais vu que le public visé est la communauté scientifique internationale autant que l'étudiant éventuel.

Bien que toutes les universités en question aient des politiques des TIC, il faut admettre qu'il y a encore un fossé entre les intentions et les réalisations. Cependant, il y a des raisons de penser que l'utilisation de l'Internet deviendra de plus en plus courante et aisée. Même dans les établissements d'enseignement supérieur, certaines facultés/instituts sont plus avancés dans ce domaine que d'autres et ont mis au point leurs propres pages Web, qui présentent leurs activités spécifiques respectives et les relient à la communauté internationale des chercheurs<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup> Par exemple, à la SUA, les départements suivants ont leurs pages Web : <http://www.scsrd.org>, <http://suanet.ac.tz/tarpII> et <http://suanet.ac.tz/drpgs>. Ces instituts/directions ont une forte composante de financement extérieur ou sont orientés vers le commerce comme dans le cas du Centre d'informatique de l'Université de Dar es Salaam.

**Tableau 2:** Universités tanzaniennes : Situation des sites Web

S/N	Nom de l'établissement	Situation du site Web	Langue
1	Sokoine University of Agriculture (SUA)*	Construction terminée pour la plupart des facultés	Anglais
2	University of Dar Es Salaam (UDSM)*	Construction terminée. Centre d'informatique en bonne voie	Anglais
3	Mzumbe University (MU) (créée en 2002)*	Site Web en place	Anglais
4	Open University of Tanzania (OUT)*	Pas encore de site Web. Est doté d'un système de téléconférence	Anglais
5	St Augustine University (2 campus: Nyegezi Campus (enseignement général), et Bugando College of Health Sciences (médecine)+	Construction terminée	Anglais
6	Tumaini College (trois campus: Iringa (enseignement général), Makumira Campus (théologie) et KCMC Moshi (médecine)+	Construction terminée	Anglais
7	Bukoba University (BU)+	Site Web en construction	Anglais
8	International Medical and Technological University (IMTU)+ <sup>34</sup>	Construction terminée	Anglais
9	Zanzibar University*	Construction terminée	Anglais
10	Hubert Kauriku Medical University (HKMU)+	Construction terminée	Anglais

\* *Public* + *Privé*

### 3.6 Solutions

Peu à peu, des solutions sont trouvées aux problèmes dont j'ai dressé la liste. Par exemple, les projets de Télécentres communautaires polyvalents (TCP) ouvrent le pays aux nouvelles technologies. Le projet de TCP à Sengerema a été rendu possible par les améliorations intervenues à la Tanzania Telecommunications Company Limited (TTCL). Selon la TTCL, l'entreprise est maintenant équipée

<sup>34</sup> Le Higher Learning Institutions Accreditation Council a temporairement fermé l'IMTU pour une période de trois ans à compter d'avril 2003 pour cause de non respect des normes.

d'un réseau de télécommunications fiable. Cela signifie qu'environ 60% du pays devrait pouvoir obtenir une connexion Internet quand le projet sera réalisé.

Un avantage majeur des TCP est qu'ils permettent aux ruraux, en particulier à la jeune génération, d'apprendre à utiliser les ordinateurs et l'Internet. Il est à espérer que les élèves et les enseignants pourront faire fonctionner les logiciels éducatifs sur les micro-ordinateurs dans les télécentres ou obtenir l'accès aux principales bibliothèques mondiales en ligne et à des instructeurs à distance au moyen de l'Internet. Telle est la vision optimiste du « village planétaire » de l'Internet.

#### 4. Conclusions

En conclusion, nous pouvons dire que l'utilisation de l'Internet en Tanzanie a connu une énorme progression ces quelques cinq dernières années. La Tanzanie a vu un développement très rapide des cybercafés ces deux dernières années, particulièrement dans les grandes villes. Malheureusement, la politique gouvernementale n'a pas contribué à accélérer les investissements, comme on l'a montré ici, dans les TIC pour les écoles publiques et les établissements d'enseignement supérieur.

A l'heure actuelle, on ne peut accéder à l'Internet que dans les zones urbaines bien que, comme nous l'avons vu, il y ait quelques signes selon lesquels cette situation est peut-être en train de changer avec la mise en place des TCP. Cependant, la nécessité fondamentale d'un approvisionnement en électricité veut dire que l'Internet restera une activité minoritaire pendant encore longtemps.

L'usage de l'Internet est limité à un nombre restreint d'utilisations telles que la réception et l'envoi de courriels. Il n'y a pas encore de commerce électronique sur l'Internet en Tanzanie bien qu'il existe clairement une aspiration dans certains secteurs à s'engager dans cette activité.

Pour ce qui est de l'emploi des langues sur l'Internet, le gouvernement semble indifférent au fait qu'à l'heure actuelle la principale langue utilisée soit l'anglais. Bien que le site du gouvernement soit à la fois en anglais et en kiswahili, les sites Web des ambassades tanzaniennes à l'étranger et de la High Commission sont uniquement en anglais.

L'Internet a des chances de contribuer à la diffusion de l'anglais en Tanzanie. Presque toutes les informations utiles mises à la disposition des Tanzaniens sont en anglais. Cependant, comme le niveau de la plupart des Tanzaniens en anglais ne leur permet pas de bénéficier des informations disponibles sur l'Internet, la langue est un obstacle supplémentaire à l'utilisation de l'Internet.

Dans l'étude, les enquêtés ont indiqué qu'ils connaissaient bien au moins trois langues, à savoir leur langue maternelle, le kiswahili et l'anglais. Cependant, s'agissant de l'utilisation des langues sur l'Internet, ils ont indiqué le kiswahili comme leur langue préférée pour l'envoi de courriels et l'anglais pour les questions académiques et les autres utilisations telles que les loisirs (dont l'écoute de musique) ou pour l'obtention de nouvelles/informations de l'étranger.

Les nombreuses langues locales de la Tanzanie ne sont pas encore devenues un véhicule pour l'utilisation de l'Internet, et il ne semble pas au stade actuel que l'Internet puisse jouer un rôle dans leur revitalisation ou leur préservation. Toutefois, comme pour de nombreux autres aspects de cette nouvelle technologie, les choses pourraient changer. Les événements sont allés si vite que même durant les recherches pour le projet, certaines des données ont dû être mises à jour vu la poursuite du développement. Il n'est donc pas possible de formuler une conclusion tranchée. Cependant, on peut imaginer que l'effet de l'ordinateur sur la société tanzanienne sera au moins aussi révolutionnaire que celui de l'alphabétisme et du livre.



## Références

- ABDULAZIZ, M. H. 1980. "The Ecology of Tanzania National Language" dans C. P. Hill et E. C. Polome (dir. publ.) *Language in Tanzania*: 139 – 175. Londres, OUP
- ALTMAN, G. 1997. *The Ascent of Babel: An exploration of language, mind and understanding*. Oxford, OUP
- ANDERSON, B. 1983. *Imagined Communities: reflection on the origin and spread of nationalism*. New York, Verso
- Banque asiatique de développement 2001. *Toward E-Development in Asia and the Pacific. A Strategic Approach for Information and Communication Technology*.
- BARRET, J. 1994. "Why is English still the medium of education in Tanzanian secondary schools?" dans C. M. Rubagumya (dir. publ.) *Teaching and Researching in African Classrooms*: 3 – 16. Clevedon, Multilingual Matters
- BENJAMIN, P. 2000. *Does Telecentre mean the centre is far away? Telecentre development in South Africa and around the World*. Afrique du Sud, LINK Centre
- CAMERON, J. et W. A. DODD 1970. *Society, Schools and Progress in Tanzania*. New York, Pergamon Press
- CLARKE, P. C. 1959. *A Short History of Tanzania*. Oxford, OUP
- COSTECH 2002. *Preliminary Results of Internet Café Survey in Tanzania*. Dar es Salaam, Info Dev
- eSecretariat 2001. *Proposal for Tanzania's ICT Formulation Framework. Final Version*
- eThinkTank 2002. *Comments on the 1<sup>st</sup> Order Draft of National ICT Policy*
- Ethnologue 2000. *Areas: Africa*
- GAILLARD H. et A.DALL 2000. *Technology and innovations in global perspectives*. Eindhoven, Université de Technologie
- Government of Tanganyika 1961. *An ordinance to make provision for a single system of education in the territory*. Dar es Salaam, National Assembly
- HILL, C. P. et E. C. POLOME 1980. *Language in Tanzania*. Londres, OUP
- KATIGULA, B. A. J. 1987. *Factors Affecting the Achievement or Non-Achievement of the Objectives of the National and Mother Tongue Policies and Teaching Programmes in Africa: The Case of Tanzania*. Dakar, Sénégal, UNESCO
- KRAPF, L. 1882. *A dictionary of Suahili language: établi par L. Krapf. Réédité en 1969 par Negro Universities Press, New York*
- LAMTRAC 2001. *Survey of the need for a vocational training programme for ICT professionals in Tanzania*.
- MCLAUGHLIN, A. 2002. *Internet Exchange Points, their importance to the development of the Internet and strategies for their deployment – the African Example*. Harvard, Berkman Centre for Internet and Society at Harvard Law School
- MAFU, S. T. A. 2001. *The Role of the English Language in the Context of National Development Vision 2025 with specific reference to Agriculture in Tanzania*. (Thèse de doctorat inédite) Birmingham, Royaume-Uni, Aston University
- MAZRUI, A. A. et P. ZIRIMU 1978. "Church, State and Marketplace in the spread of Swahili" dans *Case Studies in Bilingual Education* par B. Polsky et R. Cooper (dir. publ.) Rowley, Mass., Newbury House
- MASSAMBA, D. P. B. 1992. "Thirty Years of Kiswahili development in Tanzania" dans *African Urban Studies* 2, p. 55 –76
- MECKACHA, R. D. K. 1993. *The Sociolinguistic Impact of Kiswahili on Ethnic Community Languages in Tanzania: A Case Study of Ekinata*. Bayreuth, Université de Bayreuth
- Miller, Esselaar & Associates 2001. *A Country ICT Survey for Tanzania, Final Report*.
- Ministry of Education and Culture 2000. *Basic Educational Statistics in Tanzania (BEST)*. Dar es Salaam, Government Printers
- MONGELLA, C. M. 1990. "Language Problems in Secondary Education in Tanzania's Education System" dans *Journal of Linguistics and Language in Education*. Dar es Salaam, UDSM
- MULOKOLOZI, M. M. 1990. "English Vs Kiswahili in Tanzania" dans J. Blommaert (dir. publ.) *Swahili Studies*. Gand, Academic Press
- NAFFIE, I. 2002. "Internet Cafés in Dar es Salaam: Problems and Opportunities. Recommendations for e-Think Tank Tanzania". *Master of Science Thesis*. Eindhoven, Université de technologie
- NURSE, D. et T. SPEAR 1985: *The Swahili: Reconstructing the History and Language of an African Society*, 800 – 1500. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- OCDE 2001. *Understanding the Digital Divide*.
- PHILLIPSON, R. 1992. *Linguistic Imperialism*. Oxford, OUP
- ROY-CAMPBELL, Z. M. et M. A. S. QORRO 1997. *Language Crisis in Tanzania: The Myth of English Language Vs Kiswahili*. Dar es Salaam, Mkuki na Nyota Publishers
- SCHMIED, J. 1985. "Attitudes towards English in Tanzania" dans *English World Wide* 6/12
- SCHMIED, J. 1986. "English in Tanzanian Education" dans *Bayreuth African Studies Series* 5
- Sokoine University of Agriculture 2002. *Information and Communication Technology: Policy and Guidelines*. Mzumbe, Tanzanie, Mzumbe Book Project
- United Republic of Tanzania 2002. *National ICT Policy of Tanzania: First Order Policy Draft*. Dar es Salaam, Government Printers

YAHYA-OTHMAN, S. 1990. "When International Languages Clash: possible detrimental effects on development of the conflict between English and Kiswahili in Tanzania" dans *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 10/4, p. 279 - 296

ZEF Bonn ([www.zef.de](http://www.zef.de)) 2002. *Information and Communication Technologies for development, present situation in, perspective and potential areas of German technical cooperation in Peru, Lao, PDR Vietnam, Tanzania and Uganda*

### Sources Internet

- [www.africaonline.com](http://www.africaonline.com) Fournisseur de services Internet en Tanzanie
- [www.afrol.com](http://www.afrol.com)
- [www.ethink.tz.com](http://www.ethink.tz.com) Site Web du gouvernement tanzanien
- [www.Newafrica.com](http://www.Newafrica.com) *History of the East African Coast: 950 AD - 1700 AD.*
- [www.raha.com](http://www.raha.com) Fournisseur de services Internet en Tanzanie
- [www.Intafrica.com](http://www.Intafrica.com) Fournisseur de services Internet en Tanzanie
- [www.internationalvoting.com](http://www.internationalvoting.com)
- [www.Jambonet.com](http://www.Jambonet.com) Fournisseur de services Internet en Tanzanie
- [www.cats-net.com](http://www.cats-net.com) Fournisseur de services Internet en Tanzanie
- [www.suanet.ac.tz](http://www.suanet.ac.tz) Université d'agronomie de Sokoine
- [www.ucc.co.tz](http://www.ucc.co.tz) Centre d'informatique de l'Université de Dar es Salaam
- [www.udsm.ac.tz](http://www.udsm.ac.tz) Université de Dar es Salaam
- [www.wherethebeach.com](http://www.wherethebeach.com)
- [www.gdln.org](http://www.gdln.org) Tanzania Global Development Learning Centre
- [www.wilkensafsat.com](http://www.wilkensafsat.com)
- [www.tanzania.go.tz/national\\_websitef.html](http://www.tanzania.go.tz/national_websitef.html) Site Web national de la Tanzanie
- [www.tanzania.go.tz/vision.htm](http://www.tanzania.go.tz/vision.htm) Tanzania National Development Vision 2025
- [www.tue.nl](http://www.tue.nl) Université de technologie d'Eindhoven, Pays-Bas
- [www.itu.int/itunews/issue/2002/05/sengerema.html](http://www.itu.int/itunews/issue/2002/05/sengerema.html) Union internationale des télécommunications

### Au sujet de l'auteur

Safari Mafu est directeur du département des sciences humaines à l'Université de Sokoine, Morogoro, Tanzanie; adresse électronique: [s\\_mafu@yahoo.co.uk](mailto:s_mafu@yahoo.co.uk)

# The Internet and Language Use: A Case Study in the United Arab Emirates

RICHARD PEEL

*Higher Colleges of Technology, U.A.E*

*The Arabic speaking world was a late comer to the Internet revolution, mainly because of the difficulties of using the Arabic script in the medium. In the early days, the Internet excited both optimism that it would open the door to trans-national communication and fears that it would be one more conduit for (sometimes unwelcome) influences from the outside world. It appeared another way in which the English language would spread. This seemed a valid apprehension since there were no Arabic keyboards and software when it was introduced. The survey conducted among students in the Higher Colleges of Technology found that students were indeed using English for Internet purposes, but that the use was closely connected with their studies. In the sessions where they were accessing the WWW for leisure or emailing or chatting with friends, Arabic was often employed, even where lack of a suitable keyboard meant that it had to be written in the Roman alphabet. Moreover, further investigation revealed that many of the English sites visited were not 'language rich'. The data seem to indicate that there is some move to English among this bilingual group in this medium but that it is not as extensive as might have been expected.*

## 1. The Global Perspective

### 1.1 *The global voice*

The Internet was heralded optimistically as a breakthrough in communication, allowing access for all to information and the possibility for all information to be disseminated. It would break down barriers between communities and allow everyone to have a voice. Those without resources would not be disadvantaged as all could be heard in this new medium. Some (Holloway and Pelaez: 1998, Ronfeldt and Arquilla: 2001, Cleaver 1994) have pointed to the Zapatista peasant uprising in southern Mexico in 1994, as an example of the first 'cyberwar', where use of information technology and the Internet allowed the worldwide community to be aware of what for many was a distant struggle. This struggle was fought over

the Internet between Zapatistas and the Mexican government (Holloway and Elfaez: 1998). A conventional war reported by conventional media would have rendered the peasant army subject to certain defeat, both militarily and in the information war. However, using the channels provided by the Internet, the rebels excited world wide interest. The Mexican government was unable to control the flow of information which previously it had been able to control via conventional media and ultimately was deemed to have lost the propaganda war (Holloway and Pelaez: 1998, Ronfeldt and Arquilla: 2001).

Interestingly, those who regarded this and other instances where the power of the Internet seemed to confer power on isolated, disadvantaged or marginalized communities mostly neglected to address the issue of how such communities would communicate with the outside world. If the only means of joining the 'global village' were to be through the medium of English, would there not be new and different issues of power relationships and compromises affecting culture, language and identity?

### 1.2 *Global fears: loss of language and culture*

From another less optimistic perspective, the worldwide dominance of English is causing much agonising over fear of encroaching 'Westernisation'. It is seen as threatening cultures and values (c.f. Phillipson 2003, Skutnabb-Kangas 2000). In the Arab world there is an acute feeling that this is so. Al Abed and Smadi (1996) writing about Saudi Arabia even before recent events which have caused further polarisation and tension note:

There is a sense of fear among the Saudis that the use of English entails Westernisation, detachment to (sic) the country, and a source of corruption to their religious commitment. (Al Abed and Smadi 1996: 309)

This reflects the writing of many Islamic scholars (e.g. Alonane, 1985, Ali, 1987) who see secular education as a direct threat to Islamic society. Nasr (1976) singles out secular English medium education such as practised here at the colleges<sup>1</sup> taking part in the present case study as '*colonialism of the mind*'. Such feelings are hardly new. Gandhi, writing in 1908, declared:

To give millions a knowledge of English is to enslave them...if I want to go to a court of justice I must employ the English language... I may not speak my mother- tongue... Is this not absolutely absurd? Is it not a sign of slavery? (Gandhi, 1908,  
[http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng400/South\\_Asian\\_English.pdf](http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng400/South_Asian_English.pdf))

Given the legacies of colonialism and the negative responses to globalisation felt in many centres (c.f. Block, this volume) it is not surprising that the Internet is viewed as a threat rather than as a tool to unite the marginalized or disadvantaged. Jonathan Freedland, writing in 'The Guardian' (18/09/02) describes the World

<sup>1</sup> Six English medium Higher Colleges of Technology

Wide Web as a new form of imperialism. He notes that such a view is increasingly being embraced by such disparate figures as the liberal dissenter, Gore Vidal, and the conservative columnist, Charles Krauthammer. From this perspective the Internet is seen as central to American business and as promoting the culture and values of the United States via English. The argument that this is a new 'soft' imperialism, changing people's perceptions rather than invading their lands, surfaces again and again in the media and in the political class. For example, Jim Erickson, writing in *Asiaweek* (3/7/98:15), asks:

Will the English-dominated Internet spell the end of other tongues?

Jacques Chirac, the French President, commenting on the effect of the Internet on language, French in particular, bluntly called it 'a major risk to humanity' (*The Economist* 21/12/96: 37). Where the mass media suggested that the dominance of English could wane, they did not predict this for the immediate future. (c.f. Specter 1996 quoted in Crystal, 2001:217)

### 1.3 *Contradictory findings*

The present research was conceived to provide some data in this debate, which has been clouded by assertion and counter assertion. Within the academic community the acceptance that English would dominate the World Wide Web has been increasingly questioned from the late 1990s onwards. In 1998, Graddol noted that English did not necessarily dominate in Europe. He found that European Web surfers in the studies he consulted accessed English language sites on the Web for only 32% of the time (1998:51). Crystal (2001), in a synthesising work also believed that the fears that English will dominate at the expense of other languages were being shown to be false:

The Web is an eclectic medium, and this is seen also in its multilingualistic inclusiveness...it offer(s) a home to all languages – once their communities have a functioning computer technology. This has been the most notable change since the Web began. It was originally a totally English medium...but with the Internet's globalisation, the presence of other languages has steadily risen. (Crystal, 2001:216)

When Crystal undertook his research on the medium used on the Web, the number of pages in English (82% of Web pages) countered his hypothesis, suggesting that popular opinion might be right and that the medium was heavily dominated by English (Crystal, 2001:216). In contrast, German, the nearest rival, had a mere 4% of the total (Babel, 1997, in Crystal 2001:216), followed by Japanese with 1.6%.<sup>2</sup> However, in societies with languages with non-Roman alphabets, technical developments were occurring at a rapid pace, allowing the new technologies to be used in other language systems. For example, the situation in Japan has changed considerably over the last decade. Japanese now appears to be dominant for Japanese Internet users. Yoshi Mikami, cited by Mylopoulos (2002), claims 90% of

---

<sup>2</sup> For full charts see Block, this volume.

Web pages in Japan are now in Japanese (see also, Gerrard and Nakamura, this volume).

## 2. The Local Perspective

All these assumptions about the Internet are to be found in the UAE. In the early days, the Internet excited both optimism that it would open the door to transnational communication and fears that it would be one more conduit for (sometimes unwelcome) influences from the outside world. When it was introduced, it was another way in which the English language spread, since there were no Arabic keyboards and programming. But, as in all the other settings, technological advance, patterns of behaviour and new attitudes are affecting Internet use and, in particular, the language medium of the interchanges and access.

### 2.1 *The Complex Language Situation in the UAE*

At first sight, out in the street, it is easy to assume that English is the lingua franca of the United Arab Emirates. Almost all written information, both foreign and locally produced, from road signs to electricity bills to menus, appears in both English and Arabic. With almost 80% of the population being expatriate workers and Emiratis just 20%, it is evident that linguistic accommodation of some kind will be necessary for the various groups to cooperate. Arabic is not in fact the majority language. Arab speakers from outside UAE account for only a further 13%. 'Westerners', largely North Americans and British, comprise just 5%. The largest group is from the Indian subcontinent. Pakistanis and Indians make up 45% of the population. Iranians are also numerous at 17%. Asians from other states account for most of the rest. Unsurprisingly, given these statistics<sup>3</sup>, Babrakzai (2002: 42) considers that it is actually a hybrid variety of Urdu / Hindi which is the primary lingua franca of the country, frequently used by Gulf Arabs in communicating with south Asian communities.<sup>4</sup> However, outside the south Asian group, it is English that fulfils the lingua franca role, being widely spoken as a second language.

Within this complex linguistic system and in view of the role that English plays as a lingua franca for the society was there evidence that the Internet (either or both WWW and email) was another channel for English language spread? This was the starting point for this research, which was carried out as part of the major UNESCO enquiry reported in this volume. The subjects were chosen from among a group of students, who could be seen as likely to produce future members of UAE's technical, commercial and political class. They<sup>5</sup> resembled the other

<sup>3</sup> All figures from EIU Country Report, 1997-8.

<sup>4</sup> In-migrants from the Indian subcontinent report a large number of diverse first and second languages apart from Hindi-Urdu competence (Babarakzai 2002).

<sup>5</sup> The college at which the subjects in this report are studying is one of six colleges, known collectively as the Higher Colleges of Technology. The curriculum is technical with subjects such as business, computing and office technology taught through the medium of English. EFL provides

populations in the research in that they are young students with competence in English, access to IT and thus are in a position to use the Internet and to use more than their first language to do so

## 2.2 *English in the Higher Colleges of Technology system*

The students from the Higher Colleges of Technology are in a position to use English on the Internet because English as their medium of instruction. This is stated clearly in the policy outline on the College website

English Language teaching in the HCT supports the objectives of the HCT mission statement. Graduates of the HCT will have the linguistic ability to function effectively in an international environment.  
(<http://aaw.hct.ac.ac/english/englishframes.htm>):

This statement responds to a situation where English is seen as the medium of the workplace and the language of the modern international business, technical and educational communities which the students are being groomed to enter:

HCT students learn to access and manage information in English for work and leisure purposes...

The students are also computer literate. Within the colleges, IT is seen as crucial and computer skills take up a large proportion of the curriculum (20% in Year One, which increases in later specialised courses). Some colleges have introduced wireless technology whereby all students have a laptop they can access at any time. Project work is an increasingly common form of assessment as opposed to more traditional exam-based approaches, and there is a strong emphasis on Internet research and IT skills. College marketing claims that

HCT students learn ... to use new technologies confidently...

These skills are valued in the wider community. Dubai Emirate has just constructed Dubai Internet City, hoping to seize the IT initiative in the area. A huge IT complex which it hopes will serve as a flagship for e-business and education in the region, this icon reflects the stress on IT and English skills in the Emirati education system in general, and the Higher Colleges of Technology in particular.

The policy of the HCT in promoting IT and English use could be seen as exacerbating the fears of language and identity loss mentioned by Al Abed and Smadi (1996). The students at the colleges are already far from being monocultural. Though all are Emirati nationals, many have non-Emirati mothers, some being from non-Gulf Arab states such as Egypt but a large number being from the Indian sub-continent and the Philippines. Moreover, children are often looked after by housemaids /nannies, who again tend to be Indian or Filipino. Indeed, a monolithic

---

students with the English skills to benefit from their technical subjects. The majority of students are between 18 and 23 years of age, although there are some mature students.

all-Arabic speaking Emirati household seems fairly rare. Anecdotal evidence suggests these factors may have an effect on students' language proficiency in Arabic. Culturally too, there may be an impact, with many students appearing to lean more to India in terms of music / cinema preferences, rather than the Arab World.

Thus, added to the effects of non-Arab mixed marriages, foreign domestic helpers and a majority expatriate population mentioned earlier the linguistic influence of audiovisual media and information technology could well be influencing language practice.

### **3. The Research Project.**

This study was run in parallel with the larger, UNESCO enquiry, to find out if English is indeed replacing national languages (here Arabic) in the Internet context or if students use their own language, and access sites in their first language. The questionnaire was administered in class in the context of a discussion of language on the Internet and with some worked examples to show how people use the Internet. This arrangement made sure of a high return, gave ample time for answering and allowed discussion to prompt memory. It was anonymous to minimise any feeling of intrusion and students were reminded that the researcher only wanted to know categories and not addresses of sites visited. The questionnaire was translated into Arabic so that students with a less sure grasp of English could fill it in with confidence.

Six classes were given the questionnaire – three from the Certificate Diploma (CD) programme (one class each from Year One, Two and Three) and three from the Foundation Year (FDNS) of the Higher Diploma programme. Students were asked to report on the reason for their last ten sessions on the Internet and on the language they used for these purposes.



### 3.1 Findings

The responses to the questionnaire<sup>6</sup> were as follows.

**Table 1:** Certificate Diploma students

Year	Number of students	Number of sessions
One	15	149
Two	16	99 (3 reported no use)
Three	16	144

Totals in minutes	
English:	7491.
Arabic:	6980.
Hindi:	30.

**Table 2:** Foundation students

Year	Number of students	Number of sessions
One	18	171
Two	18	134
Three	19	159

Totals in minutes	
English:	9808.
Arabic:	5450.
Hindi:	255.
Japanese:	85.
Chinese:	30.
No language given:	220.

<sup>6</sup> I differed from Helen Kelly-Holmes methods of analysis in minor ways. For example, where students had put more than one language for one session (e.g. saying they had accessed music in both English and Arabic for twenty minutes) this was deemed to be two separate sessions of 10 minutes in each respective language

<b>Language medium für all students (in minutes)</b>	
English:	17299.
Arabic:	12430.
Hindi:	285.
Japanese:	85.
Chinese:	30.
No language given:	220.

### 3.2 Analysis

There is a more than tenfold (5560.5 minutes as opposed to 465) use of English over Arabic in the first category, 'Information for Studies'. This is probably due to the fact that students have many projects to complete at the College, which increase in complexity as they progress, hence the considerable online time of FDNS students. Games tended to be viewed in English (689.5 minutes compared to 398) – possibly due to their international nature, as opposed to any perceived language preference on the part of the students. Anecdotal evidence suggests these tend to be largely 'languageless' games, however, such as card games and so on. Online shopping was viewed more than twice as frequently in English as in Arabic (816 minutes compared to 342), possibly for the same reason: the sites are generally in English. Here too the language content is minimal. There was a far higher viewing of cinema in English (723 minutes, compared to 70 in Arabic and 180 in Hindi), which could be due to the wider choice of films in English compared to Arab medium cinema. The 'Other' category appeared heavily weighted to English (2856 minutes compared to 1509), though this was heavily skewed by one student in the CD Year 2 class who designs her own website and looks for sites to help her (all in English). She spent 760 minutes online in English. When she is removed from the figures, the 'Other' category is accessed about 30% more frequently in English. Popular sites are search engines, picture sites and greeting card sites – 'Blue Mountain', 'Naif' cards and so on. In conclusion then, although the majority of sites accessed were in English, often they are only nominally so; greeting card sites are not as language-rich as, say, news sites. Where the sites were language complex (e.g. films), knowledge of the students and discussion with them lead me to suggest that they were watching English language films where it is possible to follow the plot by watching the actions and behaviour of the actors as much as by a full understanding of the dialogue and its nuances. (The popularity of Hindi films may also reside in the nature of the productions. They too can be enjoyed by an audience without full Urdu-Hindi competence).

The students reported watching news almost five times more frequently in Arabic than in English (1727 minutes as opposed to 390.5), particularly at lower levels of the programmes (unsurprisingly, as students' language levels are lower). Sites about the UAE were predominantly viewed in Arabic (510 minutes compared to 363), as was music (2551.5 minutes compared to 1246.5) – Arabic music is

extremely popular among the students who often listen online. That they should spend double the time listening to this as opposed to (presumably) 'Western' style bands is consistent with preferences that they express anecdotally in class.

I feel it is important to draw distinctions between the various categories in terms of language richness. News sites are far more language-rich than, say a greetings cards site and the tendency is for the more language rich sites to be viewed in Arabic (News, Sites about the UAE). Those that are accessed in English tend to be less language rich (Shopping, Games and Other). Information for Studies is a clear exception, although as these studies are in English, this is not surprising. Moreover, scientific, technical and business information published by many non English speaking groups is often made available only in English. This is indeed one of the reasons **the** UAE feels constrained to make English language skills such a priority in the curriculum. Music may or may not be language-rich, but the weighting to Arabic reveals, I feel, primarily cultural preference rather than revealing anything about language.

Thus it is not simply enough to look at 'time online' in English to consider whether this represents a threat to the students' first language. Some of the sites accessed 'in English' are effectively 'languageless': greeting card sites, shopping, games and so on. However, the language effect cannot be considered to be stable. The most obvious difference is that the more advanced students, the FDNS are much more likely to access English language web sites. (4355.5 minutes as opposed to 1205 for CD). There are many reasons for this. They do it because they have to and because they can. For example, they have to look for material for project work, but they also accessed far more games in English than their CD counterparts (556.5 as opposed to 133 minutes). CD Year 1 students accessed News and Chat sites in Arabic far more frequently than higher levels of CD or FDNS, possibly due to lower levels of English. News especially is interesting, as it appears to directly relate to proficiency in English, being a particularly language-rich category. CD Year 1 students spent just 30 minutes online reading news, rising to 158 minutes in Year 2. Although CD Year 3 did not access news sites in English at all, FDNS students were online 202.5 minutes between the three classes, still double that of the CD Year 1 class. Likewise, accessing news sites in Arabic declined, from 668 in CD Year 1 to 495 in Year 2 and just 110 minutes in Year 3. In FDNS it accounted for 454 minutes, just 150 per class.

### 3.2.1 Language choices in Mail and Chat

The communication demands in email and chat groups are, of course, different from those required to access the WWW. Here there must be active rather than passive use of language. As Crystal notes (2001:29), despite being 'expressed through the medium of writing, [emails etc] display several of the core properties of speech.' Anecdotal evidence prior to the study had indicated that students often write Arabic 'in English' whilst mailing and chatting – i.e. they write Arabic employing Roman characters and attempt to replicate the sounds phonetically 'in

English'. This is not only restricted to Internet use – students indicated text messaging on mobile phones is also widely done in this way. This must be a challenging task, given the idiosyncrasies of the orthographic system that they have learnt and which they must now adapt to Arabic pronunciation.

In the data from the study there was an interesting in paradox in the reporting of the medium of email and chat rooms. Mail tended to be more frequently in English (2557.5 minutes in English, 1778 in Arabic) whereas Chat was predominantly in Arabic (3069.5 minutes, compared to 2104.5 in English). The prevalence of Arabic use in Chat bears out Crystal's point made earlier that it '*...display(s) several of the core properties of speech*' (2001:29). However, it was curious that Mail did not appear to be treated the same way. Perhaps, since these students are being educated to use written English in formal settings for work purposes in the diglossic arrangements that exist in some domains in the UAE, this dichotomy is carried over into chat and email, with the latter being seen as more formal.

Alternatively, another possible explanation of the apparent paradox of using English for Mail is that the reporting may be slightly faulty. Subjects may be accessing sites which are nominally in English, 'Hotmail', 'Yahoo' and so on, and then using the Roman alphabet to phonetically represent Arabic because of the limitations of the programmes they are using. They are then reporting the session as in English, but is actually a new hybrid written language form, i.e. Arabic in English.

We should remember that although technology is progressing, the choice is not always complete, given the hardware available. As students succinctly put it themselves, one of the factors that most influenced their use of English or Arabic in mail / chat exchanges was the availability of keyboards with Arabic characters, and their keyboarding competence. CD students are taught first to key in English. Arabic typing is taught later. Students' speed in Arabic typing is typically far slower than English and anecdotal evidence indicates many students find it far easier to type in English. Previously unavailable, Arabic language keyboards are becoming increasingly widespread here and it will be interesting to see if the Arabic with Roman script phenomenon will persist. This is a research question which should be revisited in a few years.

### 3.3 *Other languages*

The use of other languages on the Internet was not widespread. The language most frequently mentioned was Hindi, with students listening to music or watching Indian movies. Japanese and Chinese also scored a couple of hits, apparently when students were searching for pictures. Perhaps in the UAE there are migrant workers who use the Internet to maintain contact with relatives and friends in their countries of origin. However, these virtual communities have not come to light in this research, because of the nationality of the students.

#### **4. Conclusions**

The pattern that emerges is that English is used extensively but not exclusively by these students. English use is high where this relates to sites accessed for information for studies and project-based college work. English is also the language used for Shopping and Games, possibly due to the tendency of such sites to be in English, rather than any linguistic preference.

In leisure time this preference does not always hold. Arabic music is preferred to that of English, and Chat is mainly done in Arabic- though paradoxically Mail is not. That cinema is mainly accessed in English may be due to far greater numbers of films and sites in English over Arabic. Hindi got more online minutes in this category than Arabic.

Use of the Internet in many ways reflects students' lives at a College with an English-medium curriculum, whereas culturally there appears a clear preference for Arabic, and in certain categories, Hindi.

As Crystal declares:

The Web in effect holds a mirror up to the graphic dimension to our linguistic nature (2001:195)

##### *4.1 The parochial Internet*

This research suggests that students in higher education who have some English skills will access the Internet in English when they need to. However, the extent of this should not be exaggerated. Students are mainly in English for the purposes of study. Where they use English for other purposes, the sites may not be very language rich. The use of Arabic is widespread, although due to the difficulties of accessing Arabic keyboards and the availability of Arabic-medium programmes, text may be Arabic in Roman alphabet (adapting English phonetics!).

Furthermore another point emerges from the research and something which is self-evident when we reflect upon it but which is not often articulated in the discussions about the Internet. Interaction is predominantly within one's language / cultural framework, irrespective of the language repertoire that one possesses. What exists, I would suggest, is a patchwork of parallel communities that interact on occasion, rather than some 'global village'. Even within those communities, Internet use, mail in particular, may be spatially parochial: the vast majority of the e-mails I send/receive are to/from people within my own place of work. This use of email as a means of contacting local friends and family seems to be the norm with these students too. However, as this was not tested for explicitly, it remains an impression, but one that would be worth examining in a more rigorous way.

If this is so, it appears that the ‘global’ impact of the Internet may not be in terms of a common medium for all as romantically first thought – nor a common language. As Crystal succinctly states (2001:59):

While in principle much has been made of its ability to transcend the limitations of physical environments, cultural differences, and time zones, thereby allowing people from anywhere to communicate with people from anywhere else about anything at all, in practice the types of communication which take place are much more restricted and parochial.

Indeed even within a society such as the United Arab Emirates, with its myriad nationalities and cultures, or indeed any cosmopolitan country, this is perhaps no great surprise. We have our networks, and although we can move outside them, this does not imply that we will.

The last point to be made in the conclusion concerns the appropriation of technology. In the UAE, the Internet appears to have been adopted as so many new inventions have, whether arithmetic and astrology, appropriated by Europeans from the Arabs, or guns by Maoris (Diamond: 1997, pp.255-8). The useful nature of the invention has been used, without a fundamental change in the culture of the invention-adopting society. Indeed, ingenuity is often shown in appropriating the innovation in the face of difficulties, such as students’ circumnavigation of the Roman alphabet keyboard in mail /chat. The every day use of the technology is not experienced as the intrusion of a foreign invention but as the domestication of a resource.

The impact of English usage on the Internet on the Arab World will also depend on the direction that new technology takes. Fahad Al Sharekh, chief executive of the Arabic and English portal site Ajeeb.com, reports a huge rise in the number of people requesting Arab-English (and vice versa) translations to sites, particularly news sites such as Al Jazeera and CNN (Glasner:2001). He claims this is partly due to increased interest in what newspapers /media are reporting in different parts of the world after 9/11.

As automatic translation improves, the capacity to access sites in other languages through translation software will have a profound effect on the language issue. The uncertainties in this area are one more reason for commentators suggesting that to see the Internet as a threat to any language is pessimistic (Crystal 2001). Crystal has long been optimistic about the possibilities of automatic translation (1997:21 and 112). This, he envisages, will take place within a generation or two, with people speaking to each other directly in their first language via a computer. This may be too rosy a view, but there has certainly been some advance. Al Sharekh’s company is working on the speech technologies that Crystal mentions (1997: 21 and 112), whereby, for example, Arabic is spoken, converted to (Arabic) text, translated to (English) text, before being finally spoken aloud as English. Such technologies are, Al Sharekh claims, ‘...around the corner.’ (Glasner, 2001:ibid.).

The Internet situation in the Arabic speaking world seems in part to hinge on technological advance. Better software to allow easier use of the Arabic script on

the web and email, voice recognition software and a breakthrough in automatic translation would all contribute to reversing any move to more English in Arab speaking networks. Such future developments will allow users such as those that I have investigated to make choices according to preference rather than need.

## References

- AL ABED, F. and O. SMADI 1996. "Spread of English and Westernization in Saudi Arabia". *World Englishes*, 15:3. pp 307-317
- ALI, F. 1987. "The Malaysian Educational System and Islamic Teaching Ideals" *Muslim Education Quarterly*, 4:2. pp 73-84
- ALONANE, M. 1985. "Reading, according to Islamic teaching methods" *Islam Today*, 3. pp 24-25
- BABRAKZAI, F. 2002. "Is English a lingua franca in the Gulf?" *TESOL Arabia Perspectives*, 10. p 1
- CLEAVER, H. "The Chiapas Uprising and the Future of Class Struggle in the New World Order", February 1994, *RIFF-RAFF*. Padova
- CRYSTAL, D. 1997. *English as Global Language*. Cambridge: CUP
- CRYSTAL, D. 2001. *Language and the Internet*. Cambridge: CUP
- DIAMOND, J. 1997. *Guns, Germs and Steel*. London: Vintage
- EIU Country Report 1997-1998, quoted by Foley, S., in *Middle East Review of International Affairs (MERIA) Journal*, 3:1 March 1999, 2. pp 20- 21
- FREEDLAND, J. 2002. "Rome, A.D. ... Rome, D.C?" in *The Guardian (UK)*, G2 section, 18 August 2002
- GANDHI, M. K. 1908. *Evil Wrought by the English Medium*.
- [http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/engl400/South\\_Asian\\_English.pdf](http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/engl400/South_Asian_English.pdf)
- GRADDOL, D. 1998. *The future of English?* London: The British Council
- HOLLOWAY, J. and E. PELAEZ 1998. *Zapatista!: Reinventing Revolution in Mexico*. Stylus
- LEBERT, M. 1999. *Le multilinguisme sur le Web*. In English at: <http://www.cefr.io.qc.ca/projects/Documents/multieng0.htm>
- MYLOPOULOS, C. 2002. *Multilingualism on the Web*. <http://www.ifla.org/VII/s32/news/no2-02.pdf>
- NASR, S. 1976. "The Western World and Its Challenge to Islam" in A. Khurshid (ed.) *Islam its Meaning and Message*. London
- PHILLIPSON, R. 2003. *English-Only Europe? Challenging Language Policy*. London: Routledge
- RONFELDT, D. and J. ARQUILLA 2001. "Emergence and Influence of the Zapatista Social Netwar" in *Networks and Netwars: The Future of Terror, Crime and Militancy*. [www.rand.org/publications/MR/MR1382/MR1382.ch6.pdf](http://www.rand.org/publications/MR/MR1382/MR1382.ch6.pdf)
- SKUTNABB-KANGAS, T. 2000. *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* Mahwah, NJ & London: Lawrence Erlbaum Associates

## About the Author

Richard Peel is a lecturer at the Higher Colleges of Technology, UAE; email: richard.peel@hct.ac.ae

# **L'Internet et l'utilisation des langues : une étude de cas dans les Emirats arabes unis**

RICHARD PEEL

*Higher Colleges of Technology, EAU*

*Le monde arabophone est venu tard à la révolution de l'Internet, essentiellement en raison des difficultés soulevées par l'utilisation des caractères arabes. Au début, l'Internet a suscité à la fois l'espoir qu'il ouvrirait la voie à la communication transnationale et la crainte qu'il ne soit un véhicule supplémentaire des influences extérieures (parfois indésirables). Il apparaissait comme un autre moyen de diffusion de la langue anglaise. Cette appréhension semblait justifiée puisqu'il n'existait pas de claviers et de logiciels en caractères arabes lorsque l'Internet a fait son apparition. L'enquête réalisée parmi les étudiants des Higher Colleges of Technology (Instituts supérieurs de technologie) a conclu que les étudiants employaient effectivement l'anglais sur l'Internet, mais que leurs utilisations étaient étroitement liées à leurs études. Dans les sessions où ils accédaient à l'Internet pour leurs loisirs et pour envoyer des courriels ou converser avec des amis, ils employaient souvent l'arabe, même quand l'absence de clavier approprié signifiait qu'ils devaient recourir à l'alphabet latin. De plus, des recherches plus approfondies ont révélé que nombre des sites anglophones visités n'étaient pas « linguistiquement riches ». Les données semblent indiquer qu'il y a un certain passage à l'anglais dans ce groupe bilingue sur l'Internet mais que cette évolution n'est pas aussi générale qu'on aurait pu le penser.*



## 1. La perspective mondiale

### 1.1 *Un mode d'expression à l'échelle mondiale*

Il a été annoncé avec optimisme que l'Internet constituait une percée décisive dans le domaine de la communication, permettant à tous de communiquer et offrant à toutes les informations la possibilité d'être diffusées. L'Internet abattra les barrières entre les communautés et permettra à chacun de se faire entendre. Les démunis ne seraient pas désavantagés étant donné que tous pourraient se faire entendre sur ce nouveau média. Certains (Holloway et Pelaez, 1998 ; Ronfeldt et Arquilla, 2001 ; Cleaver, 1994) ont mis en avant le soulèvement paysan zapatiste dans le Sud du Mexique en 1994 comme exemple de la première « cyberguerre », dans laquelle l'utilisation de la technologie de l'information et l'Internet ont permis à la communauté mondiale de prendre connaissance de ce qui pour beaucoup était un conflit lointain. Ce combat a été livré sur l'Internet entre les zapatistes et le gouvernement mexicain (Holloway et Elfaez, 1998). Une guerre conventionnelle couverte par les médias conventionnels aurait voué l'armée paysanne à une défaite certaine, à la fois militairement et dans la guerre de l'information. Cependant, les rebelles, utilisant les canaux fournis par l'Internet, ont suscité un intérêt mondial. Le gouvernement mexicain n'a pas pu contrôler la circulation de l'information comme il avait pu le faire auparavant via les médias conventionnels et il a en définitive été considéré comme le perdant dans la guerre de la propagande (Holloway et Pelaez, 1998 ; Ronfeldt et Arquilla, 2001).

Chose intéressante, ceux qui ont étudié cet exemple et d'autres dans lesquels le pouvoir de l'Internet semble avoir donné du pouvoir à des communautés isolées, désavantagées ou marginalisées ont pratiquement omis de poser la question de savoir comment ces communautés pouvaient communiquer avec le monde extérieur. Si le seul moyen de participer au « village planétaire » était de passer par l'anglais, n'y aurait-il pas des problèmes nouveaux et différents de relations de pouvoir et de compromis touchant la culture, la langue et l'identité ?

### 1.2 *Craintes mondiales : la disparition des langues et des cultures*

Selon une autre perspective, moins optimiste, l'hégémonie mondiale de l'anglais cause une grande perplexité concernant la crainte d'une « occidentalisation » rampante. Elle est perçue comme menaçant les cultures et les valeurs (cf. Philippon, 2003 ; Skutnabb-Kangas, 2000). Dans le monde arabe, il y a un sentiment aigu qu'il en est bien ainsi. Al Abed et Smadi (1996), écrivant à propos de l'Arabie saoudite avant même les récents événements qui ont causé une aggravation de la polarisation et de la tension, notent :

Les Saoudiens craignent que l'utilisation de l'anglais ne débouche sur l'occidentalisation, le détachement par rapport au pays, et ne soit une source de corruption de leur engagement religieux. (Al Abed et Samadi, 1996, p. 309)

Cela reflète la pensée de nombre d'intellectuels islamiques (par exemple Alonane, 1985 ; Ali, 1987), qui voient dans l'éducation laïque une menace directe contre la société islamique. Nasr (1976) s'en prend à l'éducation laïque en langue anglaise telle qu'elle est pratiquée ici dans les instituts<sup>1</sup> participant à la présente étude de cas en disant qu'elle constitue une « *colonisation de l'esprit* ». Ces sentiments ne sont certes pas nouveaux. En 1908, Gandhi déclarait :

Faire apprendre l'anglais à des millions d'individus, c'est les réduire en esclavage...Si je veux agir en justice, je dois employer la langue anglaise...Je ne suis pas autorisé à parler ma langue maternelle...N'est-ce pas complètement absurde ? N'est-ce pas une preuve d'esclavage ?

(Gandhi, 1908, [http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng1400/South\\_Asian\\_English.pdf](http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng1400/South_Asian_English.pdf))

Etant donné l'héritage du colonialisme et les réactions négatives à la mondialisation dans de nombreux centres (cf. Block, dans le présent numéro), il n'est pas étonnant que l'Internet soit perçu comme une menace plutôt qu'un outil pour unir les marginalisés ou les déshérités. Dans « The Guardian » du 18 septembre 2002, Jonathan Freedland décrit le World Wide Web comme une nouvelle forme d'impérialisme. Il note que cette opinion est partagée par des personnalités aussi différentes que le contestataire libéral Gore Vidal et l'éditorialiste conservateur Charles Krauthammer. De ce point de vue, l'Internet est considéré comme essentiel aux entreprises américaines et comme un instrument de promotion de la culture et des valeurs des Etats-Unis via l'anglais. L'idée qu'il s'agit d'un nouvel impérialisme « en douceur », qui change les perceptions des individus au lieu d'envahir leurs pays, fait surface constamment dans les médias et dans la classe politique. Jim Erickson, par exemple, pose dans *Asiaweek* du 3 juillet 1998 (p. 15) la question suivante :

L'Internet dominé par l'anglais signifiera-t-il la mort des autres langues ?

Le Président français Jacques Chirac, commentant l'effet de l'Internet sur les langues, le français en particulier, l'a qualifié carrément de « danger majeur pour l'humanité » (*The Economist*, 21 décembre 1996, p. 37). Lorsque les médias ont suggéré que l'hégémonie de l'anglais pourrait ne pas perdurer, cette prédiction ne valait pas pour l'avenir immédiat (cf. Specter, 1996, cité dans Crystal, 2001, p. 217).

### 1.3 Des conclusions contradictoires

La présente recherche a été conçue pour fournir quelques données à ce débat, obscurci par les assertions et les contre-assertions. Dans la communauté académique, l'acceptation de l'idée que l'anglais dominerait le World Wide Web est de plus en plus contestée depuis la fin des années 90. En 1998,

<sup>1</sup> Les six Higher Colleges of Technology (instituts supérieurs de technologie) où l'enseignement est en anglais.

Graddol a noté que l'anglais n'était pas nécessairement dominant en Europe. Il a constaté que les internautes européens qui surfent sur le Web, dans les études qu'il a consultées, n'accédaient à des sites Web en langue anglaise que pendant 32% de leur temps en ligne (1998, p. 51). Crystal (2001) estimait aussi, dans un ouvrage de synthèse, que les craintes de voir l'anglais dominer au détriment des autres langues s'étaient révélées sans fondement :

Le Web est un média éclectique, et cela se voit aussi dans son multilinguisme...il accueille toutes les langues – une fois que leurs communautés ont une technologie informatique en état de fonctionnement. C'est là le changement le plus notable depuis les débuts du Web. C'était initialement un média entièrement anglophone... mais avec la mondialisation de l'Internet, la présence des autres langues s'est progressivement renforcée. (Crystal, 2001, p. 216)

Lorsque Crystal a commencé sa recherche sur la langue utilisée sur le Web, le nombre des pages en anglais (82% des pages Web) contredisait son hypothèse, donnant à penser que l'opinion courante était peut-être justifiée et que le média était fortement dominé par l'anglais (Crystal, 2001, p. 216). En comparaison, l'allemand, son plus proche concurrent, ne représentait que 4% du total (Babel, 1997, cité dans Crystal, 2001, p. 216), suivi du japonais avec 1,6%<sup>2</sup>. Cependant, dans les sociétés aux alphabets non latins, l'évolution technique a été rapide, permettant d'utiliser les nouvelles technologies dans d'autres systèmes linguistiques. La situation au Japon, par exemple, a beaucoup changé au cours de la dernière décennie. Le japonais semble maintenant dominant pour les usagers japonais de l'Internet. Yoshi Mikami, cité par Mylopoulos (2002), affirme que 90% des pages Web au Japon sont aujourd'hui en japonais (voir aussi Gerrard et Nakamura, dans le présent numéro).

## 2. La perspective locale

Toutes ces hypothèses concernant l'Internet se retrouvent aux EAU. Au début, l'Internet a suscité à la fois l'espoir qu'il ouvrirait la voie à la communication transnationale et la crainte qu'il ne constitue un moyen supplémentaire de propagation d'influences extérieures parfois indésirables. Lorsqu'il a été mis en place, il a été un instrument de plus de la diffusion de la langue anglaise, vu qu'il n'y avait pas de claviers et de programmation en arabe. Cependant, comme partout ailleurs, les progrès technologiques, les modes de comportement et les nouvelles attitudes influent sur l'utilisation de l'Internet et, en particulier, sur la langue des interactions et de l'accès.

### 2.1 La complexité de la situation linguistique aux EAU

---

<sup>2</sup> Pour le détail des données, voir Block dans le présent numéro.

A première vue, dans la rue, il est facile de présumer que l'anglais est la *lingua franca* des Emirats arabes unis. Presque toutes les informations écrites, tant étrangères que produites localement, de la signalisation routière aux factures d'électricité et aux menus, sont en anglais et en arabe. Etant donné que 80% de la population est constitué de travailleurs expatriés et que les natifs de l'Emirat n'en représentent que 20%, il est évident qu'un modus vivendi linguistique est nécessaire pour que les divers groupes coopèrent. Les arabophones non ressortissants des Emirats ne représentent que 13% supplémentaires. Les « Occidentaux », essentiellement des Nord-Américains et des Britanniques, ne sont que 5%. Le groupe le plus nombreux est celui du sous-continent indien. Les Pakistanais et les Indiens représentent 45% de la population. Les Iraniens sont eux aussi nombreux (17%). Les Asiatiques originaires d'autres pays constituent, pour l'essentiel, le reste de la population. Rien d'étonnant, étant donné ces statistiques<sup>3</sup>, à ce Babrakzai (2002, p. 42) estime que la première *lingua franca* du pays est en fait une variante hybride d'ourdou/hindi, fréquemment utilisée par les Arabes du Golfe pour communiquer avec les communautés d'Asie du Sud<sup>4</sup>. Toutefois, en dehors du groupe d'Asie du Sud, c'est l'anglais qui joue le rôle de *lingua franca*, étant largement parlé comme deuxième langue.

Dans ce système linguistique complexe, et étant donné le rôle que joue l'anglais en tant que *lingua franca* pour la société, était-il possible d'établir que l'Internet (soit le WWW, soit le courrier électronique, soit les deux) était un autre instrument de diffusion de l'anglais ? Tel était le point de départ de la présente recherche, qui a été menée dans le cadre de la grande enquête de l'UNESCO dont il est rendu compte dans le présent numéro. Les sujets ont été choisis dans un groupe d'étudiants qui pouvaient être considérés comme susceptibles de produire de futurs membres de la classe technique, commerciale et politique des EAU. Ils<sup>5</sup> ressemblent aux autres populations de la recherche en ce sens que ce sont de jeunes étudiants connaissant l'anglais, qui ont accès aux TI et qui sont donc en mesure d'utiliser l'Internet et, ce faisant, d'employer une autre langue que leur langue maternelle.

## 2.2 L'anglais dans le système des Higher Colleges of Technology

Les étudiants des Higher Colleges of Technology sont à même d'utiliser l'anglais sur l'Internet parce que c'est leur langue d'instruction. Cela est dit clairement dans le descriptif de la politique des instituts qu'on trouve sur leur site Web :

L'enseignement de la langue anglaise dans les HCT soutient les objectifs de la mission des HCT. Les diplômés des HCT posséderont les aptitudes linguistiques requises pour opérer efficacement dans un environnement international.

(<http://aaw.ac.ae/english/englishframes.htm>)

<sup>3</sup> Tous les chiffres sont tirés de EIU Country Report, 1997-8.

<sup>4</sup> Les immigrants du sous-continent indien font état d'un grand nombre de langues maternelles et de secondes langues diverses en dehors de leur connaissance du hindi/ourdou (Babarakzai, 2002).

<sup>5</sup> L'institut où font leurs études les sujets du présent rapport est un des six instituts connus collectivement sous le nom de Higher Colleges of Technology. Le programme est technique, avec des matières telles que le commerce, l'informatique et la bureautique, enseignées en anglais. EFL inculque aux étudiants la compétence nécessaire en anglais pour tirer profit des matières techniques. La majorité des étudiants sont âgés de 18 à 23 ans, bien qu'il y ait des étudiants adultes.

Cette affirmation répond à une situation dans laquelle l'anglais est considéré comme la langue du lieu de travail et la langue des communautés commerciales, techniques et éducatives internationales d'aujourd'hui dans lesquelles les étudiants sont préparés à entrer :

Les étudiants des HCT apprennent à accéder aux informations en anglais et à les gérer à des fins de travail et de loisirs...

Les étudiants savent aussi se servir de l'ordinateur. Dans les instituts, les TI sont jugées fondamentales et les compétences informatiques occupent une grande place dans le programme (20% en première année, proportion qui s'accroît ensuite dans les cours spécialisés). Certains instituts ont introduit la technologie sans fil qui permet aux étudiants d'accéder en permanence à l'Internet sur leur ordinateur portable. Le travail sur des projets est une forme d'évaluation de plus en plus courante, par opposition aux approches plus traditionnelles fondées sur les examens, et l'accent est particulièrement mis sur les recherches sur l'Internet et les compétences en matière de TI. La publicité des instituts affirme que :

Les étudiants des HCT apprennent ... à utiliser les nouvelles technologies en toute confiance...

Ces compétences sont appréciées dans la communauté au sens large. L'Emirat de Dubaï vient de construire la Cité Internet de Dubaï, espérant ainsi jouer le rôle de leader en matière de TI dans la région. Immense complexe de TI dont il est espéré qu'il servira de phare au commerce électronique et à l'éducation dans la région, ce symbole reflète l'accent mis sur les TI et les compétences en anglais dans le système éducatif des Emirats en général et dans les Higher Colleges of Technology en particulier.

La politique de promotion des TI et de l'emploi de l'anglais des HCT pourrait être perçue comme exacerbant les craintes de perte de langue et d'identité évoquées par Al Abed et Smadi (1996). Les étudiants des instituts sont déjà loin de n'appartenir qu'à une seule culture. Bien que tous soient ressortissants des Emirats, beaucoup ont des mères qui ne sont pas originaires des Emirats, certaines venues d'autres Etats arabes comme l'Egypte mais beaucoup originaires du sous-continent indien et des Philippines. De plus, les enfants sont souvent confiés à des domestiques/nurses qui sont souvent elles aussi indiennes ou philippines. De fait, les maisonnées monolithiques composées de citoyens des Emirats parlant tous arabe paraissent assez rares. Des renseignements obtenus de façon informelle donnent à penser que ces facteurs peuvent avoir un effet sur la compétence linguistique des étudiants en arabe. De plus, sur le plan culturel, il peut y avoir un impact, nombre d'étudiants semblant pencher vers l'Inde plutôt que le monde arabe pour ce qui est de leurs goûts musicaux et cinématographiques.

Ainsi, s'ajoutant aux effets des mariages mixtes, des domestiques étrangers et d'une population expatriée majoritaire, l'influence linguistique des médias audiovisuels et de la technologie de l'information pourrait bien influencer la pratique linguistique.

### **3. Le projet de recherche**

La présente étude a été menée en parallèle avec l'enquête de plus grande envergure réalisée par l'UNESCO afin de déterminer si l'anglais remplace effectivement les langues nationales (l'arabe, dans le cas présent) dans le contexte de l'Internet ou si les étudiants emploient leur propre langue et accèdent aux sites dans leur langue maternelle. Le questionnaire a été administré en classe dans le contexte d'une discussion sur la langue sur l'Internet et à l'aide d'exemples destinés à montrer comment les gens utilisent l'Internet. Ce dispositif garantissait un fort taux de réponse, donnait aux étudiants tout le temps nécessaire pour répondre et permettait la discussion pour rafraîchir la mémoire. Il était anonyme pour minimiser tout sentiment d'intrusion et il était rappelé aux étudiants que le chercheur souhaitait seulement connaître les catégories et non les noms des sites visités. Le questionnaire a été traduit en arabe de façon que les étudiants les moins sûrs de leur compétence en anglais puissent le remplir sans problème.

Six classes ont reçu le questionnaire – trois du programme de diplôme (CD) (une classe de chaque année d'études) et trois du programme de préparation au programme de diplôme supérieur (FDNS). Il était demandé aux étudiants d'indiquer le motif de leurs dix dernières sessions Internet et la langue employée dans ces sessions.

#### *3.1 Résultats*

Les réponses au questionnaire<sup>6</sup> ont été les suivantes.

---

<sup>6</sup> Mes méthodes d'analyse diffèrent de celles de Helen Kelly-Holmes sur quelques points mineurs. Par exemple, lorsque les étudiants ont utilisé plus d'une langue durant une session (en indiquant par exemple avoir accédé à de la musique en anglais et en arabe pendant vingt minutes), j'ai compté deux sessions distinctes de dix minutes chacune dans chaque langue.

**Tableau 1:** Etudiants du programme de diplôme (CD)

Année	Nombre d'étudiants	Nombre de sessions
1	15	149
2	16	99 (3 étudiants n'ont pas utilisé l'Internet)
3	16	144

**Total en minutes**

Anglais:	7491.
Arabe:	6980.
Hindi:	30.

**Tableau 2:** Etudiants du programme de préparation au diplôme supérieur (CDNS)

Année	Nombre d'étudiants	Nombre de sessions
1	18	171
2	18	134
3	19	159

**Total en minutes**

Anglais:	9808.
Arabe:	5450.
Hindi:	255.
Japonais:	85.
Chinois:	30.
Pas de langue indiquée:	220

**Langue employée pour l'ensemble des étudiants (en minutes)**

Anglais :	17299
Arabe :	12430
Hindi :	285
Japonais :	85
Chinois :	30
Pas de langue indiquée :	220

### 3.2 Analyse

L'anglais est dix fois plus utilisé que l'arabe (5560,5 minutes contre 465) dans la première catégorie, « Informations aux fins des études ». Cela est probablement dû au fait que les étudiants ont de nombreux projets à réaliser à l'institut, dont la complexité s'accroît à mesure qu'ils progressent, d'où le temps considérable passé en ligne par les étudiants de FDNS. Les jeux tendaient à être visualisés en anglais (689,5 minutes contre 398) - peut-être en raison de leur caractère international, abstraction faite de toute préférence linguistique de la part des étudiants. Des renseignements recueillis de manière informelle donnent à penser qu'il s'agit dans une large mesure de jeux « sans langue » comme les jeux de cartes, etc. Les achats en ligne étaient visualisés plus de deux fois plus fréquemment en anglais qu'en arabe (816 minutes contre 342), sans doute pour la même raison : les sites sont généralement en anglais. Là aussi, le contenu linguistique est minimal. Le cinéma était nettement plus visualisé en anglais (723 minutes contre 70 pour l'arabe et 180 pour le hindi), ce qui était peut-être attribuable au fait que le choix de films était plus large en anglais qu'en arabe. La catégorie « autres utilisations » faisait pencher fortement la balance en faveur de l'anglais (2856 minutes contre 1509), bien que les chiffres soient dans une large mesure faussés par une étudiante de 2<sup>e</sup> année de CD qui a conçu son propre site Web et recherché des sites (tous en anglais) susceptibles de l'aider. Elle a passé en ligne 760 minutes en anglais. Si on soustrait ce chiffre du total, on constate que les utilisations de cette catégorie enregistrent 30% plus de visites en anglais. Parmi les sites les plus populaires figurent les moteurs de recherche, les sites d'images et les sites de cartes de vœux – « Blue Mountain », « Naif », etc. En conclusion, bien que la majorité des sites visités soient en anglais, ils ne l'étaient souvent que superficiellement ; les sites de cartes de vœux ne sont pas aussi riches du point de vue linguistique que les sites d'informations, par exemple. Lorsque les sites étaient complexes sur le plan linguistique (comme les films, par exemple), ma connaissance des étudiants et mes conversations avec eux me donnent à penser qu'ils regardaient des films en anglais dans lesquels il était possible de suivre l'histoire en regardant ce que faisaient et comment se comportaient les acteurs autant qu'en comprenant tout le dialogue et ses nuances (la popularité des films en hindi tient aussi peut-être à la nature des productions. Ces films peuvent divertir les spectateurs sans que ceux-ci aient besoin de connaître parfaitement l'ourdou/hindi).

Les étudiants ont indiqué s'informer de l'actualité au moins cinq fois plus fréquemment en arabe qu'en anglais (1727 minutes contre 390,5), particulièrement dans les premières années des programmes (ce qui n'est pas surprenant, étant donné que le niveau linguistique des étudiants y est plus faible). Les sites concernant les EAU étaient visualisés principalement en arabe (510 minutes contre 363) de même que les sites musicaux (2551,5 minutes contre 1246,5) – la musique arabe est extrêmement populaire parmi les étudiants qui l'écoutent souvent en ligne. Le fait qu'ils consacrent deux fois plus de temps à écouter cette musique qu'à écouter de la musique de style (probablement) « occidentale » concorde avec les préférences qu'ils expriment de manière informelle en classe.

Je crois qu'il est important de faire des distinctions entre les différentes catégories en termes de richesse linguistique. Les sites d'informations sont beaucoup plus riches sur ce plan qu'un site de cartes de vœux, par exemple, et les étudiants tendent à consulter les sites plus riches sur le plan linguistique en arabe (informations sur l'actualité, sites sur les EAU). Ceux auxquels ils accèdent en anglais sont moins riches linguistiquement (achats, jeux, autres utilisations). La recherche d'informations pour les études est une évidente exception mais comme ces études sont en anglais, elle n'est pas étonnante. De plus, les informations scientifiques, techniques et commerciales publiées par beaucoup de groupes non anglophones ne sont souvent disponibles qu'en anglais. C'est du reste une des raisons pour lesquelles



les EAU se sentent obligés d'attribuer à la compétence en anglais une telle priorité dans le programme. La musique peut être ou non riche linguistiquement mais le fait que la balance penche vers l'arabe révèle essentiellement, à mon sens, une préférence culturelle plus qu'elle ne révèle quoi que ce soit sur la langue.

Il ne suffit donc pas de considérer le « temps passé en ligne » en anglais pour déterminer si cela représente une menace pour la langue maternelle des étudiants. Certains des sites visités « en anglais » sont en fait « vides de langue » : les sites de cartes de vœux, les achats, les jeux, etc. Toutefois, l'effet linguistique ne peut être considéré comme stable. La différence la plus évidente est que les étudiants les plus avancés, ceux de FDNS, tendent beaucoup plus à accéder aux sites Web de langue anglaise (4355,5 minutes contre 1205 pour les étudiants de CD). Il y a de nombreuses raisons à cela. Ils le font parce qu'ils doivent le faire et parce qu'ils peuvent le faire. Par exemple, ils doivent rechercher des matériels pour leur travail sur leurs projets mais ils jouent aussi beaucoup plus que leurs homologues de CD (555,6 minutes contre 133). Les étudiants de 1<sup>ère</sup> année de CD accédaient aux sites d'information et de discussion en arabe beaucoup plus souvent que les étudiants des années suivantes de CD ou les étudiants de FNDS, peut-être parce que leur niveau en anglais était plus faible. Les informations sur l'actualité sont particulièrement intéressantes, étant donné qu'elles semblent directement liées à la connaissance de l'anglais, étant une catégorie particulièrement riche linguistiquement. Les étudiants de 1<sup>ère</sup> année de CD ne passaient que 30 minutes en ligne à lire les informations, alors que ce chiffre montait à 158 minutes dans le cas des étudiants de 2<sup>e</sup> année de CD. Bien que les étudiants de 3<sup>e</sup> année de CD ne visitent pas du tout les sites d'informations sur l'actualité, les étudiants de FNDS restaient en ligne en moyenne 205,5 minutes pour les trois années, soit le double des étudiants de 1<sup>ère</sup> année de CD. De même, l'accès aux sites d'informations sur l'actualité en arabe baissait, passant de 668 minutes en 1<sup>ère</sup> année de CD à 495 en 2<sup>e</sup> année et seulement 110 minutes en 3<sup>e</sup> année. En FNDS, il représentait 454 minutes, soit juste 150 par classe.

### 3.2.1 Choix linguistiques dans les courriels et les chats

Les exigences de la communication sont évidemment différentes dans le cas des courriels et des chats de ce qu'elles sont dans l'accès au WWW. Ici, il faut une utilisation active et non plus passive de la langue. Comme le note Crystal (2001, p. 29), « bien qu'exprimés à travers l'écrit, [les courriels etc.] présentent plusieurs des caractéristiques fondamentales du langage parlé ». Des renseignements recueillis de manière informelle avant l'étude indiquaient que les étudiants écrivent souvent l'arabe « en anglais » lorsqu'ils communiquent par courriel et dans les chats – c'est-à-dire qu'ils écrivent l'arabe en employant des caractères latins et essaient de reproduire les sons phonétiquement « en anglais ». Cela ne se limite pas à l'Internet – les étudiants ont indiqué que les SMS sur les téléphones mobiles sont aussi largement rédigés de cette manière. Cela doit être une tâche éprouvante, étant donné les particularités du système orthographique qu'ils ont appris et qu'ils doivent ensuite adapter à la prononciation de l'arabe.

Dans les données de l'étude il existait un paradoxe intéressant dans l'indication de la langue des courriels et des salons de discussion. Les courriels étaient plus fréquemment en anglais (2557,5 minutes en anglais contre 1778 en arabe) alors que les chats étaient surtout en arabe (3069,5 minutes contre 2104,5 en anglais). La prévalence de l'arabe dans les chats confirme l'observation de Crystal citée plus haut, à savoir qu'ils «... *présentent plusieurs des caractéristiques fondamentales du langage parlé* »

(2001, p. 29). Cependant, il était curieux que le courrier électronique ne soit pas traité de la même façon. Il est possible que comme ces étudiants sont formés à utiliser l'anglais écrit dans les contextes formels aux fins de leur travail dans les arrangements diglossiques qui existent dans certains domaines aux EAU, cette dichotomie soit étendue aux chats et aux courriels, ces derniers étant considéré comme plus formels.

Une autre explication possible de l'apparent paradoxe que représente l'emploi de l'anglais pour le courrier électronique est que les indications obtenues sont peut-être légèrement erronées. Il se peut que les sujets accèdent à des sites qui sont nominaleme nt en anglais, comme « Hotmail », « Yahoo » et autres, et qu'ils utilisent ensuite l'alphabet latin pour représenter phonétiquement l'arabe en raison des limitations des programmes qu'ils utilisent. Ils indiquent alors que la session a été en anglais mais elle a en fait été dans une nouvelle langue écrite hybride, à savoir l'arabe en anglais.

Nous devons nous rappeler que bien que la technologie progresse, le choix n'est pas toujours complet, étant donné les équipements disponibles. Comme les étudiants l'ont dit succinctement eux-mêmes, un des facteurs qui ont le plus influencé leur choix de l'anglais ou de l'arabe dans leurs échanges de courriels/chats était la disponibilité de claviers avec des caractères arabes et leur compétence pour se servir du clavier. Les étudiants de CD apprennent d'abord à taper en anglais. La saisie en arabe est enseignée ultérieurement. La vitesse de saisie en arabe des étudiants est généralement beaucoup plus lente qu'en anglais et des renseignements recueillis de manière informelle indiquent que beaucoup d'étudiants tapent beaucoup plus facilement en anglais. Précédemment indisponibles, les claviers en caractères arabes se répandent de plus en plus et il sera intéressant de voir si le phénomène de l'arabe écrit en caractères latins subsistera. C'est là un objet de recherche qu'il faudrait réexaminer dans quelques années.

### *3.3 Autres langues*

L'utilisation des autres langues sur l'Internet n'était pas très répandue. La langue la plus fréquemment mentionnée était le hindi, les étudiants écoutant de la musique indienne ou regardant des films indiens. Le japonais et le chinois enregistraient aussi quelques visites, apparemment quand les étudiants cherchaient des images. Il y a peut-être aux EAU des travailleurs migrants qui utilisent l'Internet pour garder le contact avec leur famille et leurs amis dans leurs pays d'origine, mais ces communautés virtuelles n'ont pas été révélées par la présente étude en raison de la nationalité des étudiants.

## **4. Conclusions**

Le profil qui se dessine est que l'anglais est utilisé largement mais pas exclusivement par ces étudiants. L'emploi de l'anglais est intensif lorsqu'il concerne des sites auxquels ils accèdent pour des informations aux fins de leurs études et de leurs travaux sur des projets. L'anglais est aussi la langue

qui est utilisée pour les achats et les jeux, sans doute en raison de la tendance de ces sites à être en anglais, plutôt que par préférence linguistique.

Dans les utilisations concernant les loisirs, cette préférence ne l'emporte pas toujours. La musique en arabe est préférée à la musique en anglais et les chats ont lieu principalement en arabe bien que, paradoxalement, ce ne soit pas le cas du courrier électronique. Le fait que le cinéma est principalement vu en anglais est peut-être dû à ce qu'il y a beaucoup plus de films et de sites en anglais qu'en arabe. Dans cette catégorie, le hindi a enregistré plus de minutes en ligne que l'arabe.

L'utilisation de l'Internet reflète à beaucoup d'égards la vie des étudiants dans un institut dont le programme est en anglais, alors que sur le plan culturel il semble qu'il y ait une nette préférence pour l'arabe et, dans certaines catégories, pour le hindi.

Comme le dit Crystal :

En fait, le Web est un miroir de la dimension graphique de notre nature linguistique  
(2001, p. 195)

#### 4.1 *L'Internet local*

La présente recherche donne à penser que les étudiants qui ont quelques compétences en anglais accèdent à l'Internet en anglais quand ils en ont besoin. Il ne faut néanmoins pas exagérer l'ampleur de cette utilisation. Les étudiants sont en ligne en anglais essentiellement aux fins de leurs études. Lorsqu'ils se servent de l'anglais à d'autres fins, il se peut que les sites ne soient pas très riches linguistiquement. L'usage de l'arabe est largement répandu, bien qu'en raison des difficultés d'accès aux claviers en caractères arabes et de la disponibilité de programmes en arabe, le texte puisse être de l'arabe en caractères latins (en adaptant la phonétique de l'anglais !).

Un autre point est mis en lumière par la recherche, qui paraît évident si on y réfléchit mais qui n'est pas souvent exprimé dans les débats sur l'Internet. L'interaction est principalement dans la langue et le cadre culturel de l'intéressé, quel que soit son répertoire linguistique. Ce qu'on constate, à mon sens, c'est un patchwork de communautés parallèles qui interagissent à l'occasion plutôt qu'un quelconque « village planétaire ». Même dans ces communautés, l'usage de l'Internet, en particulier du courrier électronique, peut être étroitement local : la grande majorité des courriels que je reçois/voie sont de/à des gens de mon propre lieu de travail. Cette utilisation du courrier électronique comme moyen de contacter les amis et la famille résidant dans le voisinage local paraît être la norme chez ces étudiants également. Toutefois, comme cet élément n'a pas été testé explicitement, cela reste une impression, mais une impression qui mériterait d'être examinée de façon plus rigoureuse.

S'il en est ainsi, il semble que l'impact « mondial » de l'Internet puisse ne pas être celui d'un média commun à tous comme cela a été imaginé initialement de façon romantique – ni celui d'une langue commune. Comme le dit succinctement Crystal (2001, p. 59) :

Si en théorie on a fait beaucoup de cas de son aptitude à transcender les limitations des environnements physiques, les différences culturelles et les fuseaux horaires, permettant ainsi aux individus de partout de communiquer avec d'autres individus de partout ailleurs au sujet de n'importe quoi, en pratique, les types de communication qui ont lieu sont beaucoup plus restreints et locaux.

De fait, même dans une société comme celle des Emirats arabes unis, avec ses multiples nationalités et cultures, ou du reste dans tous pays cosmopolite, cela n'est peut-être pas très surprenant. Nous avons nos réseaux et bien que nous puissions en sortir, cela ne veut pas dire que nous le faisons.

La dernière remarque de cette conclusion concerne l'appropriation de la technologie. Aux EAU, l'Internet semble avoir été adopté comme l'ont été beaucoup d'autres inventions, qu'ils s'agisse de l'arithmétique et de l'astrologie, empruntées aux Arabes par les Européens, ou des fusils, empruntés par les Maoris (Diamond, 1997, p. 255-258). L'utilité de l'invention a été exploitée sans que cela apporte de changement fondamental dans la culture de la société adoptante. Du reste, il est souvent fait preuve d'ingéniosité dans l'appropriation de l'invention face aux difficultés, comme le montre l'utilisation du clavier en caractères latins pour les chats/courriels. L'usage quotidien de la technologie n'est pas ressenti comme l'intrusion d'une invention étrangère mais comme la domestication d'une ressource.

L'impact de l'emploi de l'anglais sur l'Internet sur le monde arabe dépendra aussi de l'orientation que prendra la nouvelle technologie. Farad Al Sharekh, qui dirige le site portail en arabe et en anglais Ajeeb.com, fait état d'une énorme augmentation du nombre de personnes qui demandent des traductions de l'arabe vers l'anglais (et vice-versa) aux sites Web, en particulier aux sites d'information comme Al Jazira et CNN (Glasner, 2001). Il affirme que cela est en partie dû à l'intérêt accru porté aux informations fournies par les journaux/médias dans les différentes régions du monde après le 11 septembre.

A mesure que s'améliorera la traduction automatique, la capacité d'accéder à des sites dans d'autres langues à l'aide des logiciels de traduction aura un effet considérable sur la question de la langue. Les incertitudes dans ce domaine sont une raison supplémentaire pour laquelle les commentateurs estiment qu'il est pessimiste de voir dans l'Internet une menace contre une quelconque langue (Crystal, 2001). Crystal est depuis longtemps optimiste au sujet des possibilités de la traduction automatique (1997, p. 21 et 112). Celle-ci, selon lui, sera une réalité dans une génération ou deux, permettant aux gens de se parler directement dans leur langue maternelle via un ordinateur. Cette vision pêche peut-être par optimisme mais il y a certainement eu quelques progrès. La société d'Al Sharekh travaille sur les technologies vocales que mentionne Crystal (1997, p. 21 et 112) au moyen desquelles, par exemple, l'arabe est parlé, converti en texte (arabe), traduit en texte (anglais), avant d'être finalement parlé à haute voix en anglais. Ces technologies sont, affirme Al Sharekh, « ...tout près de se matérialiser » (Glasner, 2001, *ibid.*).

La situation de l'Internet dans le monde arabophone semble en partie dépendre du progrès technologique. De meilleurs logiciels pour permettre une utilisation plus aisée des caractères arabes sur le Web et le courrier électronique, des logiciels de reconnaissance vocale et une percée en matière de traduction automatique sont autant de facteurs qui contribueraient à inverser toute tendance à l'augmentation de la présence de l'anglais dans les réseaux arabophones. De telles évolutions futures permettront aux usagers comme ceux que j'ai étudiés de faire des choix en fonction de leurs préférences et non de leurs besoins.

## Références

- AL ABED, F. et O. SMADI 1996. "Spread of English and Westernization in Saudi Arabia". *World Englishes*, 15:3. p. 307-317
- ALI, F. 1987. "The Malaysian Educational System and Islamic Teaching Ideals" *Muslim Education Quarterly*, 4:2. p. 73-84
- ALONANE, M. 1985. "Reading, according to Islamic teaching methods" *Islam Today*, 3. p. 24-25
- BABRAKZAI, F. 2002. "Is English a lingua franca in the Gulf?" *TESOL Arabia Perspectives*, 10. p. 1
- CLEAVER, H. "The Chiapas Uprising and the Future of Class Struggle in the New World Order", février 1994, *RIFF-RAFF*. Padoue
- CRYSTAL, D. 1997. *English as Global Language*. Cambridge, CUP
- CRYSTAL, D. 2001. *Language and the Internet*. Cambridge, CUP
- DIAMOND, J. 1997. *Guns, Germs and Steel*. Londres, Vintage
- EIU Country Report 1997-1998, cite par Foley, S., dans *Middle East Review of International Affairs (MERIA) Journal*, 3:1 Mars 1999, 2. p. 20- 21
- FREEDLAND, J. 2002. "Rome, A.D. ... Rome, D.C?" dans *The Guardian (Royaume-Uni)*, G2 section, 18 août 2002
- GANDHI, M. K. 1908. *Evil Wrought by the English Medium*.
- [http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng400/South\\_Asian\\_English.pdf](http://www.csun.edu/~sk36711/WWW2/eng400/South_Asian_English.pdf)
- GRADDOL, D. 1998. *The future of English?* Londres, The British Council
- HOLLOWAY, J. and E. PELAEZ 1998. *Zapatista!: Reinventing Revolution in Mexico*. Stylus
- LEBERT, M. 1999. *Le multilinguisme sur le Web*. <http://www.cefrico.qc.ca/projets/Documents/multifr0.htm>
- MYLOPOULOS, C. 2002. *Multilingualism on the Web*. <http://www.ifla.org/VII/s32/news/no2-02.pdf>
- NASR, S. 1976. "The Western World and Its Challenge to Islam" dans A. Khurshid (dir. publ.) *Islam its Meaning and Message*. Londres
- PHILLIPSON, R. 2003. *English-Only Europe? Challenging Language Policy*. Londres, Routledge
- RONFELDT, D. et J. ARQUILLA 2001. "Emergence and Influence of the Zapatista Social Netwar" dans *Networks and Netwars: The Future of Terror, Crime and Militancy*. [www.rand.org/publications/MR/MR1382/MR1382.ch6.pdf](http://www.rand.org/publications/MR/MR1382/MR1382.ch6.pdf)
- SKUTNABB-KANGAS, T. 2000. *Linguistic Genocide in Education – or Worldwide Diversity and Human Rights?* Mahwah, NJ & Londres, Lawrence Erlbaum Associates

## Au sujet de l'auteur

Richard Peel est chargé de cours aux Higher Colleges of Technology, EAU; Adresse électronique: richard.peel@hct.ac.ae

# Japanese Speakers and the Internet

HELEN GERRARD

&

SACHIKO NAKAMURA

*Aston University, United Kingdom*

*This case study consists of a survey of 530 students at university in Japan and was carried out with the same tools as used in the main UNESCO survey reported in this volume. The survey, which finds a fairly low level of English language use on the Internet, is discussed within a short review of Japanese history and with reference in particular to the legacy that current foreign language learners inherit in terms of attitude towards foreign language competence. The survey is supplemented by further research on the pen-pal phenomenon, an activity which has grown exponentially in the recent past and which may be countering some of the other variables in the Japanese equation.*

The case study in Japan was carried out with a sample of 530 students at one university in Japan. The students were asked to report on their last ten sessions on the Internet, recounting what the purpose of the session and the language used for it. The survey found a fairly low level of English language use on the Internet. To account for the possible reasons for this it seemed necessary to us to present a short review of Japanese history. We felt that an understanding of the legacy that current foreign language learners inherit in terms of attitude towards foreign language competence might help explain the language behaviour observed which runs counter to that of some of the other populations in the other surveys.

## **1. Cultural and language self sufficiency – the legacy of the nation state**

To understand foreign language learning and the comparatively low status that it has had in Japan, it is necessary to know something of traditional Japanese policies of resistance to outside influence as well as of the muscular nation building that encouraged homogeneity within the nation state. The net result of these two policy positions has been a highly monolingual country where foreign language competence has not always been valued.

### *1.1 Isolation and foreign language learning*

Let us look first at foreign policy. Japan is usually categorised as isolationist.

Although this is slightly stereotypical, it has like many stereotypes some basis in historical fact. Relations with the West exemplify the point. Contact with Europe began with Portuguese and Spanish expeditions in the 16<sup>th</sup> century (Loveday 1996).<sup>1</sup> By 1571, relations between the two groups had progressed to the point where the port of Nagasaki began operating as a foreign trade port (Smith 1997). However, in the following century the Tokugawa government began to be alarmed by western political intervention and the high numbers of conversions to Christianity. In 1639, the government curtailed the activities of Western groups, only permitting a small group of Dutch to remain on the island of Deshima in Nagasaki Bay. This limited contact gave the Japanese access to the technical advances of the Western world but did not allow influences that could introduce foreign ideology<sup>2</sup> nor the kind of infiltration that led to colonialism elsewhere.

This extreme caution towards external influence has continued in an attenuated form to this day. Throughout the intervening centuries there have been periods of rapprochement with the West<sup>3</sup> followed by retrenchment into national isolation and the expression of highly negative attitudes towards the West. This pattern of opening to the outside world and then retreating from contact has had a clear legacy for language learning. At certain periods foreign languages were promoted, then within a very short time frame banned for all but a tiny elite.

This led to a lack of enthusiasm for foreign language learning that was still apparent up until the latter part of the 20<sup>th</sup> century and there may still be some residual feeling that Japanese is the only language that is necessary. Lack of contact and thus lack of opportunity for practice may have been part of the reason for the very formal grammar-translation methodology that was adopted for foreign language learning and which has persisted to this day. The Japanese foreign language class resembled in many ways the study of Latin in Western countries. Rote learning and the written language, rather than spoken, interactional approaches predominated.

Foreign language learning, whether English in the school or German in the medical university, has been compulsory to the age of eighteen since the American post-war occupation. However, it has generally been regarded in passive terms as a means to follow events in the outside world, most particularly the United States, rather than as a proactive tool for the advancement of Japanese interests abroad (Milward 1979). In the last fifteen years, however, at great expense and effort to the government and the language teachers themselves, efforts have been made to encourage more oral skill and to prepare students for a role in political and economic international relations between Japan and the rest of the world. The Japanese government had come to feel that Japan might be missing out economically to countries with better communication skills, particularly in Asia, as

---

<sup>1</sup> With thanks to John Lowery for his historical background.

<sup>2</sup> All foreign books were banned for example.

<sup>3</sup> Especially at the beginning of the Meiji Restoration (late 1860s and 1870s) and during the Taisho period (second and third decades of the 20th century)

economic activity moved from the export of products to the export of services. As a result of the new educational initiatives, young people today are perhaps keener to travel abroad and to mix with foreigners in their own country than their parents and grandparents before them.

### *1.2 National cohesion*

Japan is a very homogenous state with no obvious minority groups except for the Ainu who were assimilated in ways akin to top down nation building in European nation states (Siddle 1997). The Ainu were punished for speaking their native language and it has largely died out. In Okinawa (formerly Ryukyu) Ryukyuan has suffered a similar fate, although the culture has managed to survive to a certain extent as a curiosity, supported by tourists from the Japanese mainland.

There are also few allochthonous minority groups. From 1639-1853 there was virtually no immigration (Kondo 2001). From 1853 to 1945 Koreans and Chinese immigrants were permitted, although usually in small numbers. Since 1945 these two groups have been joined by Brazilians, a group which consists mainly of ethnic Japanese returning to the land of origin of their migrant ancestors. In general, the numbers of non-Japanese speakers coming into the country (even illegally<sup>4</sup>) have remained low. The following statistics give an indication of how restricted the phenomenon actually was. Between 1945 and 2000 fewer than 350,000 individuals were granted citizenship<sup>5</sup> (Japanese Ministry of Justice figures cited in Kondo 2001) and in 2001 fewer than 20,000 needed tuition in Japanese as a second language in schools (Ministry of Education figures cited in Kondo 2001).

Thus the Japanese context is far from multilingual. The conjuncture of assimilation of territorial minorities and island isolationism mean that most Japanese have not seen multilingual competence as necessary for social promotion or professional advancement. This is slowly changing through some of the globalising pressures described by David Block in his article in this issue of the *IJMS*.

## **2. Language use on the Internet: the survey in a Japanese university**

This is the context in which the survey was carried out. The students are a group who are now being told that foreign language learning is important and advantageous but who will probably come from families where such skills are not present and have not traditionally been valued.

530 students were asked to answer a questionnaire about their use of the Internet. They were asked for what purpose they use the Internet, in what language and for

---

<sup>4</sup> Immigration is a current concern in Japan. Japan is a relatively difficult country to become a citizen of, but its strict policy may, paradoxically, be driving immigration underground.

<sup>5</sup> However, these figures may be misleading. In order to become a naturalised citizen it is necessary to give up any previous citizenship and many people may not be prepared to do this when they can receive permanent resident status after a number of years in Japan.



how long and at what time of day they were online. No distinction was made between use of a computer or a mobile phone and further enquiry may reveal that language and function choice possibly depend on the apparatus used. The respondents were enrolled on six different courses of varying levels in which they study arts or science-based courses. These were from the Department of Global English (123), the Department of English Literature (7), the Department of Language and Culture (7), the Department of Multicultural Studies (205), the Department of Information and Technology (50) and the Department of Sports Science (42). In addition there were a group of Advanced Adult Learners in Continuing Education (96) at the university.<sup>6</sup>

### 2.1 *High level of Japanese use*

All undergraduates in Japanese higher education must study English in some form for the first two years of their course before they specialise. After specialisation, the language requirement may drop. This is the case in two courses in the sample (Information and Technology and Sports Science). In three other courses students continue to learn English as part of the core curriculum. The sixth course is an adult continuation course for those who wish to perfect their competence in a foreign language. Thus, all students would have had at least six years learning English and some would have had more, and would, indeed, be specialising. It is legitimate to see most of these respondents as competent English language users.<sup>7</sup>

Interestingly, despite this, the data reveal a striking lack of use of foreign languages. The Sports Science students recorded no use of a foreign language during their Internet sessions, despite sport becoming an increasingly international phenomenon for the Japanese.<sup>8</sup> These are students studying English by direction and with no evident need to access information available only in English.

The Information and Technology students use the Internet for the most part to gather information. They do this in Japanese rather than English (9:1 ratio). This is interesting in that the technical literature which they need to access for their studies is clearly available in Japanese. This reveals the constant translation of cutting edge research in Japan, a practice which contrasts quite sharply with many other groups in the survey, where this did not happen and meant that students needed to access the information in English.

Even the Language and Culture students do not report high frequencies of foreign language use on the Internet. This small group claim that they too search for information for their studies through Japanese (7:1 ratio). This is more surprising, perhaps, than the practice among Information and Technology students and reflects the tendency to study culture through Japanese rather than in the target language.

<sup>6</sup> These figures largely reflect the recruitment in the different courses.

<sup>7</sup> This sample is a little different from the main survey in that it includes English majors

<sup>8</sup> Particularly since the Soccer World Cup in 2002. Interest in foreign clubs and players is extreme. See for example the reception accorded David Beckham during his visit in June 2003.

For example, literature is often studied through translation.

Students of Multicultural Studies reported that recent Internet use was predominantly in the email domain and were five times more likely to use Japanese than English. The small group of students of English Literature use the Internet predominantly for searching for information which they do in Japanese (7:1). Interestingly, students on this course, where translation technique is more vital than communicative ability, wrote twice as many emails in English than in Japanese. It remained, however, an activity undertaken only occasionally. Students of Global English report that they send a high number of English language emails. On investigation, however, these turn out to be homework assignments set them by teachers. Outside this use, they report frequent information searching which is done mainly through Japanese (7:1 ratio). Among the adult learners, emailing was an activity that far surpassed all other use of the Internet and this was usually in Japanese rather than English (3:1).

There has been a sharp increase in recent years of web sites in Japanese. Crystal (2001) reported a Babel study of 3,239 web pages, carried out in 1997, which found that English dominated with 82.3%. Japanese only accounted for 1.6% of the pages. However the situation is changing rapidly as the following 2003 statistics show.

**Chart of web content by language 2003**

English	68.4%
Japanese	5.9%
German	5.8%
Chinese	3.9%
French	3.0%
Spanish	2.4%
Russian	1.9%
Italian	1.6%
Portuguese	1.4%
Korean	1.3%
Other	4.6%
Total Web pages:	313 B

*Source Global Internet Statistics: Sources and References*

<http://www.global-reach.biz/globstats/refs.php3>

This together with the development of more sophisticated technology to allow emails in Japanese (see below) are perhaps part of the reason for the preponderance

of national over global/international language. Japanese speakers do not need to go outside their speech community for recent and reliable information and have the technological support for their own alphabet.

## 2.2 *The activities*

Out of the 530 students, 13 reported that they did not use the Internet or had no access to it. The Internet using group reported 3254 Internet sessions that they could remember from the recent past. The most common activity was accessing information for study (1039/3254 or 32%), followed closely by emails (1006/3254 or 31%). The next most popular activity was leisure information (807/3254 or 25%). Then came watching/reading the news, which occurred in 283 sessions (9%). All other activities were negligible (e-shopping = 2%, chat = 1.6%).

These respondents show that they use the Internet in the two main ways that have been developed: getting information from the world-wide web and communicating on the networks of email.

## 2.3 *Gender difference*

In this sample, women were much more enthusiastic and regular users of the Internet than men and reported a wider range of activities. For example, men on the Multicultural Studies course did not use the Internet at all.

In a number of the courses, women reported much greater use of English on the Internet than men. For example, in the Global English department women were more than twice as likely as men to search for information and pursue leisure interests in English. In the English Literature course it was the female respondents who brought the figures on emailing in English up to a high level.

Exceptions to this female bias are to be found among the Adult Learner group, where the men reported both greater use of the Internet and more use of English. These students are part-time learners and it may be possible that the men have greater access to the Internet at work than the women, a proportion of whom may not work, which is still often the case in Japan<sup>9</sup>. Access to the Internet and computer literacy are related and may help to explain the higher ratios of male use. This does not explain, however, why the men were two to three times more likely than the women to use English whilst searching for information, pursuing leisure interests and sending emails. This was surprising to us as teachers of English in Japan in which domain we have noted the tendency of women to dominate. We speculate that in this slightly older group (without any research evidence from the data, but merely from our experience) that older men may feel more comfortable

---

<sup>9</sup> In 2000 the number of large enterprises (a hundred employees or more) connected to the internet was 80.5%. The percentage in small enterprises (5 to 29 employees) was 40.7% and the number of households was 34%. Source: Ministry of Economy, Trade and Industry, presented at the IAS Satellite Meeting on Statistics for the Information on Society, August 30-31, 2001, Yokyo, Japan.

than older women with electronic modes of communication, but that this difference is not apparent in the younger groups.

#### 2.4 Age difference

The data show that as the students progress through university, they make more use of the Internet and more use of the Internet in English, as we would expect. However, the relation for age and use does not hold for the Adult Learners' course. Here the greatest users of the Internet on the adult course are the 21-40 age groups. After this age Internet use falls. This may reflect the greater computer literacy of the younger generations and also the way they spend their leisure time. Of course, this is a group studying by choice. They have chosen the class as a hobby and are more likely to be in a financial position to own their own computer.

#### 2.5 Script

The Japanese written language (Kanji) was borrowed from the Chinese and was used in the reading and writing of Buddhist sutras. In the 9<sup>th</sup> century, courtiers and priests developed the two phonetic scripts of Hiragana and Katakana, collectively known as Kana, in order to add deeper expression to their written language by providing grammatical inflection and nuance (Mostow 2001). In the 10<sup>th</sup> century, Heian period women writers adopted Kana because they preferred it to the more masculine Chinese characters and Mostow (2001) records that Murasaki Shikibu, author of *The Tale of Genji*, thought it inappropriate for a woman to use the latter. This gender distinction has since disappeared. The importance for the Internet study is that, whereas Kanji consists of Chinese pictographs, Kana is phonetic script.

On the Japanese keyboard there are no Kanji characters and the words must be typed in Hiragana. By pressing a conversion button, it is possible to select the correct Kanji and it will appear on the screen of a computer or mobile phone. Though this may sound laborious, in reality it is quite efficient and reader-friendly. There are many homonyms in Japanese and they can be potentially confusing and time-consuming to read and the Kanji characters break the sentence into the grammatical components of the sentence which are easier to assimilate. It would be incorrect, therefore, to assume that the complex nature of the Japanese script deters native speakers from writing text messages and emails in Japanese.

The main source of script problems comes when email partners do not have access to a Japanese computer, in which case they must either communicate in a Western language or in Romanised Japanese. However, in general, it would be wrong to believe that a lack of appropriate software prevents people from communicating in their language of choice in Japan.<sup>10</sup> This problem mostly arises, when the email

---

<sup>10</sup> As Unicode has replaced the limitations of ASCII, this problem has become easier to solve. Each Japanese character is represented in the computer by two consecutive bytes and is shown on the screen occupying two alphanumeric positions. The Japanese character set defines 6,355 Kanji

recipient is in a country with no access to software for the Japanese script.

When Japanese must be written in Romanised characters, this is a challenge, in part because there is more than one way of Romanising the Japanese language. The alternative solutions can confuse not only the foreigners whom it is supposed to help on signs and place names, but also the Japanese<sup>11</sup>. As all email addresses and web sites are in the Roman alphabet, this is a further element in limiting Internet use. Japanese not only have to be literate in their own language but also competent with the Roman alphabet. In theory, this requirement should not challenge the Japanese too much, since they learn Romanised Japanese in elementary schools, but, for those for whom it has become a distant memory, it may be one further block to participation. Moreover, the need to use a less familiar alphabet, may lead to spelling errors in addresses and subsequent frustration.

## 2.6 *E-commerce*

Forrester Research ([www.forrester.com](http://www.forrester.com)) claims that by 2004, half of all online commerce will take place outside the U.S., which may constitute a further globalization of consumption. The consequences for companies will be a need to address the language question. Lacking a local language website will mean losing sales. This may be a consideration for the Japanese and may lead to greater pressure to learn foreign languages. However, for the moment the reasons to move in this direction may not be apparent to the group studied since the data from the student groups do not suggest that buying on line has become either regular or frequent among this community.

They will no doubt increasingly find themselves to be a target for marketing since they belong to a group where literacy, GDP and PC penetration are high. Any trawl of websites which offer advice to the industry will confirm the growing interest (See for example <http://content.techweb.com/wire/story/TWB20001106S0003>)

## 2.7 *Access to Technology*

In May 1999 Nomura Research Institute, Japan, reported that 42% of Japanese homes had a personal computer, of which 13% were connected to the Internet, though recent price wars have halved the cost of personal computers since this time and new computers will all have Internet capacity. Mobile phone users are now 77% of the population and 40% of Internet users access it through their mobile phones (T.N.S. Interactive Asia-Pacific m-commerce study 2001). They estimate

---

(Chinese) characters for computer processing (JIS Code). There are three systems to choose from

\* Extended Unix Code (EUC)

\* JIS Code

\* Shift-JIS Code

The Shift-JIS Code is increasingly used in business, while the EUC is used in the WWW servers offered by the universities and research institutes. <http://www.osk.3web.ne.jp/logos/>

<sup>11</sup> The romanisation most commonly used in Japan is the Hepburn method. The alternative is the Japanese or Kunrei method.

that mobile Internet subscribers have topped 60 million in Japan, which is around half the total population of 126,771,662. In addition, literacy is high compared to many countries (Adult literacy = 99% in both men and women) and so both ease of access and literacy competence allow large numbers to go online.

Although the question was not posed in the survey, the subjects in the study report ownership of computers, ease of access to hardware and many have mobile phones with Internet facilities. On the technical front there are few reasons for Japanese not to participate in the Internet phenomenon. However, from the language skills reported by the group and by the patterns of language use on the Internet that they claim, they appear to remain very much within the national group for their networks, contacts, exchanges and information sources. Compared to the Tanzanians in Safari Mafu's survey the Japanese have easier access to the Internet but may not use it for global interaction.

### **3. The pen-pal phenomenon**

Having completed the research, we were quite surprised to find the language patterns within emailing. From our knowledge of a major current phenomenon in Japan, the demand for pen-pals outside the country, we had expected that foreign language use would be higher. In order to see if this expectation was simply an impression gained from English language teaching in Japan over a number of years but without any actual evidence for it as a phenomenon, we undertook a further survey.

Using major search engines, we identified 981 sites for international pen friend groups offered to Japanese (although not exclusively). From among these, we chose one at random ([mylanguageexchange.com](http://mylanguageexchange.com)) and extracted a random sample of 330 pen-pal seekers from the 2300 advertising for partners on the site. All described themselves as being native Japanese speakers and this was representative of the whole site. Our interest was to see the languages in which they want to communicate and the languages in which they introduced themselves. We were curious to know how the pen-pal phenomenon countered the ingroup circulation of emails that our respondents report.

330 people made 649 requests to exchange emails in a language other than Japanese, which meant that many of the participants on the site were offering to communicate in two foreign languages. These 330 people mentioned a total of 44 different languages for which they claimed some competence.

However, an interesting finding was the language they were using to introduce themselves to prospective pen friends. 60.2% introduced themselves in English and wanted to exchange in English, but a surprising proportion (34.3%) introduced themselves in English and then requested pen-pals in a different (third) language. The remainder either wrote in their target language (3%), in a language other than English in order to practise English (0.7%), used indecipherable scripts (1.4%) or

left no message at all (0.5%). The majority of participants was therefore aiming to practise English, or were using English as a means to approach speakers of their target languages. As this web site was in English and demanded a fair level of understanding of English, it would be reasonable to assume that people are using English as a lingua franca, simply a means to an end. Furthermore, the wide range of lesser used languages that were requested was surprising and suggests an interest in minority languages and cultures that was unexpected.

What was most striking, however, was the counterweight that this small survey provides to the major research. The results from the main survey suggest that many Japanese remain within their national community of communication and are happy to do so, even when they possess high levels of foreign language skills that would allow them to move outside. The small survey suggests that a proportion of Japanese (and probably younger Japanese) are looking to move out from the national to the international, even if in this minimal way, making contact with a pen-pal partner from another country.

#### 4. Conclusions

Tentatively, we might conclude from our findings that the legacy of isolation, self-sufficiency and national homogeneity still influences the foreign language learning and using situation in Japan. Japanese speakers remain within the national community more than other groups because of this, and also because they can. With a growing number of websites in Japanese and more translation of cutting edge information taking place, the need to go outside the language community is reduced. However, the situation may be more fluid than this survey of 18+ university subjects indicates. Among younger Japanese, the pen-pal phenomenon suggests new outward looking behaviour. Whether this will result in different language patterns in the long term remains to be seen. In the short term, it is clear that Japanese is not eclipsed by English on the Internet and that most indications imply that the opportunities for using Japanese will continue to grow, aided by technology and a continued commitment to translation. This suggests that the Internet may prove as much a means of reinforcing the national community of communication in Japan as a medium for opening the society to globalising networks and trans-national flows of information. The likelihood that English will replace the national language in this domain seems small.

#### References

- CRYSTAL, D. 2001. *Language and the Internet*. Cambridge: CUP
- KONDO, A. 2001. "Comparative Citizenship and Alien's Rights" in A. Kondo (ed.) *Citizenship in a global world: comparing citizenship*

- rights for aliens*. London: Palgrave
- LOVEDAY, L. J. 1996. *Language Contact in Japan*. Oxford: OUP
- MILWARD, R. S. 1979. *Japan: The Past in the Present*. Kent: Paul Norbury Publications
- MOSTOW, S. 2001. "Kana Bungaku and Kanbun: Chinese Literature and the Development of Japanese Literature in the Heian Period" at the *Asian Studies Conference*, 22-23 July 2001, University of Sophia: Japan
- SIDDLE, P. 1997. "Ainu: Japan's Indigenous People" in M. Weiner (ed.) *Japan's Minorities*. New York: Routledge
- SMITH, P. 1997. *Japan; a reinterpretation*. New York: Panther Books
- T.N.S. Interactive. *Asia-Pacific m-commerce study*, December 2000-February 2001

### **About the Author**

Helen Gerrard and Sachiko Nakamura are postgraduates from the School of Languages and European Studies, Aston University, UK; email: brackenjp@yahoo.com and sachi@mse.biglobe.ne.jp



# Les japonophones et l'Internet

HELEN GERRARD & SACHIKO NAKAMURA

*Université d'Aston, Royaume-Uni*

*L'étude de cas consiste en une enquête portant sur 530 étudiants japonais qui a été conduite avec les mêmes instruments que l'enquête principale de l'UNESCO dont il est rendu compte dans ce numéro. L'enquête, qui constate un niveau assez faible d'emploi de l'anglais sur l'Internet, est analysée dans le cadre d'un bref aperçu de l'histoire du Japon et en se référant en particulier à ce dont héritent ceux qui apprennent aujourd'hui les langues étrangères en termes d'attitudes vis-à-vis des compétences en langues étrangères. L'enquête est complétée par une recherche sur le phénomène des correspondants, activité qui a connu récemment une croissance exponentielle et qui pourrait aller à l'encontre de certaines des autres variables de l'équation japonaise.*

L'étude de cas sur le Japon a été réalisée avec un échantillon de 530 étudiants d'une université japonaise. Il était demandé aux étudiants de rendre compte de leurs dix dernières sessions sur l'Internet, en indiquant l'objet de la session et la langue utilisée. L'enquête a constaté un niveau assez faible d'emploi de l'anglais sur l'Internet. Pour expliquer les raisons possibles de cette situation, il nous a semblé nécessaire de présenter un bref aperçu de l'histoire du Japon. Nous avons pensé que comprendre ce dont héritent ceux qui apprennent aujourd'hui les langues étrangères en termes d'attitudes vis-à-vis des compétences en langues étrangères pourrait aider à expliquer les comportements linguistiques observés qui sont contraires à ceux de certaines des autres populations examinées dans les autres enquêtes.

## 1. Autosuffisance culturelle et linguistique – l'héritage de l'Etat-nation

Pour comprendre l'apprentissage des langues étrangères et le statut relativement modeste qui a été le sien au Japon, il est nécessaire d'avoir quelque connaissance de la politique japonaise traditionnelle de résistance aux influences extérieures ainsi que de la politique énergique de construction de la nation qui encourageait l'homogénéité au sein de l'Etat-nation. Le résultat net de ces deux orientations politiques a été un pays fortement monolingue où les compétences en langues étrangères n'ont pas toujours été appréciées.

### 1.1 Isolement et apprentissage des langues étrangères

Regardons d'abord la politique étrangère. Le Japon est généralement considéré comme un pays isolationniste. Bien que cette image soit légèrement stéréotypée, elle a comme beaucoup de stéréotypes quelque fondement dans les faits historiques. Les relations avec l'Occident illustrent ce point. Les contacts avec l'Europe ont commencé avec les expéditions portugaises et espagnoles du 16<sup>e</sup> siècle (Loveday, 1996)<sup>1</sup>. En 1571, les relations entre les deux groupes avaient à ce point progressé que le port de Nagasaki commença à faire office de port de commerce avec l'étranger (Smith, 1997). Cependant, au siècle suivant, le gouvernement Tokugawa commença à s'inquiéter de l'intervention politique étrangère et du nombre élevé de conversions au christianisme. En 1639, le gouvernement réduisit les activités des groupes occidentaux, n'autorisant qu'un petit groupe de Hollandais à rester sur l'île de Deshima dans la baie de Nagasaki. Ces contacts limités donnaient aux Japonais accès aux progrès techniques du monde occidental mais interdisaient les influences susceptibles d'introduire les idéologies étrangères<sup>2</sup> ainsi que le genre d'infiltration qui a conduit à la colonisation ailleurs.

Cette extrême méfiance vis-à-vis des influences extérieures s'est maintenue sous une forme atténuée jusqu'à nos jours. Au cours des siècles écoulés depuis la période évoquée plus haut, il y a eu des périodes de rapprochement avec l'Occident<sup>3</sup> suivies de phases de repli national et d'expression d'attitudes très hostiles à l'Occident. Ce balancement entre ouverture sur le monde extérieur et ensuite refus des contacts a eu des effets évidents sur l'apprentissage des langues. A certains moments, les langues étrangères étaient favorisées puis elles étaient très vite interdites, sauf à une minuscule élite.

Il en est résulté un manque d'enthousiasme pour l'apprentissage des langues étrangères qui était encore visible à la fin du 20<sup>e</sup> siècle et il peut encore exister un sentiment résiduel que le japonais est la seule langue indispensable. Le manque de contacts et donc le défaut d'opportunités de pratiquer les autres langues explique probablement en partie le fait qu'ait été adoptée, pour l'apprentissage des langues étrangères, une méthodologie très formelle fondée sur la grammaire et la traduction, méthodologie

---

<sup>1</sup> Nous remercions John Lowery pour cet aperçu historique.

<sup>2</sup> Par exemple, tous les livres étrangers étaient interdits.

<sup>3</sup> En particulier au début de la restauration Meiji (fin des années 1860 et début des années 1870) et durant la période Taisho (deuxième et troisième décennies du 20<sup>e</sup> siècle).

encore appliquée aujourd'hui. Les cours de langues étrangères au Japon ressemblaient à beaucoup d'égards aux cours de latin dans les pays occidentaux. L'apprentissage par cœur et la langue écrite l'emportaient sur les approches parlées, interactives.

L'apprentissage des langues étrangères, qu'il s'agisse de l'anglais à l'école ou de l'allemand dans les facultés de médecine, est obligatoire jusqu'à l'âge de 18 ans depuis l'occupation américaine de l'après-guerre. Toutefois, elle est généralement considérée de façon passive comme un moyen de suivre les événements dans le monde extérieur, en particulier aux Etats-Unis, plutôt que comme un instrument proactif de promotion des intérêts japonais à l'étranger (Milward, 1979). Pourtant, ces quinze dernières années, au prix de grandes dépenses et d'un gros travail du gouvernement et des enseignants de langues eux-mêmes, des efforts ont été faits pour encourager des compétences plus orales et préparer les étudiants à jouer un rôle dans les relations politiques et économiques internationales du Japon avec le reste du monde. Le gouvernement japonais a fini par estimer que le Japon risquerait de perdre du terrain sur le plan économique par rapport à des pays ayant de meilleures compétences de communication, particulièrement en Asie, vu que l'activité économique est passée de l'exportation de produits à l'exportation de services. Du fait des nouvelles initiatives en matière d'éducation, les jeunes d'aujourd'hui sont peut-être plus désireux de voyager hors du Japon et d'avoir des contacts avec des étrangers dans leur propre pays que leurs parents et leurs grands-parents.

## 1.2 Cohésion nationale

Le Japon est un Etat très homogène, sans groupes minoritaires évidents à l'exception des Aïnous, qui ont été assimilés selon des méthodes analogues à celles imposées d'en haut dans les Etats-nations européens (Siddle, 1997). Les Aïnous étaient punis quand ils parlaient leur propre langue, et celle-ci a pratiquement disparu. A Okinawa (précédemment Ryukyu), la langue locale a subi le même sort, bien que la culture locale ait dans une certaine mesure réussi à survivre en tant que curiosité, à la faveur des touristes de la métropole.

Il y a aussi quelques groupes minoritaires allochtones. Durant la période 1639-1853 il n'y a eu pratiquement aucune immigration (Kondo, 2001). De 1853 à 1945, l'immigration des Coréens et des Chinois a été autorisée, quoique généralement en petits nombres. Depuis 1945, ces deux groupes ont été rejoints par des Brésiliens, groupe qui consiste essentiellement en individus d'origine japonaise qui retournent dans le pays d'origine de leurs ancêtres émigrés. En général, le nombre de non japonophones entrant dans le pays (même illégalement<sup>4</sup>) est resté faible. Les statistiques suivantes donnent une indication de la modestie effective du phénomène. Entre 1945 et 2000, moins de 350 000 personnes ont acquis la nationalité japonaise<sup>5</sup> (chiffres du Ministère japonais de la justice, cités dans Kondo, 2001) et

---

<sup>4</sup> L'immigration est une préoccupation d'actualité au Japon. Le Japon est un pays dont il est relativement difficile d'acquérir la nationalité mais sa politique restrictive risque, paradoxalement, de favoriser l'immigration clandestine.

<sup>5</sup> Cependant, ces chiffres peuvent être trompeurs. Pour acquérir la nationalité japonaise, il est nécessaire de renoncer à toute autre nationalité antérieure, et beaucoup de gens risquent de ne pas être disposés à y renoncer alors qu'ils peuvent bénéficier du statut de résidents permanents après avoir passé un certain nombre d'années au Japon.

en 2001 moins de 20 000 ont eu besoin de suivre des cours de japonais deuxième langue dans les écoles (chiffres du Ministère japonais de l'éducation, cités par Kondo, 2001).

Le contexte japonais est donc loin d'être multilingue. La conjonction de l'assimilation des minorités territoriales et de l'isolationnisme insulaire signifie que la plupart des Japonais ne considèrent pas la compétence en plusieurs langues comme nécessaire pour la promotion sociale ou professionnelle. Cela change lentement sous l'effet de certaines pressions de la mondialisation décrites par David Block dans son article de ce numéro de la RISM.

## 2. Utilisation des langues sur l'Internet : l'enquête dans une université japonaise

Tel est le contexte dans lequel l'enquête a été réalisée. Les étudiants constituent un groupe auquel on dit maintenant que l'apprentissage des langues étrangères est important et avantageux mais ils viennent probablement de familles dans lesquelles ces compétences ne sont pas présentes et n'étaient traditionnellement pas valorisées.

Il a été demandé à 530 étudiants de répondre à un questionnaire au sujet de leur utilisation de l'Internet. Il leur était demandé à quelle fin ils utilisaient l'Internet, dans quelle langue et combien de temps et à quel moment de la journée ils avaient été en ligne. Aucune distinction n'était faite entre l'utilisation d'un ordinateur et celle d'un téléphone mobile, et un complément de recherche pourrait révéler que la langue et le choix de la fonction dépendent du matériel employé. Les enquêtés étaient inscrits dans six cours différents de niveau variable dans lesquels ils étudiaient les lettres ou les sciences. Ces étudiants relevaient du Département d'anglais général (123), du Département de littérature anglaise (7), du Département des langues et de la culture (7), du Département des études multiculturelles (205), du Département d'information et de technologie (50) et du Département des sports et des sciences (42). Il y avait en outre un groupe d'apprenants adultes avancés en formation continue (96) à l'université<sup>6</sup>.

### 2.1 Niveau élevé d'utilisation du japonais

Au Japon, tous les étudiants du premier cycle universitaire doivent étudier l'anglais sous une forme quelconque durant les deux premières années de leur cours avant de se spécialiser. Après la spécialisation, cet apprentissage n'est plus forcément obligatoire. C'est le cas dans deux cours de l'échantillon (information et technologie, et sports et sciences). Dans trois autres cours, les étudiants continuent d'apprendre l'anglais dans le cadre du programme de base. Le sixième cours est un cours de formation continue des adultes destiné à ceux qui souhaitent perfectionner leurs compétences dans une langue étrangère. Tous les étudiants auraient donc appris l'anglais pendant six ans, et certains plus

---

<sup>6</sup> Ces chiffres reflètent ceux des étudiants inscrits dans les différents cours.

longtemps, voire se seraient spécialisés en anglais. Il est légitime de considérer la plupart de ces enquêtés comme des utilisateurs compétents de la langue anglaise<sup>7</sup>.

Il est intéressant de noter que malgré cela, les données révèlent une absence frappante d'utilisation des langues étrangères. Les étudiants en sports et sciences n'ont fait état de l'utilisation d'aucune langue étrangère durant leurs sessions Internet, et ce bien que le sport devienne un phénomène de plus en plus international pour les Japonais<sup>8</sup>. Ce sont des étudiants qui apprennent l'anglais parce qu'il le faut et qui ne manifestent pas de besoin évident d'accéder à des informations disponibles uniquement en anglais.

Les étudiants en information et technologie utilisent l'Internet essentiellement pour obtenir des informations. Ils le font en japonais plutôt qu'en anglais (à raison de neuf contre un). Cela est intéressant en ce que la littérature technique dont ils ont besoin pour leurs études est manifestement disponible en japonais. Cela montre que les recherches de pointe sont constamment traduites au Japon, pratique qui contraste assez fortement avec celle de beaucoup d'autres groupes couverts par l'enquête, où ce n'était pas le cas, ce qui signifiait que les étudiants étaient obligés d'accéder aux informations en anglais.

Même les étudiants en langues et culture ne font pas état d'une grande fréquence d'utilisation des langues étrangères sur l'Internet. Les membres de ce petit groupe affirment qu'eux aussi recherchent des informations pour leurs études en japonais (à raison de sept contre un). Cela est plus surprenant, peut-être, que la pratique des étudiants en information et technologie et reflète la tendance à étudier la culture à travers le japonais plutôt que dans la langue cible. La littérature, par exemple, est souvent étudiée à travers des traductions.

Les étudiants en études multiculturelles ont dit avoir récemment utilisé l'Internet surtout dans le domaine du courrier électronique et utiliser cinq fois plus le japonais que l'anglais. Les membres du petit groupe étudiant la littérature anglaise utilisent principalement l'Internet pour rechercher des informations, ce qu'ils font en japonais (à raison de sept contre un). Il est intéressant de noter que les étudiants de ce cours, dans lequel la technique de la traduction est plus importante que l'aptitude à communiquer, écrivaient deux fois plus de courriels en anglais qu'en japonais. Cela restait néanmoins une activité qui n'était qu'occasionnelle. Les étudiants en anglais général indiquent qu'ils envoient un grand nombre de courriels en anglais. Cependant, à y regarder de plus près, il s'agit de devoirs à la maison que leur envoient leurs enseignants. En dehors de cette utilisation, ils font état de fréquentes recherches d'informations qui sont effectuées principalement en japonais (à raison de sept contre un). Parmi les apprenants adultes, le courrier électronique était l'activité qui l'emportait de loin sur toutes les autres utilisations de l'Internet, et les courriels étaient habituellement en japonais et non en anglais (à raison de trois contre un).

Il y a eu ces dernières années une forte augmentation du nombre des sites Web en japonais. Crystal (2001) a fait état d'une étude Babel de 3 239 pages Web, effectuée en 1997, qui a constaté que l'anglais

---

<sup>7</sup> Cet échantillon est un légèrement différent de celui de l'enquête principale en ce qu'il comprend des étudiants dont l'anglais est la matière principale.

<sup>8</sup> Particulièrement depuis la Coupe du monde de football en 2002. L'intérêt porté aux clubs et aux joueurs étrangers est extrême. Voir par exemple la réception réservée à David Beckham durant sa visite en juin 2003.

occupait le premier rang, avec 82,3% des pages, tandis que le Japon n'en représentait que 1,6%. Cependant, la situation évolue rapidement, comme le montrent les statistiques suivantes, de 2003.

### Contenu du Web par langue, 2003

Anglais	68,4%
Japonais	5,9%
Allemand	5,8%
Chinois	3,9%
Français	3,0%
Espagnol	2,4%
Russe	1,9%
Italien	1,6%
Portugais	1,4%
Coréen	1,3%
Autres langues	4,6%
Total pages Web:	313 millions

Source *Global Internet Statistics: Sources and References*

<http://www.global-reach.biz/globstats/refs.php3>

Cette progression, ainsi que la mise au point de technologies plus sophistiquées permettant les courriels en japonais (voir plus loin) expliquent peut-être en partie la prépondérance de la langue nationale sur les langues mondiales/internationales. Les japonophones n'ont pas besoin de sortir de leur communauté linguistique pour obtenir des informations récentes et fiables et ils bénéficient du soutien de la technologie à leur propre alphabet.

## 2.2 Les activités

Sur les 530 étudiants, 13 ont indiqué qu'ils n'utilisaient pas l'Internet ou n'y avaient pas accès. Ceux qui utilisaient l'Internet ont fait état de 3254 sessions Internet dont ils avaient le souvenir dans un passé récent. L'activité la plus courante était l'accès à des informations pour les études (1039/3254 soit 32%), suivie de près par le courrier électronique (1006/3254 soit 31%). Ensuite, l'activité la plus populaire était la recherche d'informations sur les loisirs (807/3254 soit 25%). Venait ensuite la visualisation/lecture des actualités, objet de 283 sessions (9%). Toutes les autres activités étaient négligeables (commerce électronique = 2%, chat = 1,6%).

Ces enquêtés montrent qu'ils utilisent l'Internet selon les deux principales modalités qui se sont développées : obtenir des informations sur le World Wide Web et communiquer sur les réseaux de courrier électronique.

### 2.3 Différences entre les sexes

Dans cet échantillon, les femmes étaient des utilisatrices beaucoup plus enthousiastes et régulières de l'Internet que les hommes et faisaient état d'un plus large éventail d'activités. Les hommes suivant le cours d'études multiculturelles, par exemple, n'utilisaient pas du tout l'Internet.

Dans plusieurs cours, les femmes ont fait état d'une utilisation beaucoup plus fréquente de l'anglais sur l'Internet que les hommes. Par exemple, dans le département d'anglais général, les femmes étaient deux fois plus enclines que les hommes à rechercher des informations et à mener des activités en rapport avec les loisirs en anglais. Dans le cours de littérature anglaise, c'étaient les femmes qui portaient à un niveau élevé les chiffres concernant le courrier électronique en anglais.

Les exceptions à ce biais féminin se trouvent dans le groupe des apprenants adultes, où les hommes faisaient état d'une plus grande utilisation à la fois de l'Internet et de l'anglais. Ces étudiants sont des apprenants à temps partiel et il se peut que les hommes aient davantage accès à l'Internet sur leur lieu de travail que les femmes, dont une partie ne travaillent peut-être pas, ce qui est souvent le cas au Japon<sup>9</sup>. L'accès à l'Internet et la connaissance élémentaire de l'informatique sont liés et cela peut expliquer pourquoi les hommes sont plus nombreux à utiliser l'Internet. Cependant, cela n'explique pas pourquoi les hommes étaient deux à trois fois plus enclins à utiliser l'anglais pour rechercher des informations, mener des activités en rapport avec les loisirs et envoyer des courriels. Cela nous a surpris en tant qu'enseignants d'anglais au Japon, domaine où nous avons constaté la tendance des femmes à dominer. Nous imaginons que dans ce groupe un peu plus âgé (sans disposer de données provenant des recherches, mais simplement sur la base de notre expérience) les hommes se sentent peut-être plus à l'aise avec les modes de communication électroniques que les femmes du même âge, mais que cette différence n'apparaît pas dans les groupes plus jeunes.

### 2.4 Différences en fonction de l'âge

Les données montrent qu'à mesure que les étudiants progressent dans leurs études universitaires, ils utilisent davantage l'Internet, et l'utilisent davantage en anglais, comme on pourrait s'y attendre. Cependant, la relation entre âge et utilisation ne vaut pas pour le cours des apprenants adultes. Ici, les utilisateurs les plus fréquents de l'Internet sont le groupe des 21-40 ans. Après cet âge, l'utilisation de l'Internet décroît. Cela reflète peut-être le niveau plus élevé de compétence en informatique des générations les plus jeunes et aussi la façon dont les plus jeunes passent leur temps de loisirs. Bien entendu, il s'agit d'un groupe de gens qui font des études parce qu'ils en ont le désir. Ils ont choisi le

---

<sup>9</sup> En 2000, le nombre des grandes entreprises (cent employés ou plus) connectées à l'Internet était de 80,5%. Le pourcentage des petites entreprises (5 à 29 employés) connectées était de 40,7% et le pourcentage des ménages connectés était de 34%. Source : Ministère de l'économie, du commerce et de l'industrie, présenté à la Réunion par satellite de l'IAS sur les statistiques pour l'information sur la société, 30-31 août 2001, Tokyo, Japon.

cours pour occuper leur temps libre et ont plus de chances d'être financièrement en mesure de posséder leur propre ordinateur.

## 2.5 *Forme écrite*

La langue japonaise écrite (Kanji) a été empruntée au chinois et utilisée pour la lecture et l'écriture des sutras bouddhistes. Au 9<sup>e</sup> siècle, les membres de la cour du souverain et les prêtres ont mis au point les deux systèmes de transcription phonétique – Hiragana et Katakana – connus collectivement sous le nom de Kana, afin de donner une expression plus profonde à leur langue écrite en y intégrant des inflexions grammaticales et des nuances (Mostow, 2001). Au 10<sup>e</sup> siècle, les femmes écrivains de la période Heian ont adopté le Kana parce qu'elles le préféraient aux caractères chinois, plus masculins, et Mostow (2001) note que Murasaki Shikibu, auteur du *Conte de Genji*, considérait comme inapproprié pour une femme d'employer ces derniers. Cette distinction entre les sexes a depuis disparu. L'importance de ce double système pour l'étude sur l'Internet est que, tandis que le Kanji consiste en pictogrammes chinois, le Kana est une écriture phonétique.

Sur le clavier japonais, il n'y a pas de caractères Kanji et les mots doivent être saisis en Hiragana. En appuyant sur un bouton de conversion, il est possible de sélectionner le caractère Kanji approprié, qui apparaîtra sur l'écran d'un ordinateur ou d'un téléphone mobile. Bien que cela puisse sembler laborieux, ce système est en fait tout à fait efficient et commode. Il y a beaucoup d'homonymes en japonais, qui peuvent être source de confusion et de pertes de temps et les caractères Kanji décomposent la phrase en ses éléments grammaticaux qui sont plus faciles à assimiler. Il serait donc incorrect de supposer que la nature complexe de l'écriture japonaise dissuade les japonophones d'écrire des messages et des courriels en japonais.

La principale source de problèmes d'écriture vient des correspondants des courriels qui n'ont pas accès à un ordinateur japonais, auquel cas il leur faut communiquer soit dans une langue occidentale soit en japonais latinisé. Cependant, en général, il serait erroné de croire que l'absence de logiciel approprié empêche les gens de communiquer dans la langue de leur choix au Japon<sup>10</sup>. Ce problème se pose essentiellement quand le destinataire du courriel se trouve dans un pays n'ayant pas accès au logiciel pour les caractères japonais.

Lorsqu'il est nécessaire d'écrire le japonais en caractères latins, le problème est difficile, en partie parce qu'il y a plusieurs façons de latiniser la langue japonaise. Les différentes solutions risquent d'être

---

<sup>10</sup> Etant donné qu'UNICODE a pallié les limitations d'ASCII, ce problème est devenu plus facile à résoudre. Chaque caractère japonais est représenté dans l'ordinateur par deux bytes consécutifs et est affiché sur l'écran par deux positions alphanumériques. Le caractère japonais définit 6,355 caractères Kanji (chinois) pour le traitement informatique (Code JIS). Le choix s'effectue entre trois systèmes :

\*Extended Unix Code (EUC)

\*Code JIS

\*Code Shift-JIS

Le Code Shift-JIS est de plus en plus utilisé dans les affaires, tandis que l'EUC est employé dans les serveurs WWW offerts par les universités et les instituts de recherche. <http://www.osk.3web.ne.jp/logos/>



source de confusion non seulement pour les étrangers qu'elles sont censées aider pour ce qui est de la signalisation et des noms de lieux, mais aussi pour les Japonais<sup>11</sup>. Comme toutes les adresses électroniques et les sites Web sont en alphabet latin, il y a là un facteur supplémentaire qui limite l'utilisation de l'Internet. En théorie, cette exigence ne devrait pas trop gêner les Japonais puisqu'ils apprennent le japonais latinisé à l'école élémentaire, mais pour ceux pour qui cet apprentissage est un souvenir lointain, elle peut constituer un obstacle de plus à leur participation. De plus, la nécessité d'employer un alphabet moins familier peut être cause de fautes d'orthographe dans les adresses et donc de déconvenues.

## 2.6 Commerce électronique

Forrester Research ([www.forrester.com](http://www.forrester.com)) affirme que d'ici à 2004, la moitié de tout le commerce en ligne s'effectuera en dehors des Etats-Unis, ce qui pourrait constituer une nouvelle étape dans la mondialisation de la consommation. Les entreprises devront donc se poser la question des langues. L'absence de site en langue locale signifiera la perte de ventes. Cela pourrait constituer un facteur à prendre en considération pour les Japonais et accentuer les pressions en faveur de l'apprentissage des langues étrangères. Cependant, pour le moment, les raisons d'agir dans cette direction n'apparaissent peut-être pas évidentes au groupe étudié puisque les données obtenues des groupes d'étudiants ne donnent pas à penser que les achats en ligne sont devenus réguliers ou fréquent dans cette communauté.

Ces étudiants seront sans nul doute de plus en plus la cible du marketing vu qu'ils appartiennent à un groupe où l'alphabétisme, le PIB et la pénétration des micro-ordinateurs sont élevés. Toute consultation des sites Web qui proposent des conseils à l'industrie confirmera cet intérêt croissant (voir par exemple <http://content.techweb.com/wire/story/TWB20001106S0003>).

## 2.7 Accès à la technologie

En mai 1999, le Nomura Research Institute (Japon) a indiqué que 42% des foyers japonais étaient équipés d'un micro-ordinateur, dont 13% étaient connectés à l'Internet ; depuis lors les récentes guerres des prix ont diminué de moitié le prix des micro-ordinateurs et les nouveaux modèles pourront tous accéder à l'Internet. Les utilisateurs de téléphones mobiles représentent maintenant 77% de la population et 40% des usagers de l'Internet y accèdent sur leur téléphone mobile (étude de TNS Interactive Asia-Pacific m-commerce, 2001). On estime que les abonnés aux services Internet sur les téléphones mobiles sont aujourd'hui plus de 60 millions au Japon, soit à peu près la moitié de la population totale (126 771 662 habitants). De plus, l'alphabétisme est d'un niveau très élevé par rapport à d'autres pays (alphabétisme des adultes = 99% pour les deux sexes) ; en conséquence, la facilité d'accès et l'alphabétisme permettent à beaucoup de gens de se mettre en ligne.

---

<sup>11</sup> La latinisation la plus couramment utilisée au Japon est la méthode Hepburn. L'autre méthode est la méthode japonaise ou Kunrei.

Bien que la question n'ait pas été posée dans l'enquête, les sujets de l'étude indiquent posséder des ordinateurs et avoir facilement accès au matériel, et beaucoup possèdent des téléphones mobiles connectés à l'Internet. Sur le front technique, il n'y a guère de raisons pour que les Japonais ne participent pas au phénomène Internet. Cependant, à en juger d'après les compétences linguistiques indiquées par le groupe et les modes d'utilisation des langues sur l'Internet dont ils font état, ils paraissent rester largement au sein de leur groupe national pour leurs réseaux, leurs contacts, leurs échanges et leurs sources d'informations. Comparés aux Tanzaniens de l'étude de Safari Mafu, les Japonais ont plus facilement accès à l'Internet mais ils ne l'utilisent sans doute pas pour une interaction mondiale.

### 3. Le phénomène des correspondants

Après avoir terminé la recherche, nous avons été très surpris de constater les modes d'utilisation des langues dans les courriels. D'après ce que nous savions d'un phénomène majeur actuellement au Japon, à savoir la demande de correspondants d'autres pays, nous nous étions attendus à ce que l'utilisation des langues étrangères soit plus grande. Pour déterminer si cette attente n'était qu'une impression tirée de l'enseignement de l'anglais pendant un certain nombre d'années mais ne s'appuyant sur aucune certitude factuelle, nous avons entrepris une nouvelle enquête.

A l'aide de grands moteurs de recherche, nous avons identifié 981 sites proposant des correspondants internationaux aux Japonais (bien que pas exclusivement). Parmi ces sites, nous en avons choisi un au hasard ([mylanguageexchange.com](http://mylanguageexchange.com)) et extrait un échantillon de 330 demandeurs de correspondants parmi les 2300 qui s'étaient adressés au site dans ce but. Tous se décrivaient comme ayant le japonais pour langue maternelle, ce qui était représentatif de l'ensemble du site. Nous souhaitions déterminer les langues dans lesquelles ils voulaient communiquer et les langues dans lesquelles ils se présentaient. Nous étions curieux de savoir comment le phénomène des correspondants allait à l'encontre de la circulation endogène des courriels dont faisaient état nos enquêtés.

Trois cent trente personnes ont présenté 649 demandes d'échange de courriels dans une autre langue que le japonais, ce qui signifie que beaucoup des participants proposaient de communiquer dans deux langues étrangères. Ces 330 personnes mentionnaient un total de 44 langues différentes dans lesquelles elles s'attribuaient une certaine compétence.

Cependant, une découverte intéressante a été la langue qu'elles utilisaient pour se présenter aux éventuels correspondants. 60,2% se présentaient en anglais et voulaient échanger des courriels en anglais, mais une proportion surprenante (34,4%) se présentaient en anglais et demandaient ensuite des correspondants dans une langue (tierce) différente. Les autres écrivaient dans leur langue cible (3%) ou dans une langue autre que l'anglais en vue de pratiquer l'anglais (0,7%), employaient des caractères indéchiffrables (1,4%) ou ne laissaient aucun message (0,5%). La majorité des participants cherchaient donc à pratiquer l'anglais ou utilisaient l'anglais comme moyen d'approcher les locuteurs de leurs langues cibles. Comme ce site Web était en anglais et exigeait un bon niveau de compréhension de cette

langue, il serait raisonnable de supposer que les gens utilisaient l'anglais comme *lingua franca*, simplement comme un moyen pour atteindre une fin. De plus, la grande diversité des langues moins répandues qui étaient demandées était surprenante et semblait révéler un intérêt inattendu pour les langues et les cultures minoritaires.

Toutefois, ce qui était le plus frappant, c'était le contrepoids que cette petite enquête fournissait à la recherche principale. Les résultats de celle-ci donnent à penser que beaucoup de Japonais restent dans leur communauté nationale de communication et en sont heureux, même lorsqu'ils possèdent un très bon niveau dans les langues étrangères qui leur permettrait de sortir de cette communauté. La petite enquête donne à penser qu'une partie des Japonais (et probablement des Japonais les plus jeunes) cherchent à passer du national à l'international, même de cette modeste façon, en établissant un contact avec un correspondant d'un autre pays.

#### 4. Conclusions

Nous pourrions peut-être conclure de nos constatations que l'héritage de l'isolement, de l'autosuffisance et de l'homogénéité nationale influence encore l'apprentissage et l'usage des langues étrangères au Japon. Les japonophones restent plus que les autres groupes dans la communauté nationale pour cette raison, et aussi parce qu'ils le peuvent. Étant donné le nombre croissant de sites Web en japonais et la traduction des ouvrages de pointe, le besoin de sortir de la communauté linguistique est limité. Cependant, la situation est peut-être plus fluide que ne l'indique cette enquête sur les étudiants de plus de 18 ans. Parmi les Japonais plus jeunes, le phénomène des correspondants suggère l'existence de nouveaux comportements tournés vers l'extérieur. Il reste à voir si à long terme cela aboutira à des modes linguistiques différents. À court terme, il est clair que le Japonais n'est pas éclipsé par l'anglais sur l'Internet et que la plupart des indications impliquent que les possibilités d'utiliser le japonais continueront de s'accroître, aidées par la technologie et par une volonté constante de traduire. Cela donne à penser que l'Internet pourrait s'avérer autant un moyen de renforcer la communauté nationale de la communication au Japon qu'un instrument de l'ouverture de la société aux réseaux de la mondialisation et aux flux d'information transnationaux. La probabilité de voir l'anglais remplacer la langue nationale dans ce domaine paraît faible.

## Références

- CRYSTAL, D. 2001. *Language and the Internet*. Cambridge, CUP
- KONDO, A. 2001. "Comparative Citizenship and Alien's Rights" dans A. Kondo (dir. publ.) *Citizenship in a global world: comparing citizenship rights for aliens*. Londres, Palgrave
- LOVEDAY, L. J. 1996. *Language Contact in Japan*. Oxford, OUP
- MILWARD, R. S. 1979. *Japan: The Past in the Present*. Kent, Paul Norbury Publications
- MOSTOW, S. 2001. "Kana Bungaku and Kanbun: Chinese Literature and the Development of Japanese Literature in the Heian Period" à l'*Asian Studies Conference*, 22-23 juillet 2001, Université de Sophia, Japon
- SIDDLE, P. 1997. "Ainu: Japan's Indigenous People" dans M. Weiner (dir. publ.) *Japan's Minorities*. New York, Routledge
- SMITH, P. 1997. *Japan; a reinterpretation*. New York, Panther Books
- T.N.S. Interactive. *Asia-Pacific m-commerce study*, décembre 2000-février 2001

## Au sujet des auteurs

Helen Gerrard et Sachiko Nakamura sont des étudiants de troisième cycle de la School of Languages and European Studies de l'Université d'Aston, Royaume-Uni; Adresse électronique: brackenj@yaho.com et sachi@mse.biglobe.ne.jp